

MAXIME GORKI



Dans

la Steppe

RÉCITS DE LA VIE DES VAGABONDS

TRADUCTION ET PRÉFACE PAR S. M. PERSKY

~~~~~  
SIXIÈME ÉDITION  
~~~~~

Librairie academique PERRIN et C^{ie}.



RPR

BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

.....
No. 1

Inv. No.

S. D. R.

37058

A. G. H.

A. G. H.

Dans la Steppe



MAXIME GORKI

MAXIME GORKI

Inscr. A.15.343

223183

Dans la Steppe

RÉCITS DE LA VIE DES VAGABONDS

TRADUCTION ET PRÉFACE PAR S. M. PERSKY



39627

Donat. a Th. Fosetti

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

CONTROL 1953

1961

1956

L

R16/08

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
"CAROL I" BUCUREȘTI
COTA 37058

BCU-Bucuresti



C39627

PRÉFACE

MAXIME GORKI

« Je suis né le 14 mars 1868 ou 69 — je ne le sais pas au juste — à Nijni-Novgorod », raconte Maxime Gorki dans la revue russe *Semia* (la Famille). « J'appartiens à la famille du teinturier Vassili Kachirin; ma mère était sa fille Barbe, et mon père le citoyen Maxime Pechkow, de Perm, tapissier de son métier. »

Ajoutons que l'enfant fut baptisé Alexis. Son vrai nom est donc Alexis Pechkow; Maxime Gorki est un pseudonyme.

Il fut orphelin de bonne heure; lorsque son père mourut, il n'avait que cinq ans; quatre ans après, il perdait sa mère.

« Après la mort de ma mère — dit Gorki

— mon grand-père me plaça dans un magasin de chaussures. J'avais alors neuf ans, et je savais lire et écrire. La vie y était dure. Un jour, ayant eu les mains grièvement brûlées, je me sauvai et entrai comme apprenti chez un dessinateur ; mais, bientôt, je m'enfuis de nouveau et me trouvai une place dans un atelier, chez un peintre d'icônes. Ensuite, je devins marmiton sur un bateau à vapeur dont le chef de cuisine était un nommé Smoury, homme intelligent et bon ; enfin, je fus garçon jardinier. Tout en pratiquant ces divers métiers, j'atteignis l'âge de quinze ans ; j'avais profité de chaque moment de liberté pour lire tout ce qui me tombait sous la main.

« Le cuisinier Smoury avait eu une grande influence sur mon éducation ; il me procurait toutes sortes de livres : la vie des saints, Gogol, Ouspensky, Dumas père, et plusieurs autres. A seize ans, j'étais pris d'un désir féroce de m'instruire, et je partis pour Kazan, pensant qu'on pouvait acquérir les sciences gratis ; malheureusement, je m'aperçus que ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Il ne me restait donc qu'à chercher

une place : j'entrai comme garçon boulanger dans une fabrique de « craquelins », j'y gagnais trois roubles par mois, nourriture et logement compris. C'est le plus dur métier que j'aie fait de ma vie, et je me rappellerai toujours avec amertume les terribles fatigues et toutes les privations que j'endurai dans cette boulangerie de Kazan.

« A Kazan, je liai connaissance avec des vagabonds et des va-nu-pieds¹. Nous étions pairs et compagnons et je vécus quelque temps au milieu d'eux. Je travaillai ensuite comme chargeur dans un port et comme scieur de bois ; je passais toutes les heures libres de la journée et une partie de mes nuits à absorber les lectures les plus diverses, tout ce qui me tombait sous la main, et tout ce que les bonnes âmes voulaient bien me donner... »

Cette période de la vie de Gorki fut particulièrement pénible ; d'abord, ce travail dans la boulangerie souterraine, mal éclairée, humide, pleine de poussière et de saleté, dans

1. En russe *bossiaki*.

une atmosphère lourde et malsaine; — ensuite, la rude besogne de chargeur où souvent ses forces l'abandonnaient et où il gagnait à peine de quoi vivre. Ses souffrances physiques, jointes à l'impossibilité de poursuivre ses études, jetèrent Gorki dans un accès de désespoir violent. En 1888, il essaya de se tuer : la balle l'épargna, et, quoique blessé grièvement, il s'en tira.

« Je fus — écrit-il à ce sujet — malade autant qu'il le fallait; mais je continuai de vivre pour vendre des pommes... » Après Kazan, où il avait tant souffert, il s'en alla à Tzaritzin, où il obtint une place de garde-barrière; appelé à faire son service, il retourna bientôt dans sa ville natale. Mais il fut réformé parce que, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « on ne prend pas les gens estropiés »; la balle, en l'épargnant, l'avait cependant rendu impropre au service militaire.

Enfin, après de nouvelles et nombreuses étapes, il trouva une place de secrétaire, chez un avocat connu de Nijni-Novgorod, M. Lanine; dans la vie de Gorki, ce fut un événement heureux, parce que l'avocat, lui

ayant témoigné beaucoup d'intérêt, s'occupa de l'instruire et de diriger ses lectures.

« L'avocat Lanine est un homme de grande érudition et d'une noblesse de caractère parfaite et son influence sur mon développement intellectuel fut énorme », écrit Gorki. Notons en passant que M. Lanine et Maxime Gorki sont encore aujourd'hui de grands amis.

Mais cette vie tranquille et heureuse ne pouvait suffire longtemps à Gorki; deux ans plus tard, son humeur inquiète le jetait de nouveau dans la vie errante. Il vagabonde tant qu'il peut, arpente la Russie en tous sens, faisant tous les métiers, observant, notant, étudiant, ainsi qu'en certifient largement ses récits.

Toujours à pied, il se rend au Caucase, où il travaille, à Tiflis, dans les ateliers de chemin de fer; il y reste deux ans pour recommencer ensuite ses vagabondages. En même temps, il publie quelques récits dans les journaux de province. En 1894, il retourne à Nijni-Novgorod; sa ville natale; là il fait la connaissance de Korolenko, l'écrivain russe

bien connu, dont la protection lui fut très précieuse.

« Korolenko a fait beaucoup pour moi, — nous dit Gorki — c'est lui qui m'a enseigné la manière d'écrire. »

Grâce aux recommandations de Korolenko, qui, tout de suite, avait reconnu un talent remarquable chez son jeune protégé, Gorki fut admis à collaborer aux grandes revues russes. Ses véritables débuts littéraires datent de 1894, alors qu'une revue très répandue de Pétersbourg, la *Rousskoïe Bogatstvo* (*la Richesse Russe*) publia quelques-unes de ses nouvelles.

« C'est Korolenko qui est mon maître, dit Gorki, et, si je n'écris pas mieux, ce n'est pas sa faute, mais la mienne. Mon premier professeur fut le cuisinier Smoury, le second l'avocat Lanine, le troisième Kolouchni, un homme hors la loi, et le quatrième fut Korolenko. »

Telle est, en quelques lignes, l'autobiographie de Gorki. « Je ne veux rien écrire de plus », conclut-il. « Le souvenir de ces bons et braves gens m'émeut jusqu'aux larmes. »

Une existence si étrangement âpre et troublée n'est-elle pas bien faite pour justifier le nom dont Alexis Pechkow a signé toutes ses œuvres : Gorki, c'est-à-dire : « l'Amer »?...

*
* *

Par ce court récit de sa vie, on peut voir que, si les œuvres de Gorki dégagent une originalité sympathique, sa personnalité n'est pas moins remarquable. Gorki est un type peu ordinaire de la vie russe. Né dans un milieu de petits bourgeois ignorants, habitant une ville de province éloignée, cet écrivain a dû pour gagner le pain de chaque jour, vouer toute son enfance et sa jeunesse aux travaux les plus pénibles. Mais, en dépit d'obstacles innombrables, il a su si rapidement prendre une place élevée dans la littérature qu'il évoque en nous le souvenir d'un autre Russe, issu également des entrailles du peuple, le génial Lomonosoff, qui, fils d'un pauvre sectaire, marchand de poissons,

devint un véritable Pierre le Grand dans le domaine des sciences et des lettres russes.

L'un et l'autre sont, dans toute l'acception du terme, « des enfants du peuple » et, malgré la profonde différence qui existe entre eux, au point de vue de la valeur et du talent, tous deux se ressemblent en ce que, partis des classes les plus basses de la société, ils sont arrivés à la plus haute situation intellectuelle, grâce à leur individualité et à leurs dons naturels. Il est évident que, pour être sorti victorieux des terribles luttes qu'il eut à soutenir, Gorki devait posséder un talent hors ligne, qui est apprécié à sa juste valeur aujourd'hui par le public lettré ; cependant l'accueil chaleureux qui lui fut fait par la jeunesse, aussitôt qu'il parut sur la scène littéraire, ne s'explique pas par la grandeur seule de son talent : Gorki ne peut être placé au même rang que Tourguéniew, Dostoiewsky, Gontcharow et Tolstoï.

La cause de ce succès est due aussi, en grande partie, soit à un état d'âme contemporain, soit au sujet même de ces œuvres et à l'espérance qu'elles suscitent parmi cette

jeunesse sur laquelle la personnalité originale et puissante de Gorki exerce une séduction irrésistible.

Le lecteur qui a un peu suivi le développement de la littérature russe a probablement constaté que presque aucun de nos écrivains, parmi ceux qui sont le plus en vue, ne se contente de faire de l'art pour l'art ; chacun essaye de chercher le sens de la vie, et devient plus ou moins prédicateur, en s'efforçant de répondre à cette question : comment faut-il vivre ?

C'est ainsi qu'ont procédé tous nos écrivains de l'école réaliste (en Russie, d'ailleurs, nous ne possédons pas d'autre école), depuis Gogol, qui l'a fondée, jusqu'à Léon Tolstoï.

Quand Gorki commença à écrire, notre littérature sortait à peine d'une période difficile. La société russe venait de subir toute une série d'insuccès dans la réalisation de son idéal humanitaire.

De 1870 à 1880, ce fut une phase de lassitude et de scepticisme, qui eut son contre-coup dans une littérature d'un pessimisme excessif. Cette littérature avait perdu son im-

portance comme guide et ses représentants les plus autorisés ne nous peignaient plus que des types de gens écrasés par la vie, mal adaptés à la lutte pour l'existence, et qui perdaient vite toute tenue morale ; tels les personnages figurant dans les petits récits pleins de talent de A. Tchekhow, l'écrivain le plus remarquable de cette époque.

Mais, dès 1890, une réaction s'accroît contre l'esprit d'abattement qui s'était emparé de la société ; on écoute attentivement si une parole nouvelle et reconfortante ne va pas se faire entendre dans la littérature ; on est prêt à saluer toute parole de ce genre par des applaudissements enthousiastes.

C'est à ce moment psychologique que Gorki apparaît avec ses récits où le public russe croit trouver enfin ce qu'il attendait.

Mais quels sont ces récits, et pourquoi ont-ils produit une impression si vive ? L'auteur nous a-t-il peint des âmes héroïques ou d'exception, des caractères d'élite ?...

Non, ses modèles, il les a pris dans une classe, la plus basse et la plus obscure, celle qui est formée des rebuts de la société

et qui peuple surtout les bouges, les asiles de nuit et les cabarets. Ce sont les « va-nu-pieds », les gens qui n'ont pas su se faire leur place au soleil, parce qu'ils n'ont aucune occupation fixe, les vagabonds qui passent éternellement dans les villes et les villages russes, mal vêtus, souvent affamés, ivres quand ils ont le moyen de se procurer de l'eau-de-vie, forcés par la faim d'accepter toutes les besognes, qu'ils abandonnent à la première occasion favorable, même si le travail est lucratif, parce que la vie libre d'un vagabond, à moitié mendiant, leur est plus chère que le bien-être matériel.

En un mot, c'est dans ce milieu de parias, connu en allemand sous le nom méprisant de « Lumpen-proletariat », que l'auteur nous conduit.

Ces personnages n'inspirent, en général, dans le public, qu'une pitié dédaigneuse ou un dégoût profond ; on se contente de les regarder de loin, du haut de son aisance, sans chercher à approfondir ce qu'ils peuvent avoir dans le cœur ou dans l'esprit. Mais Gorki, lui, s'est approché d'eux pendant la

vie errante de sa jeunesse : non seulement il fut forcé de se mêler à eux, mais il vécut de la même vie : il fut un des compagnons du vagabondage.

Et, comme il est impossible à l'homme qui sait pénétrer l'âme de son prochain de ne pas la trouver pareille à la sienne, Gorki découvrit à ces misérables une âme semblable à celle de leurs frères plus privilégiés, un^e âme souvent originale, contenant, elle aussi, la divine étincelle.

Il a peint ces vagabonds comme il les a connus, avec toutes leurs qualités et leurs défauts, les montrant dans leur simple vérité, également éloignés de l'idéal et de l'abrutissement.

Il décrit avec amour leur passion pour l'indépendance et pour la liberté, leur indifférence pour les biens matériels; mais, en même temps, il ne ferme pas les yeux sur certaines faces de ces caractères qui s'affirment par une hostilité générale pour les autres classes de la société, par l'absence de persévérance dans les affections, par leur penchant pour les boissons fortes.

Si les vagabonds, qu'ils aient été primitivement paysans, petits bourgeois, soldats, voire même « intellectuels » — tels le maître d'école ou le fonctionnaire que des fautes ou des malheurs ont jetés à cette destinée — diffèrent entre eux, les causes qui les ont poussés au vagabondage ne sont pas moins dissemblables.

Chez les uns, c'est une sorte d'inquiétude intérieure, qui les fait passer d'un endroit à l'autre, sans se reposer jamais; chez d'autres, c'est l'irritation causée par le manque de liberté dont ils ont souffert; chez d'autres enfin, ce n'est que la paresse et l'ivrognerie. Tous ces traits qui caractérisent les différentes classes du milieu qu'il a décrit, Gorki les dépeint avec un art très subtil et une précision due à sa connaissance admirable du milieu.

Mais ce n'est pas le seul mérite de Gorki d'avoir donné une description si juste et si impartiale de l'état d'âme de toute une classe de la société, ou, pour mieux dire, d'une classe en dehors de la société, ignorée, presque inconnue. Il ne s'en est pas tenu là.

Il ne pouvait rester indifférent devant les protestations de ses personnages contre une organisation sociale dont ils souffrent souvent; il partageait leur sentiment d'animosité envers les castes privilégiées, et aussi cette humeur inquiète qui les force à chercher toujours ailleurs quelque chose qu'ils ne trouvent jamais.

Tous ces sentiments, Gorki, lui aussi, les a éprouvés.

Sur ce point, il est vagabond dans l'âme, non seulement dans le sens spirituel, mais aussi dans le sens matériel du mot. Voici, par exemple, ce qu'il écrit :

« Il faut être né dans la société civilisée pour avoir la patience d'y vivre toute sa vie sans que le désir vous prenne de fuir ce cercle où vous enchaînent tant de lourdes restrictions, sanctionnées par l'habitude des petits mensonges empoisonnés; ce milieu d'amour-propre maladif; en un mot, toute cette vanité des vanités qui refroidit les sentiments et pervertit l'esprit, et qu'on appelle, en général, sans raison aucune et très fausement, « la civilisation ». Je suis né et j'ai

été élevé en dehors de cette société, et, pour cette raison qui m'est chère, je ne puis, au bout d'un certain temps, en absorber la culture par grandes doses sans éprouver le besoin impérieux de sortir de ce cadre... »

« Il fait très bon », continue Gorki, « descendre dans les antres des villes, où tout est très sale, je l'avoue, mais où tout est simple et sincère, ou bien encore s'en aller courir les prés et les routes de la patrie; on y voit des choses curieuses. Cela rafraîchit l'esprit; il ne faut pour cela que posséder une paire de bonnes jambes solides... »

Cette protestation éloquente contre l'étroitesse de la culture moderne se fait jour dans les œuvres de Gorki, et l'entraîne parfois à placer dans la bouche des gens qu'il met en scène des expressions et des pensées qui dépassent leur niveau intellectuel et moral. La critique lui a reproché ce défaut et non à tort. Mais ce qui est un défaut pour le sévère critique d'art devient un mérite aux yeux d'un jeune lutteur, dont la pensée est dominée par le désir de trouver une meilleure organisation sociale, et le sens suprême de la vie.

C'est pourquoi, malgré les accrocs à la réalité, Gorki apparaît à la jeunesse russe sous les traits d'un chercheur de vérité, et c'est ainsi qu'il lui est doublement cher. Gorki appartient au groupe des combattants et des idéalistes. De toutes les forces de son esprit inquiet, il cherche à comprendre le sens de la vie, conformément aux exigences de sa raison ; voici aujourd'hui le point auquel il est arrivé :

« Je sais une chose, dit-il, ce n'est pas au bonheur qu'il faut aspirer. Qu'en ferions-nous ? »

« Le sens de la vie n'est pas dans la recherche du bonheur, et la satisfaction des appétits sensuels ne suffira jamais à donner à l'homme le plein contentement de soi-même. »

« C'est dans la beauté qu'il faut chercher le sens de la vie, et dans l'énergie de la volonté ! Il faut que chaque moment de notre existence se propose un but supérieur... » »

La question est résolue dans la forme; mais, quant au fond, il reste à savoir quel est ce but supérieur?

Il n'y a pas plus de sept ou huit ans que Gorki a commencé d'écrire. C'est un débutant, devant lequel se déroule un long avenir de travail et d'action.

Peut être avec le temps, justifiera-t-il les espérances de ceux qui attendent de lui la nouvelle parole de vérité et qui ont mis en lui leur confiance enthousiaste.

Pour le moment, le jeune écrivain nous a donné des récits pleins de saveur, où certains côtés de la vie populaire russe sont étudiés avec une admirable maîtrise et qui portent l'empreinte d'une large et humaine sympathie sous leur forme d'art très franchement personnelle.

S. M. PERSKY.

DANS LA STEPPE

DANS LA STEPPE

D'une humeur détestable, nous étions partis de Pérékop, affamés comme des loups, furieux contre tout le monde. La plus grande partie de la journée s'était passée, mais sans succès, à mettre en œuvre nos talents et nos efforts réunis pour tâcher de voler ou de gagner quelque chose. Enfin, convaincus que nous ne réussirions, ni d'une façon ni de l'autre, à atteindre ce but, nous nous étions décidés à marcher plus loin. Mais où? Vaguement plus loin, pensions-nous.

La décision était unanime et nous nous le répétions l'un à l'autre : quoi qu'il arrivât, nous étions résolus à suivre la voie que nous nous étions tracée et que nous n'avions pas quittée depuis longtemps déjà. Chacun de nous avait pris cette résolution en silence; il n'y avait pas besoin de l'exprimer à haute voix, elle éclatait nettement dans l'étincelle sombre de nos yeux d'affamés

Nous étions trois. Nos relations ne dataient pas de bien loin : elles avaient commencé dans un cabaret de Kherson, sur les bords du Dniéper, où nous nous étions rencontrés. L'un de nous était un soldat du bataillon du chemin de fer, employé autrefois comme garde-voie près de Varsovie ; cet homme musclé, au teint rouge, aux yeux froids, parlait l'allemand et connaissait admirablement la vie des prisons. Chacun de nous avait des raisons péremptoires pour ne pas aimer beaucoup à revenir sur son passé ; cela faisait que nous croyions les uns aux autres ; du moins nous nous l'imaginions, parce qu'intérieurement chacun de nous n'avait guère confiance en lui-même.

Quand le second de nos camarades, un petit homme sec, aux lèvres minces, toujours fortement serrées, avait raconté qu'il était un ancien étudiant de l'Université de Moscou, le soldat et moi avons accepté son dire, sans autre.

En vérité, il nous était absolument indifférent qu'il eût été autrefois soldat, voleur ou agent de la police secrète : il souffrait de la faim, attirait dans les villes l'attention de la police, dans les villages il était suspect aux moujiks ; police et moujiks, il les haïssait d'une haine de bête impuissante, harassée et affamée ; il rêvait

de vengeance contre tous les privilégiés... N'étions-nous donc pas pétris de la même pâte ?

Le troisième, c'était moi. Grâce à cette modestie qui a toujours été mon point faible dès l'enfance, je ne vous dirai pas un seul mot de mes qualités, et, ne voulant pas que vous me preniez pour un naïf, je me tairai sur mes défauts ; mais je veux bien avouer que je me suis toujours cru meilleur que les autres, et qu'aujourd'hui encore je n'ai pas cessé de professer cette opinion.

Nous avons donc quitté Pérékop et nous marchions droit devant nous dans l'espoir de rencontrer des « tchabans¹ », à qui l'on peut toujours demander du pain et qui ne refusent presque jamais.

Je marchais à côté du soldat, « l'étudiant » était derrière nous. De ses épaules pendait une sorte de loque rappelant un veston ; ses cheveux coupés ras laissaient apercevoir les angles de sa tête pointue recouverte par les restes d'un large chapeau, des pantalons gris tout rapiécés de morceaux multicolores enserraient ses jambes minces ; avec la doublure de son habit, il avait

1. Tchabans : bergers de Crimée.

fabriqué une cordelière dont il se servait pour attacher sous ses pieds des vieilles tiges de botte trouvées sur la route : il appelait « sandales » ces chaussures originales. Il marchait lentement, soulevant beaucoup de poussière à chaque pas et scrutant tout de ses petits yeux verts. Le soldat portait une chemise de coton rouge acquise à Kherson et, par-dessus cette chemise, un chaud gilet ouaté ; une casquette militaire d'une couleur indéfinissable se penchait hardiment sur son oreille droite, tandis que de larges pantalons, pareils à ceux qu'on voit aux garçons de cabaret, flottaient autour de ses mollets ; il était nu-pieds. J'étais vêtu dans le même goût, nu-pieds également.

Nous avançons. Tout autour de nous, la steppe se déroulait comme dans une oscillation géante, et, sur nos têtes, s'arrondissait l'éendue ardente et bleue du ciel d'été sans nuages, semblable à quelque immense coupole de couleur sombre. Une route poussiéreuse et grise coupait la steppe comme un ruban et nous brûlait les pieds ; par-ci par-là, se hérissaient des bandes de blé noir déjà moissonné dont le chaume roide ressemblait singulièrement aux joues d'un fantassin qui n'aurait pas été rasé depuis longtemps.

Le soldat marchait en fredonnant d'une voix de basse un peu enrouée :

..... Et nous chantons et nous louons
Ton dimanche sacré.....

Au service militaire, il avait souvent remplacé le chantre à l'église de la caserne, de sorte qu'il connaissait un nombre incalculable d'hymnes et de cantiques et qu'il en abusait chaque fois que notre conversation languissait.

Devant nous, à l'horizon, grandissaient des lignes incertaines dont les contours gracieux et les nuances délicates se muaient du violet pâle au rose tendre...

— Voilà les montagnes de la Crimée, évidemment, dit « l'étudiant » d'un ton bref.

— Des montagnes ! s'écria le soldat, tu es trop pressé d'en voir, mon ami, ce sont des nuages... tout simplement des nuages. Regarde bien, on dirait une gelée au lait...

Je fis remarquer combien il serait agréable que ces nuages fussent en effet de la gelée... Cela ranimait à la fois notre faim et le feu de nos joues.

— Diable ! gronnait le soldat en crachant, si du moins nous pouvions rencontrer âme qui

vive ! Personne !... C'est comme les ours en hiver : on est forcé de se sucer les pattes !...

— Je vous disais bien qu'il fallait nous diriger vers des lieux habités ! prononça sentencieusement l'étudiant.

— Tu disais ? riposta le soldat ; tu en parles comme un savant. Où sont-ils, ces lieux habités ?... Le diable seul le sait !

« L'étudiant » se tut, les lèvres serrées. Peu à peu, le soleil disparaissait, et, à l'horizon, les nuages rosés se nuançaient de teintes indéfinissables. Il y avait dans l'air une odeur de terre et de sel, et cette senteur sèche et agréable augmentait encore nos appétits. Le vide de nos estomacs nous rongait. C'était une sensation pénible et singulière. On aurait dit que tous les sucs de nos muscles s'en allaient, lentement évaporés, et que la circulation du sang s'alourdisait. Les cavités de la bouche et de la gorge devenaient piquantes et sèches ; la tête nous faisait mal, et, devant nos yeux, sans relâche, des taches sombres montaient et descendaient. Parfois elles prenaient l'aspect de viandes fumantes ou de pains arrondis ; à ces « visions muettes du passé », le souvenir ajoutait leur odeur naturelle ; c'était comme si l'on nous avait retourné un couteau dans l'estomac.

Nous marchions toujours, nous décrivant l'un à l'autre les sensations que nous éprouvions, regardant de tous côtés d'un œil vigilant pour tâcher d'apercevoir quelque troupeau de brebis, et tendant l'oreille dans l'espoir de reconnaître le grincement d'un chariot tartare portant des fruits au marché arménien.

Mais, au loin, dans la steppe, c'était le vide et le silence.

La veille de cette terrible journée, nous avions mangé, entre les trois, quatre livres de pain de seigle et cinq melons d'eau, et, depuis, nous avions fait environ quarante kilomètres. La dépense n'était pas proportionnée à la recette ! Et, comme nous nous étions endormis sur la place du marché de Pérékop, c'est la faim qui nous avait éveillés.

L'étudiant nous avait conseillé avec raison de ne pas nous coucher et d'employer notre nuit à... ; mais, dans une société comme il faut, on ne parle pas à haute voix de projets de ce genre, consistant à violer la propriété d'autrui ; aussi je me tais.

Je veux être véridique, il n'est pas dans mon intérêt de me montrer grossier. Je sais bien qu'à notre époque de haute culture les gens deviennent toujours plus compatissants et que,

lorsqu'ils empoignent leur prochain à la gorge, dans l'intention évidente de l'étrangler, ils tâchent d'y mettre toute l'amabilité imaginable, en observant les règles de la politesse la plus opportune en telle occurrence. L'expérience faite par ma propre gorge m'oblige à convenir du progrès réalisé dans les mœurs, et c'est avec un sentiment d'agréable assurance que je puis confirmer combien, dans ce monde, tout se développe et se perfectionne, surtout, je le répète, en ce qui concerne l'art d'étrangler les gens. Je ne veux, comme preuve de ce que j'avance, que l'extension de plus en plus grande prise chaque année par les prisons, les cabarets, les maisons publiques...

Nous avançons toujours, avalant notre salive desséchée et tâchant d'étouffer nos douleurs d'estomac par une conversation amicale; nous marchions dans la steppe déserte et silencieuse, sous les rayons rougeâtres du soleil couchant, et nous étions pleins d'une espérance confuse. Devant nous, le soleil descendait, tombait lentement dans les nuages légers qu'il teignait de ses rayons, et, de tous côtés, s'élevait de la steppe une vapeur bleuâtre qui montait vers le ciel, rétrécissant les horizons tristes dont nous étions entourés.

— Frères, cherchez ce qu'il faut pour faire du feu ! dit le soldat en ramassant un morceau de bois sur la route ; on sera forcé de passer la nuit dans la steppe ; quelle rosée ! prenez tout ce qui vous tombera sous la main, du crottin, des baguettes...

Nous nous dispersâmes de chaque côté de la route pour ramasser des herbes desséchées et tout ce qui nous semblait pouvoir brûler. Chaque fois que nous nous penchions vers la terre, un désir passionné nous prenait de nous laisser tomber sur le sol, d'y rester sans mouvement, puis de porter à notre bouche cette terre noire et grasse, d'en manger beaucoup, d'en manger jusqu'à l'épuisement pour s'endormir ensuite. S'endormir même pour toujours, peu nous importait, mais manger d'abord, mâcher, sentir cette matière épaisse et tiède couler lentement par le canal desséché de la bouche jusque dans l'estomac affamé, resserré, brûlant du besoin intense d'absorber quelque chose.

Si du moins on pouvait trouver quelque racine : il y a des racines comestibles !

Mais rien, pas une racine dans cette terre noire labourée. La nuit tombe vite dans le midi ; à peine les derniers rayons du soleil s'étaient-ils éteints, que les étoiles se montraient dans

le bleu foncé du ciel et que les ombres grandissantes s'effondraient, toujours plus épaisses autour de nous, diminuant l'espace immense de la steppe environnante.

— Petits frères ! dit à mi-voix « l'étudiant », il y a un homme couché, là-bas, à gauche !...

— Un homme ? interrogea d'un air de doute le soldat, qu'est-ce qu'il ferait par là ?

— Va le lui demander ; il a certainement du pain, puisqu'il a campé dans la steppe, expliqua l'étudiant.

Le soldat regarda du côté où l'homme était couché et dit en crachant avec énergie :

— Allons vers lui !

Il avait fallu les yeux verts perçants de l'étudiant pour distinguer un homme dans la masse sombre qui se dessinait à cent mètres de nous environ, sur la gauche de la route.

Nous nous dirigeâmes vite de ce côté à travers les champs labourés et nous sentions en nous l'espérance naissante d'une nourriture quelconque, tandis que grandissaient encore nos angoisses d'affamés.

Nous étions déjà tout près de lui que l'homme ne bougeait pas encore.

— Peut-être que ce n'est pas un homme ! dit le soldat d'un air morne, exprimant ainsi la

pensée qui nous était venue à tous trois.

Mais, au même instant, nos doutes se dissipèrent, car la masse fixée au sol commença de se mouvoir, grandit à nos yeux et nous vîmes que c'était, en effet, une créature humaine qui tendait le bras de notre côté. Puis cet inconnu parla d'une voix tremblante et sourde :

— N'approche pas, ou je te brûle la cervelle !

Et, dans l'air trouble, on entendit le bruit sec et rapide d'une arme.

Nous nous arrê tâmes net, gardant le silence pendant quelques secondes, surpris par cet accueil peu bienveillant.

— En voilà une canaille ! grommela le soldat.

— Oui, dit l'étudiant d'un air pensif, il porte un revolver, ça doit être un drôle d'oiseau...

— Écoute ! cria le soldat, qui venait évidemment de prendre une résolution.

L'homme, sans changer de position, se taisait toujours.

— Écoute, toi là-bas ; nous ne te ferons pas de mal... donne-nous seulement un peu de pain... tu en as, bien sûr... donne, frère, au nom du Christ... Sois maudit, brigand !...

Le soldat marmotta ces derniers mots dans ses moustaches.

L'homme gardait toujours le silence.

— Nous écoute-t-il seulement?.. reprit le soldat avec un tremblement de rage et de désespoir dans la voix.

— Donne-nous du pain ! nous n'approcherons pas, jette-le nous!..

— Bien, répondit l'homme d'un ton bref.

Il aurait pu nous dire « mes chers frères » et si, dans ces trois mots chrétiens, il avait mis l'expression de ses sentiments les plus purs et les plus sacrés, il ne nous aurait pas apaisés plus vite et mieux que par ce mot sourd et bref : « bien ! »

— N'aie pas peur de nous, mon brave homme ! recommença le soldat avec un sourire tendre et doux, et il souriait, bien que l'homme ne pût voir sa figure, car il était au moins à vingt pas de nous.

— Nous sommes des gens tranquilles... et nous allons de Russie au Kouban!.. n'avons pas gagné grand'chose en route... avons vendu tout ce que nous possédions... et, maintenant, nous n'avons rien mangé depuis deux jours...

— Tiens, voilà ! répondit l'homme en levant la main. — Un morceau de pain noir traversa l'air et s'abattit dans le champ près de nous. « L'étudiant » se précipita pour le saisir.

— Tiens ! encore ! encore ! c'est tout ce que j'ai!..

Quand « l'étudiant » eut ramassé ces présents, nous constatâmes qu'il y avait environ quatre livres de pain dur de froment; ce pain était sec et sale, mais cela nous importait peu et nous nous réjouîmes beaucoup qu'il fût si dur.

Le pain dur est plus nourrissant que le pain tendre; il renferme moins d'humidité.

— Voici! voici! voici encore! disait le soldat en distribuant les morceaux. Tiens... ce n'est pas juste! à toi, le savant, il faut que je reprenne un petit morceau pour le donner à celui-ci... — « L'étudiant » se soumit sans répliquer à la perte d'un morceau de pain de cinq grammes environ, qui me fut donné.

Je mis ce pain dans ma bouche et commençai à le mâcher, à mâcher lentement, retenant avec peine le mouvement convulsif des mâchoires, qui auraient mis des pierres en miettes. C'était une jouissance suprême de sentir les crampes précipitées de l'estomac et de les satisfaire peu à peu, bouchée par bouchée. Cette nourriture chaude produisait une sensation exquise, indescriptible, tandis qu'elle pénétrait dans l'estomac en feu; il semblait qu'elle s'y transformât en sang et en moelle. Une joie singulièrement vivifiante et réconfortante me réchauffait le cœur à mesure que mon estomac

se remplissait et je me sentais tomber dans un état de torpeur générale. J'avais oublié ces journées maudites de faim chronique. Et, plongé dans les délices des émotions présentes, je ne songeais plus à mes camarades.

Mais, quand j'eus jeté dans ma bouche les dernières miettes de pain qui restaient encore sur la paume de ma main, je sentis que j'avais toujours une faim mortelle.

— Le maudit ! il a encore de la graisse et de la viande, gronda le soldat, assis par terre en face de moi et se frottant l'estomac de ses mains.

— Sans doute, car le pain a une odeur de viande... Et puis, il doit encore avoir du pain... dit « l'étudiant » en ajoutant tout bas : « S'il n'avait pas de revolver!... »

— Qui est-il ? d'où vient-il ?

— C'est bien sûr un des nôtres !

— C'est un chien ! dit résolument le soldat.

Nous étions assis en un petit groupe compact et nous regardions de travers dans la direction de la steppe où se trouvait notre bienfaiteur. Aucun son, aucun signe de vie ne trahissait sa présence.

Autour de nous, la nuit s'assombrissait. Un silence de mort régnait dans la steppe ; nous nous

entendions respirer les uns les autres. De temps en temps résonnait le sifflement mélancolique du zizel... Les étoiles, fleurs vivantes du ciel, brillaient sur nos têtes... Nous avions faim. Je suis fier de le dire : dans cette nuit étrange, je n'étais ni meilleur ni plus pur que mes camarades de hasard ; je leur suggérai de se lever et de marcher sur cet homme. Nous ne lui ferons aucun mal, mais nous mangerons tout ce que nous trouverons sur lui ! — Il tirera. — Soit ! Sur les trois il n'en atteindra qu'un, et il est même possible qu'il le blesse seulement.

— Allons ! dit le soldat en se levant.

« L'étudiant » se leva aussi, mais plus lentement.

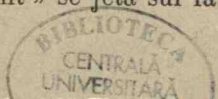
Nous nous mîmes en route, courant presque ; « l'étudiant » se tenait derrière nous.

— Camarade ! lui cria le soldat d'un ton de reproche.

Comme nous nous approchions, nous entendîmes une sorte de murmure sourd et le bruit strident du chien de l'arme. Une étincelle, crac ! le coup partit.

— Manqué ! cria joyeusement le soldat, et, d'un bond, il fut près de l'homme ! Attends, diable ! je te ferai...

« L'étudiant » se jeta sur la besace.



Mais l'inconnu, tombé sur ses genoux, se renversa en arrière et se mit à râler.

— Que diable! fit le soldat, qui déjà avait un poing levé pour asséner un coup à l'homme. Est-ce que la balle l'aurait atteint? — Qu'est-ce que tu fais là? Est-ce que tu te serais tué par hasard?

— Il y a de la viande, des pâtés, du pain!... Il y en a beaucoup, petits frères... dit tout à coup « l'étudiant » d'une voix joyeuse.

— Que le diable t'emporte! crève!... allons manger, amis! s'écria le soldat; j'ai enlevé le revolver de la main de l'homme, qui a déjà cessé de râler! il est étendu sans mouvement; il y avait encore une cartouche dans le canon...

Nous mangions de nouveau, silencieusement. L'homme était toujours couché, pas un de ses membres ne remuait. Nous ne faisons aucune attention à lui.

— Est-il possible, mes petits frères chéris, que tout cela soit pour avoir du pain? dit subitement une voix tremblante et enrouée.

Nous nous regardâmes en frissonnant: « l'étudiant » s'étrangla en avalant une bouchée; il baissa la tête et se mit à tousser.

Le soldat, après avoir bien mâché le morceau qu'il avait dans la bouche, commença à jurer.

— Ame de chien ! crève, comme une outre sèche !... Veux-tu que je fende ta sale peau ? Nous n'en avons pas besoin ! Groin d'idiot ! Esprit impur ! Voilà encore ! il est armé et il tire sur les gens ! Maudit !

Il perdait toute mesure et continuait à l'injurier en mangeant.

— Attends que nous ayons fini de manger pour lui régler son compte ! maugréa « l'étudiant ».

Alors, dans le silence de la nuit, on entendit des sanglots pareils à des hurlements.

— Petits frères !... est-ce que je savais ? j'ai tiré... parce que j'avais peur ; je viens d'Athos. Je vais dans le gouvernement de Smolensk... Oh, mon Dieu ! la fièvre m'a brisé ; aussitôt le soleil couché, j'en souffre... Oh ! comme je souffre ! c'est à cause de la fièvre que je suis parti d'Athos... je m'occupais de menuiserie là-bas... je suis menuisier ; à la maison, j'ai une femme et deux fillettes... voilà quatre ans que je ne les ai pas revues... Petits frères !... mangez tout !...

— Nous mangerons sans ta permission ! répondit « l'étudiant ».

— Mon Dieu ! si j'avais su que vous étiez de bonnes gens honnêtes, est-ce que j'aurais tiré ?

Et ici, petits frères, c'est la steppe, la nuit... est-ce que je suis coupable, dites?

Il pleurait sans s'arrêter, ou plutôt il exhalait une sorte de gémissement plaintif et tremblant.

— Comme il se lamente! dit le soldat d'un ton méprisant.

— Il doit avoir de l'argent sur lui, répliqua « l'étudiant ».

Le soldat cligna de l'œil, le regarda, et sourit.

— Tu es bien perspicace... allons allumer le feu et couchons-nous!

— Et lui? demanda « l'étudiant ».

— Que le diable l'emporte! Faut-il le faire rôtir peut-être?

— Ça vaudrait peut-être mieux! Et « l'étudiant » secoua sa tête pointue.

Nous partîmes à la recherche des matériaux que nous avions rassemblés et que nous avions abandonnés lorsque le cri menaçant du menuisier nous avait arrêtés. Nous apportâmes ce qu'il fallait et bientôt nous étions assis autour du feu. Il brûlait doucement dans la nuit calme, éclairant le petit espace que nous occupions. Le sommeil nous gagnait et pourtant nous sentions que nous aurions pu manger encore une fois.

— Petits frères! nous cria le menuisier. — Il était couché à trois pas de nous, et parfois il me semblait l'entendre marmotter quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda le soldat.

— Puis-je venir vers vous, près du feu? j'ai peur que la mort ne vienne... tous les os me font mal... Mon Dieu! est-ce que je reverrai jamais ma maison?

— Tu n'as qu'à te traîner jusqu'ici! fit le soldat.

Lentement, comme s'il avait eu peur de perdre une main ou une jambe, le menuisier s'approcha jusqu'au brasier. C'était un homme de haute stature, la peau tendue sur les os, ses vêtements semblaient flotter autour de lui et ses grands yeux troubles révélaiient le mal qui le rongait; il avait le visage complètement décharné et son teint s'accusait, même dans la lueur du feu, d'une couleur jaune, terreuse et morte. Il tremblait de tout son corps et nous inspirait une sorte de pitié méprisante. Tendait vers le feu ses longues mains sèches, il frottait les uns contre les autres ses doigts osseux, dont les articulations se repliaient mollement et lentement. Enfin, toute sa personne était dégoûtante à voir.

— Quelle bonne mine tu as ! et tu voyages à pied ! c'est par avarice sans doute ? demanda le soldat d'un air morose.

— C'est un conseil qu'on m'a donné : ne va pas par mer, mais passe par la Crimée, l'air y est très bon. Mais moi je ne peux pas marcher ! Je suis mourant, mes petits frères ! je mourrai seul dans la steppe et les oiseaux de proie viendront dévorer mon corps ! Personne n'en saura rien. Ma femme et mes petites filles m'attendront en vain ! je leur ai écrit !... et les pluies de la steppe laveront mes os... Oh, mon Dieu ! mon Dieu !

Il poussait une sorte de hurlement comme celui d'un loup blessé.

— Diable ! dit alors le soldat avec colère et sautant vivement sur ses pieds. Cesse de te lamenter ainsi ! Tu ne veux donc pas laisser un instant de repos aux gens ? Tu vas crever ? Eh bien, crève ! mais tais-toi... qui est-ce qui pourrait bien s'apercevoir que tu n'es plus là... Tais-toi...

— Donne-lui un bon coup sur la tête, proposa « l'étudiant ».

— Couchons-nous, dis-je. Et toi, si tu veux rester près du feu, cesse tes hurlements. J'en ai assez, moi aussi.

— Tu as entendu? cria le soldat, furieux. Que ce soit dit une fois pour toutes. Est-ce que tu te figures, par hasard, que nous aurons pitié de toi et que nous allons nous mettre à te soigner, parce que tu nous a jeté du pain comme à des chiens, et envoyé des balles? Vilain diable! d'autres à notre place t'auraient déjà...

Le soldat se tut et s'étendit tout de son long sur la terre.

« L'étudiant » était déjà couché, je fis de même. Le menuisier, effrayé, se pelotonna en boule près du feu et se mit à le regarder longuement et silencieusement. J'étais à sa droite et je pouvais entendre ses dents qui claquaient. « L'étudiant » était à sa gauche, il me sembla qu'il dormait déjà.

Le soldat, les mains croisées sous la nuque, était étendu, la figure tournée vers le ciel, qu'il regardait attentivement.

— Quelle nuit! que d'étoiles! quelle douce nuit! me disait-il un peu plus tard. Regarde ce ciel! Quel ciel magnifique! J'aime cette vie de vagabond, mon ami. On souffre du froid, de la faim, mais on est libre... on n'a pas de maîtres!... tu peux, s'il t'en vient la fantaisie, avaler ta propre tête, personne n'aura un mot à dire!... Comme c'est bon!... J'ai souvent souffert de la faim, ces

jours-ci, j'étais enragé... mais maintenant je suis couché, je regarde le ciel... les étoiles me clignent de l'œil comme pour me dire : ne perds pas courage, mon ami Lakoutine, va toujours plus loin et ne crains personne. Oui, oui, cela fait du bien au cœur!... — Et toi, comment t'appelles-tu, toi le menuisier? ne me garde pas rancune et n'aie pas peur, si nous avons mangé ton pain, il n'y a pas de mal. Tu avais du pain, nous n'en avons pas, donc nous avons mangé le tien... Mais toi, espèce de sauvage, tu nous envoies des balles! ne comprends-tu pas qu'une balle peut faire du mal à un homme? Cela m'a rendu furieux et, si tu n'étais pas tombé, mon ami, je t'aurais bien battu pour ton insolence. Quant au pain, tu n'as qu'à en acheter demain en arrivant à Pérékop... Tu as de l'argent, je le sais... Depuis combien de temps as-tu attrapé la fièvre?

Longtemps encore résonna dans mes oreilles la basse profonde du soldat, alternant avec la voix tremblante du menuisier malade. La sombre nuit descendait toujours plus noire sur la terre et les poumons aspiraient avec délices l'air succulent et frais. La flamme du brasier projetait une lumière égale et une chaleur vivifiante... Mes yeux se fermaient et je

sentais flotter devant eux, à travers le sommeil, quelque chose de pur et de paisible.

— Lève-toi! allons, debout! Plus vite que ça!

J'ouvris les yeux, envahi par une sensation de frayeur, et me dressai sur mes pieds avec l'aide du soldat, qui me tirait fortement par le bras.

— Eh bien! vite! marchons!

Il avait sur le visage une expression de rudesse et d'alarme; je regardai autour de moi. Le soleil se levait; déjà un rayon rose se posait sur la figure immobile et bleuie du menuisier. Il avait la bouche grande ouverte et les yeux, sortis des orbites, semblaient darder sur nous un regard vitreux, plein d'horreur. L'habit était déchiré sur la poitrine et l'homme me parut couché dans une position anormale. « L'étudiant » avait disparu.

— Qu'est-ce que c'est qu'il regarde?

— Marchons, te dis-je! commanda le soldat d'une voix rude en m'entraînant par la main.

— Est-ce qu'il est mort? demandai-je, tout frissonnant dans la fraîcheur de l'aube.

— Bien entendu, si on t'étranglait, tu en mourrais aussi, probablement! expliqua le soldat.

— Étranglé? et c'est « l'étudiant »?... m'écriai-je.

— Qui d'autre ? à moins que ce ne soit toi ou moi. Oui, oui, voilà un savant qui a mis fin adroitement à une vie humaine... et il nous a placés dans une jolie position !... Si j'avais su, je l'aurais tué hier, cet « étudiant », je l'aurais assommé sans pitié ! Un coup de poing dans la tempe et une canaille de moins dans le monde ! Comprends-tu ce qu'il a fait là ? Il faut marcher maintenant, de manière à ce que pas un œil humain ne nous aperçoive dans la steppe. Comprends-tu ? Aujourd'hui, on va trouver le corps du menuisier, on verra qu'il a été étranglé et dévalisé ! Et on redoublera de surveillance envers nous autres ! On nous questionnera : où vas-tu ? d'où viens-tu ? où as-tu passé la nuit ? Et on nous arrêtera probablement, bien que nous n'ayons rien sur nous... Mais moi j'ai son revolver !

— Jette-le ! conseillai-je au soldat.

— Le jeter ?... répondit-il d'un air pensif. Mais c'est une chose qui a de la valeur... Peut-être qu'on ne nous attrapera pas... Non, je ne veux pas le jeter. Qui peut savoir que le menuisier possédait une arme ? Ça vaut toujours au moins trois roubles et il reste encore une balle... Mon Dieu ! si seulement je l'avais tirée dans l'oreille de notre cher camarade dis-

paru !... Et combien d'argent a-t-il bien pu voler, le chien, le maudit !

— Et les pauvres filles du menuisier ! dis-je.

— Les filles ! quelles filles ? Ah ! du menuisier ! Eh bien ! elles grandiront et ce n'est pas nous qui les épouserons. Donc n'en parlons plus. Allons, frère, et plus vite que ça ; mais où irons-nous ?

— Je ne sais... peu importe.

— Je n'en sais rien non plus, et ça m'est égal aussi. Allons à droite, la mer doit être par là.

Nous prîmes à droite.

Je me retournai encore une fois.

Bien loin de nous, dans la steppe, se dressait la colline sombre, au-dessus de laquelle brillait le soleil.

— Tu regardes pour voir s'il n'est pas ressuscité ! N'aie pas peur, il ne nous courra pas après... le savant, vois-tu, est un homme habile : il ne l'a pas tué pour rire. C'était un bon camarade et il nous ajoué un joli tour !.. Oui, mon frère, d'une année à l'autre, le monde devient de plus en plus corrompu, acheva tristement le soldat.

La steppe déserte et silencieuse, toute baignée par l'éblouissant soleil du matin, s'élargissait autour de nous, se confondant à l'ho-

rizon avec le ciel dans une gradation de lumière si douce, si claire, si bienfaisante, qu'il semblait impossible de supposer l'existence d'une chose injuste et noire dans l'immense étendue de cette plaine, se déroulant sous la coupole bleue du ciel.

— Voilà que j'ai faim de nouveau, petit frère, dit mon camarade, roulant entre ses doigts une cigarette de son tabac noir.

— Que mangerons-nous aujourd'hui ? Où, et comment ?

Énigme!

C'est ainsi que le conteur, mon voisin de lit à l'infirmerie, termina sa narration en me disant :

— C'est tout. Nous nous sommes beaucoup liés, le soldat et moi ; nous avons marché ensemble jusqu'à la province de Kars. C'était un bon garçon, très expérimenté, un va-nu-pieds, un vagabond typique ; je l'estimais. C'est en Asie Mineure que nous nous sommes perdus de vue.

— Pensez-vous quelquefois au menuisier ? — demandai-je.

— Comme vous voyez ; ou plutôt comme vous me l'avez entendu raconter tout à l'heure.

— Et... ça ne vous fait rien ?

Il riait.

— Que voulez-vous!... Je n'y suis pour rien, moi, dans cette affaire ! Cela ne regarde personne, ce qui m'est arrivé ; d'ailleurs, personne n'est coupable de rien, car enfin nous sommes tous également des brutes. N'est-il pas vrai?...

GRAND-PÈRE ARKHIP

ET LENKA

GRAND-PÈRE ARKHIP ET LENKA

En attendant le radeau, ils s'étaient couchés tous deux à l'ombre, au bord du fleuve, et regardaient longuement et silencieusement les vagues rapides et troublées du Kouban qui rejaillissaient à leurs pieds. Lenka sommeillait, mais le grand-père Arkhip ne pouvait s'endormir à cause d'une douleur sourde, aiguë, qu'il ressentait dans la poitrine.

Sur le fond brun foncé de la terre, leurs figures pitoyables et crispées semblaient deux misérables choses, l'une plus grande, l'autre plus petite, et leurs visages hâlés, poussiéreux, meurtris par la fatigue et la chaleur, avaient pris tout à fait la même teinte que les loques sombres qui leur couvraient le corps.

Long et décharné, le grand-père Arkhip s'était étendu en travers de la bande étroite de sable qui longeait la rive comme un ruban rouge,

entre l'endroit coupé à pic et le fleuve, — et Lenka, petit et frêle, roulé en peloton, à côté de lui, était semblable, dans ses haillons, à une branche tordue, détachée de son grand-père, — vieil arbre desséché, que les vagues fortes et froides du fleuve auraient apporté et rejeté sur le sable.

Le grand-père, élevant la tête par-dessus son coude, regardait la rive opposée inondée de soleil et bordée d'oseraies d'où ressortait le bord noir du radeau. Là, tout semblait triste et vide.

La bande grise de la route menait du fleuve dans la profondeur de la steppe, et, de la voir si droite et si poussiéreuse, le grand-père devenait inquiet. Sous leurs paupières rouges et gonflées, les yeux ternes et enflammés du vieil Arkhip clignotaient avec angoisse. Son visage sillonné de rides avait une expression de grande tristesse, de douleur même. Il toussait, et, regardant avec inquiétude son petit-fils, il porta la main à sa bouche. Sa toux était enrouée, suffocante; elle força le grand-père à se soulever et de ses yeux tombèrent de grosses larmes.

A part le bruit de cette toux et le doux murmure des vagues sur le sable, on n'entendait aucun autre son dans la steppe immense, brûlée par le soleil... Elle s'étendait sur les deux rives du fleuve, et, bien loin, à l'horizon que les

yeux fatigués du grand-père distinguaient à peine, s'agitait majestueusement la mer dorée du froment, tandis que, droit sur elle, tombait le ciel clair et éblouissant. Près de là on apercevait trois gracieuses silhouettes de peupliers; on aurait dit que ces arbres changeaient d'aspect; tantôt ils devenaient plus grands, tantôt plus petits, tandis qu'au loin le ciel et les champs de blé semblaient animés d'une large ondulation.

Pais, soudain, tout disparaissait sous la nappe argentée et brillante du mirage de la steppe...

C'était comme un voile illusoire, clair et onduleux, qui accourait parfois du lointain horizon jusqu'à la grève du fleuve; il semblait lui-même un fleuve qui serait tombé tout à coup des hauteurs du ciel, aussi pur, aussi tranquille que le ciel lui-même, et qui serait descendu pour ranimer la steppe accablée de chaleur.

Mais il s'évanouissait bientôt....

Grand-père Arkhip, qui ne connaissait pas ce phénomène et qui, né dans la Grande-Russie, n'avait en sa jeunesse jamais été dans la steppe, où la faim le poussait aujourd'hui, se frottait les yeux; il pensait avec tristesse que la chaleur de la steppe lui enlevait la vue, comme elle lui avait déjà enlevé les forces de ses jambes, qui

ne pouvaient supporter, comme autrefois dans son pays natal, une marche de trente verstes¹ par jour; maintenant, elles pouvaient à peine en faire la moitié.

Aujourd'hui, beaucoup plus que tous ces derniers temps, il avait l'impression d'être malade, misérable. Il sentait qu'il allait bientôt mourir et, bien que cette perspective le laissât complètement indifférent, et qu'il regardât la mort comme une redevance nécessaire à la nature, il aurait voulu mourir dans le gouvernement d'Orel, d'où il était natif; la pensée de son petit-fils le tourmentait beaucoup... Que deviendrait Lenka après sa mort?...

Plusieurs fois par jour il se posait cette question, et, chaque fois qu'il y pensait, quelque chose en lui se contractait et lui donnait des frissons; il se sentait si mal, si souffrant qu'il aurait voulu retourner tout de suite en Russie. Mais il se rappelait la Crimée, les steppes nues, les grossiers et rudes tchabans, leurs chiens énormes et méchants, les Tartares insolents et avides, enfin une aventure qui lui était arrivée à Taman et pour laquelle lui et Lenka avaient failli être mis en prison...

1. Verste : 1.067 mètres.

— Retourner si loin, en Russie?... Mais il n'y arriverait jamais, il mourrait en route. Ici, au Kouban, on donnait largement l'aumône; le peuple était aisé, s'il était lourd et moqueur. On n'aimait pas les mendiants, parce qu'on était riche.

On pourrait trouver quelque chose pour Lenka. Il est aussi bien orphelin ici que là-bas, dans son pays natal. Arrêtant sur son petit-fils un regard mouillé de larmes, le grand-père, de sa main rude, lui caressa doucement la tête.

Le petit leva vers l'aïeul son visage chétif, au nez pointu, aux lèvres minces, anémiques, crevassées par la chaleur et le vent de la steppe; ses grands yeux bleus profonds, qui avaient l'expression d'une pensée continuelle, semblaient encore plus grands dans sa petite figure maigre, toute couturée par la petite vérole :

— Est-ce qu'il vient? demanda-t-il, en se faisant un abat-jour de sa main pour mieux voir, et regardant le fleuve qui reflétait les rayons du soleil...

— Non, pas encore, il ne bouge pas, se répondit-il lui-même. Il est à la même place. Qu'est-ce qu'il ferait ici?...

— Personne ne l'appelle; il reste tranquille, ajouta lentement Arkhip continuant à caresser

la tête de son petit-fils. — As-tu dormi un peu?...

Lenka hocha vaguement la tête et s'étendit sur le sable. Ils se turent pendant quelques instants.

— Si je pouvais nager, j'aimerais me baigner, déclara Lenka, regardant fixement le fleuve. Sa voix était singulièrement sourde et monotone. — Le fleuve est trop rapide! Chez nous, il n'y en a pas de pareil. Pourquoi se hâte-t-il ainsi? Il court comme s'il avait peur d'arriver trop tard... Et Lenka, mécontent, détourna ses yeux de l'eau.

— Voici ce que nous pourrions faire, reprit le grand-père, après avoir réfléchi quelques instants. Otons nos ceintures, nouons-les et je t'attacherai la jambe; ainsi tu pourras te risquer dans l'eau.

— Pardon! répondit Lenka. Ton invention n'est pas fameuse. Penses-tu que la rapidité du fleuve ne t'entraînera pas?... Et nous nous noierons tous les deux.

— Ici, près de la rive?... Mais peut-être as-tu raison. Il nous entraînerait! Comme il court! Il débordera bien sûr au printemps... Et y en a-t-il des prés par ici! des prés sans fin!

Mais Lenka ne voulait plus parler et ne répondit pas à son grand-père; il prit dans ses

doigts une boulette d'argile, et, gardant sur son visage cette expression sérieuse et concentrée qui lui était habituelle, il la réduisit en poussière.

Pensif, le grand-père le regardait faire, en clignotant des yeux.

— C'est singulier, recommença Lenka doucement et d'une voix monotone, en secouant la poussière qui couvrait ses doigts. Cette terre... voilà, je l'ai prise dans mes mains, je l'ai broyée, et elle est devenue une poussière... en tout petits morceaux à peine visibles.

— Eh bien! qu'est-ce que tu trouves là de si curieux? demanda Arkhip, qui commençait à tousser, et regardait, à travers ses larmes, les grands yeux de l'enfant, brillant dans la petite figure maigre et pointue.

— Pourquoi m'en parles-tu? ajouta-t-il quand il eut fini de tousser.

— C'est ainsi! dit Lenka secouant la tête. Je te le dis parce que c'est tout à fait ce que je...

Et, de sa main, il désignait l'autre rive du fleuve.

— Et combien de maisons a-t-on bâties là-dessus!... Combien de villes avons-nous traversées ensemble! C'est effrayant! Et que de gens il y a partout!

Ne pouvant arriver à saisir sa pensée, Lenka

reprit son attitude pensive et se mit à regarder fixement devant lui. Grand-père se tut d'abord ; puis, s'approchant tout près de l'enfant, il commença doucement :

— Tu es un sage ! ce que tu as dit est juste ; tout est poussière... Les villes, les gens et nous deux nous ne sommes que poussière. Oui, mon Lenka, mon cher Lenka ! si tu savais lire et écrire ! tu aurais fait ton chemin. Tu raisones comme un homme âgé... Mon pinson, mon petit oiseau du bon Dieu !... Qu'advient-il de toi?..

Grand-père pressa la tête de son petit-fils contre lui et l'embrassa.

— Attends ! s'écria vivement Lenka, dégageant ses cheveux couleur de lin des doigts tortus et tremblants du grand-père. Comment dis-tu ? Tu parlais de poussière ? Les villes et tout ce qu'il y a autour ?

— C'est le bon Dieu qui a tout disposé de cette façon, mon pigeon. Tout est terre, et la terre elle-même est poussière. Et tout meurt sur cette terre. C'est comme cela ! Voilà pourquoi l'homme doit vivre dans le travail et l'humilité. Moi aussi, je mourrai bientôt. Que deviendras-tu ? conclut-il tristement.

Lenka entendait bien souvent cette dernière

question du grand-père, et cela l'ennuyait visiblement de penser à la mort ; il se détourna, arracha un brin d'herbe, le mit dans sa bouche et le mâchonna lentement.

Mais c'était la conversation préférée du grand-père, la plaie qui saignait toujours en lui.

— Pourquoi ne répons-tu pas ? Que feras-tu sans moi ? demanda-t-il doucement en se penchant vers l'enfant.

— Mais je te l'ai déjà dit, répondit Lenka, d'une manière distraite et mécontente, en regardant son grand-père de travers. Il n'aimait pas ces conversations, pour la raison que, très souvent, elles finissaient par une querelle.

Grand-père se répandait longuement en discours sur sa fin prochaine. D'abord, Lenka l'écoutait avec attention, et s'effrayait de la nouvelle situation dans laquelle il se trouverait, puis il pleurait. Toutefois, peu à peu, il se fatiguait de cet entretien et la réaction inévitable se produisait : il n'écoutait plus le grand-père et restait absorbé dans ses pensées ; alors l'aïeul, qui s'en apercevait, se fâchait et disait à Lenka : « Sot, tu n'apprécies pas les soucis que je me fais pour toi. » Il allait même jusqu'à reprocher à Lenka de désirer voir son grand-père mourir le plus vite possible.

— Qu'as-tu dit? Sot, tu ne peux pas comprendre la vie. Quel âge as-tu? A peine onze ans. Et tu es faible, et tu n'es pas bon pour le travail. Où iras-tu? Crois-tu qu'il y aura quelqu'un pour t'aider? Si tu avais de l'argent, tout le monde t'aurait aidé à le dépenser — c'est sûr. Mais, demander l'aumône, ça n'est pas agréable, même pour un vieux comme moi. Il faut saluer, adresser une prière à chacun. On t'insulte, et on te bat parfois, on te chasse... Crois-tu qu'on considère un mendiant comme un homme? Jamais! je le sais bien, car voilà dix ans que je traîne partout. On estime à mille roubles chaque morceau de pain qu'on te donne. On te fait l'aumône : et on se figure qu'à cause de cela on gagnera le paradis. Pourquoi les gens font-ils l'aumône, penses-tu? Ce n'est pas par pitié, mon ami, mais pour tranquilliser leur conscience! Ils te donnent un morceau, pour ne pas avoir honte de manger ensuite eux-mêmes. Un homme rassasié est une brute qui n'a jamais pitié de l'affamé, parce qu'il ne comprend pas ses souffrances. L'homme rassasié et l'homme affamé sont des ennemis; ils seront à jamais un obstacle l'un pour l'autre. C'est pourquoi il leur est impossible d'avoir de la pitié et de se comprendre mutuellement; pour le

rassasié, le mendiant n'est que boue sur son chemin...

La colère et la tristesse animaient le grand-père. Ses lèvres tremblaient et ses vieux yeux ternes s'agitaient vivement dans les orbites rouges des paupières; les rides sur sa figure de parchemin devenaient plus marquées et plus profondes.

Lenka n'aimait pas à le voir ainsi, il en avait peur même.

— C'est pourquoi je te demande un peu ce que tu feras dans le monde. Tu es un enfant maladif et le monde est une bête féroce; il ne fera qu'une bouchée de toi. Moi, je ne veux pas. Je t'aime, mon petit enfant!... Je suis seul à t'avoir et tu n'as que moi. Comment pourrais-je mourir? C'est impossible que je m'en aille et que tu restes seul... A qui te laisserais-je? Mon Dieu, pourquoi abandonnes-tu ton esclave? La vie m'est pénible, et pourtant je ne puis pas mourir, parce que... l'enfant... il faut que je le protège. Voilà sept ans qu'il est avec moi... mes vieilles mains l'ont bercé... Que Dieu me soit en aide!...

Grand-père s'assit et commença à pleurer, cachant sa tête entre ses genoux tremblants. Ses épaules étaient secouées par les sanglots qui

s'échappaient convulsivement de sa poitrine malade.

Le fleuve roulait précipitamment vers le lointain et rejaillissait avec fracas sur la rive, comme s'il avait voulu, de sa voix profonde, étouffer les sanglots du vieillard. Le soleil sans nuage souriait gaîment, répandant sa douce chaleur et, tranquille, dominait le tumulte des vagues courroucées.

— Assez ! ne pleure plus, grand-père ! dit Lenka d'un ton rude ; et, approchant du vieux son visage renfrogné et sombre, il ajouta : Nous avons déjà parlé de tout cela. Je ne serai pas perdu. J'entrerai en service dans un restaurant quelconque...

— On te battra, gémit le grand-père à travers ses larmes.

— Sans doute, mais peut-être qu'on ne m'assommera pas ? Et si on ne m'assomme pas... s'écria avec emportement Lenka, alors quoi ? Alors je trouverai mon chemin. Et je saurai me tirer d'affaire...

Subitement, il se tut et, après un instant de réflexion, il ajouta tout bas :

— S'il le faut, j'entrerai dans un couvent.

— Si tu peux y entrer ! soupira le grand-père en s'animant à cette pensée. De nouveau, il

se courba sous une quinte de toux qui le suffoquait.

Au-dessus de leurs têtes, un cri se fit entendre, un bruit aigre de roues.

— Le radeau! le radeau! appela une voix formidable qui ébranla l'air.

Le vieillard et l'enfant frissonnèrent; ils se levèrent rapidement en ramassant leur besace et leurs bâtons.

Une charrette à deux roues s'enfonçait dans le sable avec un bruit assourdissant.

Un cosaque s'y tenait debout, la tête rejetée en arrière, coiffée d'un bonnet velu perché sur l'oreille. Il se préparait à pousser un grand cri, en aspirant l'air de sa bouche largement ouverte, tandis qu'il gonflait sa vaste poitrine. Ses dents blanches étincelaient dans le cadre soyeux de sa barbe noire et ses yeux grands ouverts s'injectaient de sang sous l'effort. De sa chemise entre-bâillée et de son large manteau négligemment jeté sur les épaules, on voyait surgir un corps poilu brûlé par le soleil. Toute sa personne robuste comme un cheval de trait, résistante comme les roues cerclées de fer de la charrette, dégageait une impression de santé, de domination, de puissance.

— Hei! Hei!...

Le grand-père et son petit-fils ôtèrent leur bonnet et saluèrent profondément.

— Bonjour! cria d'une voix retentissante le nouveau venu.

Après avoir regardé l'autre rive où, lentement et maladroitement, le radeau noir sortait des buissons, il se tourna vers les mendians :

— Vous venez de la Russie?

— De la Russie, bienfaiteur! répondit Arkhip en saluant.

— On y souffre de la faim, n'est-ce pas? — Il sauta à bas de la charrette et s'occupa de resserrer quelque chose aux traits de l'attelage.

— Les blattes même y crèvent de faim...

— Les blattes? Ha! ha! Il n'y reste donc pas de miettes, tout est mangé! Vous savez bien vous y prendre pour manger, mais, pour travailler, c'est autre chose! Parce qu'il n'y a pas de famine pour un travailleur assidu.

— Chez nous, mon bienfaiteur, la cause principale de la misère, c'est la terre. Elle s'obstine à ne pas produire. Nous lui avons déjà tant pris.

— La terre? (Le cosaque secoua la tête.) La terre doit produire toujours : c'est pour cela

qu'elle a été donnée à l'homme. Ce n'est pas la terre qui est mauvaise chez vous, ce sont les mains. Avec d'adroites mains, les pierres elles-mêmes produiraient. As-tu jamais été de l'autre côté de la mer Noire? Là, grand-père, on laboure les pierres!

Le radeau s'approchait.

Deux solides cosaques, au visage rouge, se calaient flegmatiquement de leurs gros pieds sur le plancher du radeau; ils accostèrent avec fracas, chancelèrent, jetèrent la corde, et, se regardant l'un l'autre, commencèrent par reprendre haleine.

— Il fait chaud! dit le propriétaire de la charrette, en installant son attelage sur le radeau; il toucha son bonnet de la main.

— Hé! Hé! répondit l'un des passeurs, fourrant profondément ses mains dans les poches de ses pantalons, et, s'approchant, de la charrette, il l'examina, et se mit à humer l'air à pleins poumons. L'autre s'assit sur le plancher et, tout en gémissant, il commença à retirer sa botte.

Grand-père et Lenka montèrent sur le bac et, s'adossant au rebord, ils regardèrent les cosaques.

— Partons! commanda le propriétaire de la charrette.

— As-tu quelque chose à boire? lui demanda l'homme qui examinait l'attelage.

Celui qui tâchait d'enlever sa botte y parvint enfin, et, clignant des yeux, se mit à regarder attentivement dans l'intérieur de la tige.

— Non, je n'ai rien. Mais pourquoi me demandes-tu ça? Est-ce qu'il n'y a pas assez d'eau dans le Kouban?

— De l'eau! Je ne te demande pas de l'eau.

— Ah! c'est de l'eau-de-vie que tu veux; je n'en ai pas.

— Pourquoi n'en as-tu pas? reprit mélancoliquement le questionneur, fixant les yeux sur le plancher du bac.

— Partons!

Le cosaque commença à remettre sa botte.

L'autre cracha dans ses mains et tira sur la corde.

Le propriétaire de la charrette l'aida; le bac se mit en mouvement.

— Et toi, grand-père, pourquoi ne nous aides-tu pas? dit à Arkhip le passeur, le même qui demandait de l'eau-de-vie.

— Mais je ne peux pas! répondit Arkhip en secouant la tête d'un air piteux.

— Il ne faut pas les aider. Ils en viendront à

bout tout seuls, dit le cosaque, celui qui s'était tant occupé de sa botte.

Et, comme s'il avait voulu persuader le grand-père de la justesse de ses paroles, il s'étendit sur le pont du bac.

Son camarade lui lança des injures ; mais, ne recevant pas de réponse, il se mit à trépigner en s'appuyant sur le pont.

— Vois-tu, Lenka, quels hommes, gras, rassasiés de tout ! Cette contrée est un paradis pour un paysan, chuchotait Arkhip, se penchant vers Lenka qui regardait l'eau par-dessus le bord.

Toujours repoussé par le courant qui le heurtait avec un bruit sourd, le radeau vacillait, se balançait, avançait très lentement.

— Le pourceau ! il affirme que ce n'est pas la terre qui est mauvaise, mais les mains ! et lui-même il n'a jamais travaillé ! murmurait le grand-père. Pourquoi Dieu donne-t-il beaucoup aux uns et peu aux autres ?...

Puis, se taisant un instant, comme s'il attendait une réplique de Lenka, il se donna lui-même la réponse : — Pour éprouver l'âme. L'âme qui se révoltera périra sans joie et sans tranquillité dans la vie...

Regardant toujours l'eau, Lenka sentait la

tête lui tourner et ses yeux, fatigués par la course rapide des vagues, se fermaient comme si les paupières s'agglutinaient. Le chuchotement assourdi du grand-père, le grincement de la corde et le rejaillissement des vagues l'endormaient de plus en plus; il voulut s'étendre sur le rebord dans l'assoupissement du sommeil; mais, soudain, il sentit quelque chose qui le secouait et il tomba... Il ouvrit les yeux tout grands, et regarda autour de lui. Les cosaques riaient en amarrant le radeau à la rive, près d'une bûche brûlée.

— Tu t'es endormi? Comme tu es faible! Mets-toi dans la charrette; je te transporterai jusqu'au bourg. Et toi, grand-père, grimpe aussi à côté de moi!

Tout en remerciant le cosaque d'une voix douce et nasillarde, le grand-père se hissa sur la charrette en gémissant. Lenka y sauta aussi; puis ils partirent dans les tourbillons d'une fine poussière noire qui forçait le grand-père à tousser sans cesse.

Le cosaque entonna une chanson singulière; il rompait les notes par le milieu et les finissait en sifflant; parfois, il commençait un couplet par un récitatif, et, le cessant brusquement, entonnait quelque chose d'une voix de fausset ai-

guë. Il semblait qu'il développât les sons comme on dévide un peloton; mais, quand il rencontrait un nœud, il le cassait brusquement. La chanson s'harmonisait absolument avec la steppe infinie, monotone, et coupée çà et là par les mirages qui flottaient en l'air.

Les roues grinçaient piteusement; la poussière volait; le grand-père, secouant la tête, toussait toujours; Lenka pensait qu'ils arriveraient bientôt dans le bourg des cosaques, et qu'il faudrait chanter sous les fenêtres d'une voix nasillarde l'éternel refrain: « Dieu! Jésus-Christ!... » De nouveau les gamins du bourg le chicaneront et les femmes l'ennuieront de leurs questions sur la Russie et sur une foule d'autres choses. Et, tandis qu'il répond, le grand-père tousse plus souvent; sa tête s'incline si bas que Lenka en souffre lui-même; il parle d'une voix encore plus pitoyable qu'à l'ordinaire, sanglotant à chaque instant et racontant les choses les plus invraisemblables.

Il dit, par exemple, qu'en Russie les gens meurent dans les rues et qu'ils y restent pendant des jours entiers, parce qu'il ne s'y trouve personne pour les enterrer, tant chacun est rongé par la famine. En vérité, on n'avait jamais vu quelque chose de pareil.

Cependant, il est nécessaire de dire tout cela, afin qu'on fasse l'aumône plus largement. Mais encore, que peut-on faire ici de cette aumône ? A la maison, on peut la vendre pour 40 ou 50 kopecks le poude¹ ; ici, personne ne l'achète et très souvent on est forcé de jeter des morceaux qui sont parfois bien savoureux. Et pourquoi le grand-père se transporte-t-il si fréquemment d'un bourg à l'autre ? S'il restait au moins une semaine dans chaque endroit !... Mais non ; il arrive, fait sa tournée, amasse tout ce qu'il peut et court plus loin, comme un voleur poursuivi.

Une fois, Lenka lui parla à ce sujet. L'aïeul lui répondit tristement, un peu fâché : « Tu es sot, tais-toi ! tu ne peux pas comprendre combien je me fais de soucis pour toi. Ce que je veux, tu ne peux pas le savoir. Peut-être est-ce ton bonheur que je cherche ? Peut-être voudrais-je te soustraire à la vie dure des paysans... Tais-toi donc ! »

— Vous irez mendier ? leur dit le cosaque, en regardant fixement leur mine abattue.

— Sans doute, bienfaiteur, lui répondit avec un soupir le grand-père Arkhip.

1. Poude : 16 1/2 kilogrammes.

— Lève-toi, grand-père ! je te montrerai ma maison. Vous pourrez y venir coucher.

Le grand-père essaya de se lever, mais il retomba, se heurtant le côté sur le rebord de la charrette ; il poussa un cri de douleur.

— Toi, vieux !... lui dit le cosaque avec pitié, ne te lève pas ! Quand tu auras besoin d'un gîte, demande Tcherni, André Tcherni, c'est mon nom... Maintenant, descends ! Au revoir.

Grand-père et Lenka se trouvèrent devant un groupe de peupliers. Au travers de leurs branches, on distinguait les toits, les cloisons de planches ; partout, à droite et à gauche, s'élevaient des allées de peupliers. Leur feuillage vert était couvert d'une poussière grise et l'écorce des troncs gros et droits se fendait sous l'influence de la chaleur.

En face des mendiants, entre deux palissades, s'étendait une ruelle étroite dans laquelle disparut le cosaque qui les avait amenés.

Ils se dirigèrent vers cette ruelle, de la démarche dolente de gens qui ont beaucoup marché dans leur vie.

— Eh bien ! comment irons-nous, Lenka, ensemble ou séparément ? demanda le vieil Arkhip, qui ajouta sans attendre la réponse : Il

vaudrait mieux aller ensemble — on te donne trop peu. Tu ne sais pas mendier...

— Et que ferons-nous du superflu, si on nous donne beaucoup ? On ne peut pourtant pas tout manger... répondit Lenka d'un air renfrogné en regardant autour de lui.

— Qu'en ferons-nous, drôle de petit corps ? Peut-être trouverons-nous quelqu'un qui nous achètera ces provisions ; alors, il nous donnera de l'argent. L'argent est une bien bonne chose. Avec de l'argent, tu ne périras pas quand je serai mort.

Souriant doucement, le grand-père caressa de sa main la tête de son petit-fils.

— Sais-tu combien j'ai amassé durant notre dernier trajet par eau ?

— Combien ? demanda avec indifférence Lenka.

— Onze roubles et demi !.. N'est-ce pas fameux ?

Mais ni ce chiffre, ni le ton joyeux du grand-père ne firent aucune impression sur Lenka.

— Enfant ! petit enfant ! soupira le grand-père, nous partons donc séparément ?

— Séparément.

— C'est entendu. Nous nous retrouverons à l'église.

— C'est bien.

Grand-père prit à gauche de la ruelle et Lenka alla droit devant lui.

A peine avait-il fait dix pas, qu'il entendit une voix fêlée qui psalmodiait : « Bienfaiteur, père nourricier!... » Cette litanie produisait le même effet qui si on eût touché de la paume de la main une harpe faussée en allant de la corde la plus épaisse à la plus fine. Lenka tressaillit et pressa le pas.

Toujours, quand il entendait les prières du grand-père, il ressentait quelque chose de désagréable et devenait triste ; quand on refusait de donner au grand-père, qui ne tardait pas à éclater en sanglots, Lenka perdait complètement courage.

Il entendit encore la voix de l'aïeul aux notes tremblantes et piteuses qui se perdaient dans l'air somnolent et lourd du village. Tout était si tranquille ! On eût dit la nuit.

Lenka s'approcha de la clôture des haies, et s'assit à l'ombre des branches de cerisiers qui pendaient jusque sur la route.

Quelque part résonnait le bourdonnement d'une abeille...

Otant la besace qu'il portait sur ses épaules, Lenka y posa la tête. Puis, ayant un peu regardé

le ciel à travers le feuillage qui se penchait sur son visage, il s'endormit profondément, caché aux regards des passants par les hautes herbes épaisses et par l'ombre des grilles de la clôture...

Des sons singuliers qui résonnaient dans l'air déjà rafraîchi par l'approche du soir le réveillèrent. Quelqu'un pleurait non loin de lui. C'étaient des pleurs d'enfant, douloureux, continus. Les sanglots tantôt s'éteignaient, tantôt recommençaient avec une nouvelle force et se rapprochaient toujours plus. Il leva la tête et regarda la route à travers le feuillage.

Il aperçut une fillette de sept ans environ, jolie, proprement mise, à la figure rouge, gonflée par les larmes, qu'elle essuyait de temps en temps du bas de sa jupe d'indienne blanche. Elle marchait lentement, traînant les pieds, soulevant une poussière épaisse et ne sachant pas évidemment où elle allait et pourquoi elle marchait ainsi.

Elle avait de grands yeux noirs mouillés, avec une expression de tristesse offensée, et de petites oreilles fines et roses qui sortaient coquettement d'entre ses cheveux châains, dont les mèches en désordre lui retombaient sur le front, sur les joues et les épaules.

En somme, malgré ses pleurs, Lenka la trouva

comique, comique et gaie... Sans doute elle devait être taquine!...

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda-t-il en se levant quand elle fut tout près de lui. Elle tressaillit et s'arrêta, cessant tout à coup de pleurer, mais sanglotant encore tout doucement. Puis, quand elle l'eut regardé quelques instants, ses lèvres tremblèrent de nouveau; son visage se contracta comiquement, sa poitrine s'agita; s'étant remise à sangloter à haute voix, elle partit.

Lenka sentit que quelque chose se serrait en lui et, soudain, il se décida à la suivre.

— Ne pleure pas! tu es déjà une grande fille... c'est honteux!... recommença-t-il avant de l'avoir rejointe.

Arrivé à ses côtés, il la regarda en face et lui redemanda en haussant les épaules d'un air important :

— Eh bien! pourquoi pleures-tu tant?

— Oui, oui, si tu avais un chagrin comme moi!... dit-elle d'une voix traînante. Subitement, elle s'assit dans la poussière de la route, se couvrit la figure de ses mains et pleura éperdument.

— Eh! (Lenka fit un geste de dédain) tu n'es qu'une femme, tout à fait une femme. Rien

d'autre. — Mais ces paroles n'arrangeaient pas les choses. Lenka regardait les larmes couler l'une après l'autre à travers les doigts fins et roses de la fillette; il en devenait tout triste et se sentait une grande envie de pleurer lui-même. Il se pencha vers elle, et, de sa main, toucha avec précaution ses cheveux; au même instant, effrayé lui-même de sa hardiesse, il retira sa main.

Mais elle pleurait toujours et ne disait rien.

— Écoute, recommença Lenka, poussé par un impérieux besoin de lui venir en aide. Écoute!... pourquoi pleures-tu? dis-le-moi. Est-ce qu'on t'a battue?... Mais cela passera! Peut-être as-tu quelque chose d'autre? Dis-le-moi!... je t'en prie... tu verras, ça te soulagera. Tu as peut-être perdu quelque chose? Alors on pourrait chercher ensemble...

La fillette, sans ôter les mains de sa figure, secoua tristement la tête, et lui répondit à travers ses sanglots :

— C'est un mouchoir!... je l'ai perdu! Mon père me l'avait rapporté de la foire... il était bleu avec des fleurs. Je l'ai mis et je l'ai perdu! — Et elle recommença à pleurer de plus belle, poussant de temps à autre, d'une voix entrecoupée par les sanglots, de singulières exclamations : « oh!

oh ! oh ! » Lenka sentit son impuissance à lui porter secours, et, timidement, s'éloignant un peu d'elle, regarda, triste et pensif, le ciel assombri. Il se sentait mal à l'aise ; il avait pitié de la fillette.

— Ne pleure pas ! on le retrouvera peut-être encore !... lui dit-il à voix basse. S'apercevant qu'elle n'écoutait plus ses consolations, il s'écarta un peu d'elle et pensa que, rentrée chez elle, on la battrait sans doute pour cette aventure. La scène suivante se présenta à son esprit : son père, un cosaque grand et noir, la frappait ; elle, baignée de larmes et toute tremblante de peur et de douleur, se roulait à ses pieds...

Il s'éloigna, se sentant malheureux et vexé de son impuissance à lui porter secours ; puis, ayant fait quelques pas, il se retourna, se plaça vis-à-vis d'elle, s'appuyant contre la haie, et tâcha de trouver des paroles tendres et caressantes pour les lui dire ; mais il ne pouvait pas se rappeler des mots de ce genre.

— Si tu t'ôtas au moins du chemin, fillette ! Cesse de pleurer, je t'en prie ! retourne chez toi et raconte comment cela est arrivé. Dis simplement que tu l'as perdu ! Ou sens-tu déjà les coups qu'on va te donner ?

Il avait commencé à parler d'une voix douce

et pleine de pitié; ayant conclu par cette exclamation ironique, il se réjouit en voyant qu'elle se levait.

— C'est bien! continua-t-il, souriant et satisfait. Rentre chez toi. Veux-tu que je t'accompagne et que je raconte tout à tes parents? Je saurai te défendre, n'aie pas peur! — Et Lenka leva fièrement les épaules et regarda d'un air victorieux autour de lui.

— Je ne veux pas! murmura-t-elle, secouant lentement la poussière de sa robe et pleurant toujours.

— Si tu veux, j'irai! dit Lenka d'une voix forte et enfonçant son bonnet sur l'oreille.

Il était maintenant debout devant elle, les jambes écartées, et les haillons qu'il portait semblaient s'agiter sur lui. Il frappa le sol de son bâton et la regarda obstinément; et ses grands yeux tristes exprimaient toute sa fierté, toute sa hardiesse.

La fillette le considéra avec méfiance en se débarbouillant la figure de ses larmes, et dit en soupirant de nouveau :

— Il ne faut pas!... ne viens pas!... ma mère n'aime pas les mendiants! — Et elle partit, se retournant encore deux fois pour le regarder.

Lenka commençait à se décourager. Insensi-

blement, par lentes gradations, sa pose résolue et provocante changea, il se courba de nouveau, reprit son air abattu, et, jetant sur ses épaules la besace qu'il avait tenue dans ses mains jusqu'à ce moment, il cria à la fillette disparaissant déjà au contour de la ruelle :

— Adieu !

Elle se retourna encore une fois et disparut.

Autour de lui, tout devint plus ennuyeux, plus sombre. Le soir approchait; dans l'air régnait cette chaleur suffocante qui présage un orage. Le soleil était déjà très bas et les sommets des peupliers se teintaient légèrement de rouge. Les ombres du soir enveloppaient les branches, et les arbres, déjà si grands dans leur immobilité, devenaient encore plus grands et plus massifs; il semblait à Lenka qu'ils avaient une pensée, qu'ils étaient dans l'attente de quelque chose de terrible... Le soleil qui s'élevait encore au-dessus d'eux devenait plus sombre à l'horizon velouté; on eût dit que l'astre descendait toujours plus bas vers la terre.

Très loin, on entendait parler; et quelque part, dans une autre direction, on chantait : ces notes douces et tremblantes semblaient, comme l'air ambiant, empreintes de la chaleur suffocante.

Lenka devenait triste, il commençait à avoir peur de quelque chose. Il voulut aller retrouver le grand-père et il s'avança rapidement dans la ruelle. Il n'avait pas envie de demander l'aumône. Il marcha et sentit que son cœur battait vite, vite; marcher, penser, cela le fatiguait; mais la fillette lui revenait sans cesse à l'esprit. Qu'était-elle devenue? Était-elle rentrée à la maison? Était-elle riche? Si elle appartenait à une famille riche, on la battrait évidemment, tous les riches sont des avares; mais, si c'étaient des pauvres, on ne la battrait peut-être pas... Dans les maisons pauvres, on aime davantage les enfants, parce qu'on en fait des gagne-pain pour l'avenir. Ces pensées lui revenaient l'une après l'autre, à chaque instant croissait le sentiment de tristesse pénible et oppressée qui le hantait comme une ombre, toujours plus lourde, plus opaque.

Le crépuscule s'accroissait, l'air devenait de plus en plus étouffant. Lenka rencontra des cosaques avec leurs femmes et leurs filles qui passaient sans faire attention à lui, parce qu'ils étaient déjà habitués sans doute à voir des affamés venant de Russie. Il glissa son regard trouble vers ces grosses figures rassasiées et marcha vite dans la direction de l'église, dont

la coupole brillait derrière la verdure des arbres.

Il entendit le bruit des troupeaux qui rentraient. Enfin, voici l'église, petite et large, à cinq coupoles bleues, entourée de peupliers dont les sommets dépassent les croix baignées par les rayons du soleil couchant et irradiant à travers la verdure comme de l'or qui serait rose.

Voici le grand-père qui s'avance vers le parvis, courbé sous le poids de sa besace, et qui, se faisant un abat-jour de sa main, cherche des yeux autour de lui.

Derrière le grand-père vient un cosaque à la démarche pesante; il a son bonnet enfoncé sur le front et, à la main, il tient un bâton.

— Ta besace est vide, n'est-ce pas? demande le grand-père, s'approchant de Lenka qui l'attendait près de la grille de l'église. Quant à moi, regarde ce que j'apporte!

En gémissant, le grand-père ôte de ses épaules et jette à terre son sac de toile tout bourré de provisions.

— On donne beaucoup ici, on est très généreux. Et toi, pourquoi as-tu un si drôle d'air?

— J'ai mal à la tête... répondit doucement Lenka, s'étendant à terre à côté de grand-père, qui s'appuyait contre un monceau de briques

entassées, et caressait de la main, avec une expression d'avidité et de plaisir, sa récolte d'aumônes.

— Es-tu fatigué? Nous irons bientôt nous coucher. Comment s'appelle-t-il, le cosaque qui nous a amenés ici?

— André Tcherni.

— C'est juste, Tcherni. Eh bien, nous demanderons : où est la maison d'André Tcherni? Voilà un homme qui s'approche... Oui... il y a de bonnes gens ici et comblés de biens. Ils mangent tous du pain de froment. Bonjour, brave homme!

Le cosaque s'approcha tout près d'eux et répondit lentement au salut du grand-père :

— Bonjour aussi à vous!

Puis, écartant largement les jambes, et fixant sur les mendiants ses grands yeux sans expression, il se gratta silencieusement la nuque. Lenka le regardait avec curiosité; le grand-père, clignant de l'œil, attendait qu'il parlât; le cosaque se taisait toujours; enfin, tirant à moitié la langue, il tâcha d'atteindre, à l'aide de cette dernière, le bout de sa moustache. Ayant réussi dans cette opération, il se fourra sa moustache entière dans la bouche, la mâchonna de sa langue, la repoussa dehors,

puis il rompit enfin le silence, qui devenait pénible, en prononçant ces mots sentencieusement :

— Allons, il faut me suivre au poste!

— Pourquoi? dit le grand-père en tressaillant. Quelque chose vibra dans le cœur de Lenka.

— Il le faut... On a donné l'ordre... Suivez-moi!

Il leur tourna le dos et se mit en marche; mais, ayant regardé en arrière et voyant que les mendiants ne bougeaient pas de leur place, il leur cria d'une voix courroucée :

— Qu'attendez-vous donc?

Grand-père et Lenka se levèrent vite et le suivirent.

Lenka regardait obstinément le grand-père : il vit ses dents qui claquaient et sa tête toute tremblante; l'aïeul cherchait quelque chose sur sa poitrine, observant les alentours d'un air craintif. Lenka sentit que son grand-père avait de nouveau la conscience tourmentée, comme le cas s'était déjà présenté quelque temps auparavant à Taman. Il éprouva une souffrance et frissonna en se rappelant cette histoire de Taman.

Là, le grand-père avait volé du linge dans une

cour et on l'avait attrapé. On s'était moqué de lui, on l'avait insulté, battu même, puis on l'avait chassé du bourg malgré la nuit tombante. Et la nuit était si sombre!... ils avaient couché tous deux dans le sable sur la grève d'un détroit et la mer avait grondé, lugubrement, toute la nuit... Le sable criait, remué par les vagues qui le labouraient... et le grand-père avait gémi jusqu'au jour, d'une voix éteinte, et prié Dieu en s'appelant voleur et en lui demandant pardon.

— Lenka!

Lenka tressaillit comme s'il avait reçu un coup à l'épaule et regarda le grand-père.

Le visage allongé de ce dernier devint plus sec, plus gris; il tremblait. Le cosaque marchait devant eux, à une distance de cinq pas environ, fumant sa pipe, faisant le moulinet avec sa canne.

— Voici, prends!... jette-le dans le feuillage, mais remarque l'endroit où tu le jetteras!... afin qu'on puisse... le retrouver! après!... — murmura le grand-père d'une voix à peine distincte, et, se serrant contre son petit-fils, il lui glissa dans la main un chiffon roulé.

Lenka recula, frissonnant d'une peur qui, subitement, remplit de froid tout son être : il s'avança vers la clôture entourée d'un épais

feuillage. Observant avec attention le dos large du cosaque qui les escortait, il tendit la main et, regardant un instant ce qu'on lui donnait, il jeta le chiffon dans le feuillage...

Cela fait, il resta tout confus.

En tombant, le chiffon s'était déroulé et devant les yeux de Lenka était apparu un fichu à fleurs qui lui rappela instantanément la fillette dont les pleurs ne cessaient pas. Elle était devant lui, vivante, faisant disparaître comme par magie le cosaque, le grand-père et tout ce qui l'entourait... Le bruit de ses sanglots résonnait de nouveau distinctement dans les oreilles de Lenka, et, devant lui, sur la terre, tombaient des larmes claires, qui lui cachaient le monde entier et remplissaient sa poitrine d'un froid glacial.

C'est dans cet état qu'il entra, à la suite du grand-père, dans la salle du poste, qu'il entendit un bruit sourd qu'il ne put ou ne voulut comprendre, et qu'il vit à travers un nuage comment on secouait sur une grande table tout le contenu de la besace du vieux; en tombant, les morceaux de pain résonnaient doucement et sourdement... Puis, beaucoup de têtes, couvertes de hauts bonnets, se penchèrent sur la table; tantôt les têtes et les bonnets paraissaient sombres et mornes, et, tantôt se ba-

lançant à travers le voile qui l'enveloppait, surgissaient menaçants, terribles... Subitement, le grand-père, murmurant quelque chose d'une voix enrouée, tourna comme une toupie dans les mains de deux forts gaillards...

— C'est à tort que vous faites ça, gens orthodoxes!... Je suis innocent, Dieu le voit!... cria d'une voix perçante le grand-père. Lenka s'affaissa en pleurant sur le plancher. Alors, on s'approcha aussi de lui. On le releva, on le fit asseoir sur un banc, et on fouilla les haillons qui couvraient son petit corps. Soudain, tout s'interrompit. Les sanglots qui gênaient sa respiration s'arrêtèrent dans la gorge de Lenka, le marmottage indistinct du grand-père cessa aussi, et le bruit excité des voix tomba brusquement, comme par enchantement.

— Elle ment, Danilovna, la femme diabolique! s'écria quelqu'un, et cette voix sombre, irritée, frappa les oreilles de Lenka.

— Mais peut-être l'ont-ils caché quelque part? crièrent quelques voix encore plus haut. Et de nouveau des exclamations farouches se croisèrent dans l'air.

Il semblait à Lenka que tous ces bruits le frappaient à la tête, qu'il s'en trouvait mal, qu'il en perdait connaissance. Tout à coup, il eut la

sensation de tomber dans une grande fosse noire qui s'ouvrait devant lui, gueule sans fond. Quand il se réveilla, il sentit que sa tête reposait sur les genoux du grand-père, et il vit son visage penché sur lui, plus pitoyable et plus ridé que jamais ; de ses yeux fatigués qui clignotaient craintivement, de petites larmes troubles lui tombaient sur le front, et le chatouillaient en roulant sur ses joues et sur son cou.

— Ça va-t-il mieux, mon enfant ? Partons d'ici ! Partons !... Ils nous ont relâchés, les maudits !

Lenka releva la tête de dessus les genoux du grand-père et s'assit à côté de lui. Il lui semblait que sa tête était remplie de quelque chose de bien lourd, et il craignait qu'elle ne tombât de ses épaules... Il l'appuya sur ses mains et se balança en gémissant doucement.

— Ta tête te fait mal, mon cher enfant ?... Ils nous ont bien torturés... les bêtes féroces ! Un poignard a disparu ; une fillette a perdu son fichu... alors c'est notre faute. Nous sommes des mendiants, donc nous sommes des voleurs !... Oh ! mon Dieu ! pourquoi nous punis-tu ?

La voix criarde du grand-père écorchait les oreilles de Lenka ; il sentait en lui s'enflammer

une étincelle si ardente qu'elle le forçait à s'éloigner un peu de l'aïeul.

Il recula d'un pas et fixa le visage du vieil Arkhip : il lui semblait qu'entre ses rides il y avait de sales petits serpents menteurs qui le fascinaient... Il frissonna et regarda autour de lui... Ils étaient assis à la sortie du bourg, sous l'ombrage épais versé par les branches tordues d'un peuplier. La nuit était déjà venue ; la lune se levait, et, baignant l'espace immense de la steppe de ses reflets argentés et laiteux, la faisait paraître plus étroite qu'elle n'était dans la journée, plus étroite et plus triste.

Dans le lointain de la steppe confondue avec le ciel, s'élevaient des nuages violacés qui volaient bien haut, cachant la lune et jetant des ombres épaisses sur la terre.

Ces ombres se serraient les unes contre les autres, elles se couchaient sur le sol, s'y traînaient lentement, puis, tout à coup, s'évaporaient... Des voix venaient du bourg, et, par-ci par-là, des lumières s'allumaient ; on aurait dit qu'elles lançaient des œillades aux étoiles du ciel, claires et dorées.

— Allons, mon chéri !... il faut partir ! dit le grand-père.

— Restons encore un peu, demanda Lenka.

Il aimait la steppe. Durant ses marches journalières, il aimait à regarder en avant, là où la voûte des cieux s'appuyait sur la large poitrine des plaines... Et, là, il s'imaginait voir de grandes villes merveilleuses, peuplées de gens si bons et si charitables, qu'il n'y avait jamais besoin de leur demander du pain ; ils en donnaient d'eux-mêmes à qui voulait... Et quand la steppe, toujours plus large, se déroulait devant ses yeux et laissait apparaître le bourg connu, dont les bâtiments et les gens ressemblaient à tout ce qu'il avait déjà vu auparavant, il devenait triste et ressentait comme une offense de cette duperie.

Mais, le jour suivant, la steppe large et libre se déroulait de nouveau devant lui ; et, de nouveau, il pensait que, là-bas, bien, bien loin, il y avait d'autres villes, d'autres gens, meilleurs que ceux-ci...

Pensif, il regardait au loin, où les nuages émergeaient de l'horizon. On eût dit la fumée dégagée par des milliers de cheminées s'élevant de la même ville idéale qu'il aurait tant aimé à voir... Sa méditation fut interrompue par la toux sourde du grand-père.

Lenka le regarda fixement : il aspirait l'air avec effort. Son visage était baigné de larmes.

Éclairé par la lune et recouvert d'ombres étranges qui tombaient sur les haillons, son bonnet, ses sourcils et sa barbe, ce visage à la bouche visiblement contractée, aux yeux grands ouverts, qui brillaient d'une extase cachée, était horrible et pitoyable; il éveilla chez Lenka un sentiment singulier qui le forçait à s'éloigner toujours plus de son grand-père...

— Eh bien! restons! restons! murmura-t-il, et, souriant stupidement, il chercha quelque chose sur sa poitrine.

Lenka se retourna et ses yeux se fixèrent de nouveau sur l'horizon lointain.

— Lenka! mon petit Lenka! Regarde! s'écria soudain le grand-père d'une voix joyeuse.

Tout courbé par la toux qui l'étouffait, il tendait à son petit-fils quelque chose de grand et de brillant.

— Il est en argent... en argent... ça vaut cinquante roubles!... chuchota-t-il.

Ses mains et ses lèvres tremblaient d'avidité et de douleur, et tout son visage se contracta.

Lenka frissonna et repoussa sa main.

— Cache-le vite!... Oh! grand-père, cache-le! supplia Lenka, regardant autour de lui.

— Qu'as-tu, petit sot? Tu as peur, mon cher enfant? J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre... j'ai

vu qui pendait... je l'ai saisi... je l'ai caché sur ma poitrine et ensuite je l'ai mis dans le buisson. Quand nous avons quitté le bourg, j'ai fait semblant de prendre mon bonnet, je me suis penché et je l'ai repris... Sont-ils bêtes, ces gens-là!... et le fichu, je l'ai repris aussi... le voici.

Et, de ses mains tremblantes, le grand-père tira le fichu de dessous ses haillons et le secoua pour le faire voir à Lenka.

Devant les yeux de l'enfant, un rideau s'écarte, et, dans son imagination, une scène se déroule : Lui et le grand-père marchent rapidement dans la rue du bourg, évitant les regards des passants; ils marchent craintivement et il semble à Lenka que tout le monde ait le droit de les frapper, de les insulter, de leur cracher dans la figure... Les clôtures, les maisons, les arbres sont enveloppés d'un voile nuageux et se balancent comme secoués par le vent; des voix résonnent dans l'air. Il ne voit pas la fin de leur route pénible, ni la sortie du bourg, ni les champs qui l'avoisinent; ils sont cachés par la masse serrée des maisons vacillantes, qui tantôt s'approchent d'eux, comme si elles voulaient les écraser, tantôt s'éloignent en ricanant dans leur figure de tous les trous sombres que font les fenêtres... Tout à coup, d'une de ces fenêtres

retentit une voix claire : Voleurs! voleurs! voleurs! Petit voleur!...

Furtivement, Lenka jette un regard de côté, et il aperçoit à la fenêtre la même fillette qu'il a vue tantôt, qui pleurait, et qu'il aurait tant voulu défendre... Elle comprend sa pensée et lui tire la langue, tandis que ses yeux bleus lui lancent des regards méchants et aigus qui le piquent comme des aiguilles...

Cette scène recommence dans la mémoire de l'enfant, puis disparaît momentanément : il regarde son grand-père d'un mauvais sourire.

Le vieillard parlait toujours, parlait sans cesse, ne s'interrompant que pour tousser, agitait les mains, souriait joyeusement et essuyait la sueur coulant à grosses gouttes sur les rides de son visage.

Un nuage lourd et déchiqueté couvrit la lune et Lenka ne distingua plus le visage du grand-père... mais il se rappela l'image de la fillette qui pleurait, la plaça auprès de son aïeul et, mentalement, les compara tous deux... le vieillard infirme, avide, les habits en loques, à côté de la fillette qu'il avait volée ; cette fillette pleurant à chaudes larmes, mais saine, fraîche et jolie : ce contraste lui fit apparaître le grand-père comme un être complètement inutile et

presque aussi méchant, aussi mauvais que le Kochtché du conte¹. Comment était-ce possible? Pourquoi lui avait-il fait du mal?

Le grand-père continuait toujours :

— Si je pouvais amasser cent roubles!... Alors je mourrais tranquille...

Tout à coup, quelque chose se révolta en Lenka.

— Tais-toi! Si tu mourais, tu mourrais... toujours de la même manière... Mais tu ne meurs pas... Tu voles!... cria Lenka. Puis, tout tremblant, il se dressa : Tu es un vieux voleur!... Hou! hou! Et fermant son petit poing sec, Lenka le brandit devant le nez du grand-père effrayé; puis il s'assit de nouveau, continuant entre ses dents : Tu as volé une enfant... C'est joli, ça!... Tu es vieux et tu voles!... on ne pourra jamais te pardonner dans l'autre monde!...

Subitement, toute la steppe ondula, enveloppée d'une lumière bleue éblouissante qui semblait élargir l'horizon... les ténèbres vacillèrent et disparurent un instant...

Un coup de tonnerre retentit, et roula, grondant, sur la steppe, ébranlant le ciel, dans lequel passait rapidement un vol épais de nuages noirs qui engloutissaient la lune.

1. Conte russe, très populaire, dont le héros Kochtché personnifie la méchanceté, la laideur et l'avarice.

L'obscurité suivit. Quelque part, bien loin, un éclair parut, silencieux et menaçant, et, une seconde après, le tonnerre retentit de nouveau... Puis le silence se fit, et il semblait qu'il ne finirait jamais.

Lenka se signa. Le grand-père resta assis, immobile et silencieux, comme s'il faisait partie du tronc de l'arbre contre lequel il s'appuyait.

— Grand-père!... murmura Lenka, dans l'attente anxieuse d'un autre coup de tonnerre. Allons dans le bourg!

Mais le ciel s'ébranlait de nouveau et s'illuminait d'une flamme bleue; un formidable coup de foudre retentit.

Il semblait que des milliers de barres de fer tombassent sur la terre en s'entre-choquant.

— Grand-père! s'écria Lenka.

Son cri, couvert par l'écho du tonnerre, résonna comme une petite cloche fêlée.

— Qu'as-tu, mon petit-fils?... Tu as peur? dit le grand-père d'une voix sourde et sans bouger. Dans ses paroles, il y avait de la douleur, de la tristesse et de l'ironie. Il semblait à Lenka qu'elles eussent été prononcées par un étranger.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber, et le bruit qu'elles faisaient résonnait

mystérieusement comme un avis chuchoté à l'oreille.

Dans le lointain, le bruit grandissait sourdement, semblable au frottement d'une brosse immense sur la terre sèche ; — ici, près du grand-père et de son petit-fils, chaque goutte s'écrasant à terre rendait un son mat sans écho.

Les coups de tonnerre se rapprochaient et le ciel s'illuminait plus souvent.

— Je n'irai pas dans le bourg ! Que je sois noyé par la pluie !... que le tonnerre m'écrase ! je ne suis qu'un vieux chien et un voleur ! s'écria le grand-père, étouffé par la colère. Je n'irai certainement pas !... Va, tout seul... Voilà... il est là, le bourg... Vas-y !... Je ne veux pas que tu restes ici... Va-t'en !.. Va... Va... Va... — Le grand-père criait d'une voix sourde et enrouée.

— Grand-père !... Pardonne-moi, supplia Lenka, s'approchant de lui.

— Ah !... Je n'irai pas... Je ne te pardonnerai pas... Pendant sept ans, j'ai pris soin de toi... Est-ce que j'ai besoin de quelque chose, moi !... Je me meurs... Oui, oui, je suis mourant... Et toi, tu m'appelles voleur !... Pourquoi est-ce que je vole ? Pour toi... tout est pour toi... Voilà, prends... prends... prends... J'ai amassé, j'ai travaillé, j'ai volé,

toujours pour toi... Dieu voit tout ça... Il sait tout... Il sait que j'ai volé... Il me punira... Il ne pardonnera pas à un vieux chien comme moi le péché du vol. Et Il m'a puni déjà... Mon Dieu! tu m'as déjà puni, oui, puni cruellement... Tu m'as tué par la main de l'enfant! Je l'ai mérité, mon Dieu!... Et Tu es juste, Sauveur!... Et je vais à Ton jugement... Aie pitié de mon âme... Oh! oh!... La voix du grand-père s'éleva jusqu'à une sorte de hurlement aigu qui jeta l'effroi dans la poitrine de Lenka.

Les coups de tonnerre, ébranlant la steppe et le ciel, grondaient en roulements pressés et retentissaient comme si chacun d'eux avait quelque chose de très important pour elle à dire à la terre, et tous, se devançant l'un l'autre, éclataient presque sans arrêt. Le ciel vibrait, déchiré par les éclairs; la steppe tremblait; tantôt elle flambait d'une lueur bleuâtre, tantôt elle disparaissait dans les ténèbres froides, lourdes et opaques, qui la rétrécissaient. Parfois l'éclair illuminait l'horizon. Il semblait que l'espace reculât précipitamment devant le bruit et les rugissements des éléments déchaînés...

La pluie tombait toujours en gouttes qui re-

luisaient comme de l'acier sous le reflet de l'éclair, masquant les lumières du bourg qui clignotaient, hospitalières.

L'horreur, l'effroi et un morne sentiment de remords à l'égard de son grand-père avaient envahi Lenka. Malgré les gouttes d'eau ruisseau de sa tête mouillée par la pluie jusque dans ses yeux, il les tenait grands ouverts, il avait peur de les fermer; il écoutait la voix du grand-père perdue dans cet océan de puissantes harmonies.

Lenka sentit que l'aïeul restait immobile; mais il lui sembla qu'il devait, lui, disparaître quelque part, s'en aller et laisser le vieillard seul. Sans s'en apercevoir lui-même, il se rapprocha peu à peu du grand-père, et, quand il le toucha de son coude, il frissonna, s'attendant à quelque chose d'horrible.

Déchirant la nue, l'éclair illumina ces deux êtres assis l'un à côté de l'autre, tout petits, les muscles crispés, inondés par les torrents d'eau que déversaient les branches des arbres...

Le grand-père agita ses mains en l'air et murmura des mots incompréhensibles; il semblait las, on eût dit qu'il étouffait. L'ayant regardé en face, Lenka poussa un cri de terreur.

Sous le reflet bleu de l'éclair, ce visage lui

était apparu comme mort, et les yeux ternes, renversés, avaient une véritable expression de folie.

— Grand-père!... Partons!... cria-t-il, cachant sa tête contre les genoux du grand-père.

Le grand-père se pencha vers lui, l'entourant de ses mains maigres et osseuses, le serrant fortement sur sa poitrine; soudain, il se mit à hurler d'une manière lamentable, comme un loup pris dans un piège.

Lenka, que ce hurlement rendait fou d'épouvante, s'arracha de l'étreinte, bondit en avant et partit comme une flèche, ébloui par les éclairs, tombant, se relevant, fuyant toujours plus profondément dans les ténèbres, qui tantôt disparaissaient avec l'éclair, tantôt revenaient, serrant de près l'enfant affolé.

Le tonnerre mugissait et les éclairs devenaient plus fréquents et plus menaçants. La pluie, en tombant, faisait un bruit glacial, monotone, triste... Il semblait que, dans la steppe, il n'y eût jamais eu autre chose que le bruit de la pluie, le déchirement de l'éclair et le grondement irrité du tonnerre.



Le lendemain matin, des gamins qui jouaient dans les environs du bourg revinrent en courant, et jetèrent l'alarme dans le village en affirmant qu'ils avaient vu le vieux mendiant sous un peuplier, et qu'il avait été probablement égorgé, parce qu'auprès de lui se trouvait un poignard.

Mais, quand les cosaques vinrent vérifier le fait, on vit que ces détails n'étaient pas tout à fait exacts.

Le vieux vivait encore. Quand on s'approcha de lui, il essaya vainement de se lever, la force lui manqua. On constata qu'il avait la langue paralysée ; du regard de ses yeux caves il questionnait chacun et cherchait quelqu'un ou quelque chose dans la foule ; mais il ne trouva rien et ne reçut aucune réponse.

Il mourut le soir du même jour. On l'enterra sous le peuplier, à la place même où on l'avait trouvé, jugeant qu'on ne devait pas le porter au cimetière, parce que c'était un voleur et

qu'il était mort sans avoir reçu les saints sacrements de l'Église.

Deux ou trois jours après, on retrouva Lenka. Une volée de corbeaux tournoyaient au-dessus d'un ravin, dans les environs du bourg; quand on en chercha la cause, on découvrit l'enfant couché, les mains étendues, la figure contre terre, dans la boue vaseuse que la pluie avait amassée au fond du ravin.

On résolut d'abord de l'enterrer au cimetière, puisque c'était un enfant; mais, après réflexion, on le coucha à côté de son grand-père sous le même peuplier. On marqua la place de la tombe par un tertre sur lequel on plaça une croix de pierre.

LE CHANT DU FAUCON

LE CHANT DU FAUCON

La mer sommeille.

Immense, soupirant paresseusement le long de la grève, elle s'est endormie, paisible en sa vaste étendue, baignée par le rayonnement bleu de la lune. Douce comme le velours, et noire, elle se confond avec le ciel bleu du sud et dort profondément, réfléchissant en elle-même le tissu transparent des nuages floconneux, immobiles, où s'incruste le dessin doré des étoiles. Il semble que le ciel se penche toujours plus bas sur la mer, comme s'il désirait comprendre ce que chuchotent entre elles les vagues infatigables qui, d'un air endormi, grimpent l'une après l'autre sur le rivage.

Les montagnes, couvertes d'arbres courbés fantastiquement par le vent du nord-est, élèvent majestueusement leurs sommets dans le désert bleu qui les entoure et leurs contours secs et

sévères s'arrondissent, enveloppés par les ténèbres de la nuit du sud.

Les montagnes sont graves et pensives. Sur les vagues splendides au reflet verdâtre, elles laissent tomber les ombres noires qui les recouvrent comme si elles voulaient arrêter ce mouvement uniforme, étouffer le clapotis incessant de l'eau et les soupirs de l'écume, — tous ces bruits qui troublent le silence mystérieux répandu dans le paysage, où monte le disque d'argent bleu de la lune, cachée encore derrière les sommets.

— A-ala-akh-a-akbar... — soupire doucement Nadier-Raghim-Oggli, un vieux tchaban de Crimée. C'est un grand vieux, sec et sage, blanc, brûlé par le soleil méridional, et toujours d'une humeur massacrate.

Nous sommes couchés sur le sable, près d'un immense rocher qui s'était détaché un jour de la montagne et il se dresse, triste et sombre, tout couvert de mousse.

Sur le côté tourné vers la mer, les vagues ont jeté de la vase et du varech, et la pierre qu'ils ont ainsi tapissée semble suspendue sur l'étroite bande sablonneuse séparant la mer des montagnes. La flamme de notre feu l'éclaire en amont; elle tremble, et les ombres courent sur

la vieille roche coupée par un filet de fissures profondes. On dirait qu'elle a en elle le pouvoir de sentir et de penser.

Raghim et moi, nous faisons cuire une soupe avec les poissons que nous venons de pêcher ; tous deux, nous sommes dans cet état d'âme où tout paraît idéal, où le cœur est pur, où l'on ne voudrait vivre que pour penser et rêver.

La mer caresse la plage, et les vagues résonnent si doucement, si mélancoliquement, qu'elles semblent demander la permission de venir se réchauffer près du brasier. Parfois, dans l'harmonie générale du clapotis, on entend une note plus élevée, comme une note polissonne et guillerette : — c'est une des vagues qui, hardiment, se traîne tout près de nous.

Raghim compare déjà les vagues aux femmes et les soupçonne du désir de nous embrasser. Il est couché la poitrine sur le sable, la tête vers la mer ; pensif, il regarde dans le lointain trouble, s'appuyant sur ses coudes et sa tête repose sur la paume de sa main. Son bonnet velu en poil de mouton retombe sur sa nuque, et, de la mer, la fraîcheur souffle sur son front haut, tout sillonné de rides fines.

Il fait de la philosophie, sans s'inquiéter de savoir si je l'écoute; il ne prête aucune attention à moi; c'est comme s'il parlait avec la mer.

— L'homme qui est fidèle à Dieu va au Paradis. Et celui qui ne sert pas Dieu et le Prophète? Peut-être est-il dans cette écume!... Cette tache argentée sur l'eau, c'est aussi lui peut-être... qui sait?...

La mer sombre, large et puissante s'éclaire; par-ci par-là, des rayons de lune traînent comme jetés négligemment; la lune elle-même est déjà sortie de derrière les sommets boisés, et, pensive, elle laisse tomber maintenant sa lumière sur la mer, qui soupire doucement en venant à sa rencontre.

— Raghim!... Raconte-moi une histoire, demandé-je au vieux.

— Pourquoi? répond Raghim sans se tourner vers moi.

— Comme ça! J'aime tes histoires.

— Je te les ai déjà toutes racontées... Je n'en sais pas d'autres...

Il veut se faire prier. Je répète ma demande.

— Si tu veux, je te raconterai une chanson, consent enfin Raghim.

— Je veux bien.

Il me la raconte sur le ton d'un récitatif triste, essayant de garder la mélancolie singulière du rythme, et écorchant horriblement les mots russes.

I

« Bien haut dans les montagnes rampait la couleuvre; elle se couchait au fond d'une gorge humide et se roulait en cercle, tout en regardant la mer.

Bien haut dans le ciel brillait le soleil; les montagnes respiraient son haleine chaude, tandis qu'au-dessous les vagues se ruaient contre le rocher.

Au fond de la gorge, dans l'obscurité, le torrent qui bondissait en cascades par-dessus les pierres se précipitait à la rencontre de la mer.

Puissant, tout en écume blanche et grisâtre, il semble couper la montagne en deux, et tombe dans la mer en hurlant avec fureur.

Tout à coup, dans la gorge même où se roulait la couleuvre, un faucon à la poitrine béante, les plumes ensanglantées, tomba du ciel.

Avec un cri rauque, il s'abattit sur la terre, et, dans une rage impuissante, il se frappa la poitrine sur la pierre dure.

La couleuvre, effrayée, s'éloigna en rampant rapidement; mais elle comprit bientôt que l'oiseau n'avait plus que deux ou trois minutes à vivre.

Elle vint donc tout près du faucon blessé et lui siffla droit dans les yeux :

— Quoi, tu meurs?

— Oui, je meurs! répondit le faucon en soupirant profondément. J'ai vécu glorieusement!... J'ai connu le bonheur!... J'ai combattu avec vaillance!... J'ai vu le ciel... Tu ne le verras pas de si près... toi, pauvre créature!

— Mais qu'est-ce que le ciel? Une place vide... Comment pourrais-je ramper jusque-là? Je suis très bien ici... Il y fait chaud et humide.

Ainsi parlait la couleuvre à l'oiseau libre; dans son for intérieur, elle se moquait de lui.

Elle pensait : que tu voles ou que tu rampes, cela finit toujours de même : tous nous serons sous terre, tout sera réduit en poussière...

Mais le faucon, hardi, secoua soudain les ailes, se releva un peu, et laissa errer ses yeux autour de la gorge.

A travers la roche grise, l'eau coulait, et, dans

la gorge sombre, il faisait une chaleur étouffante, nauséabonde.

Rassemblant toutes ses forces, le faucon s'écria avec tristesse :

— Oh ! si je pouvais m'élever encore une fois dans le ciel !... J'aurais serré mon ennemi... sur les blessures de ma poitrine... Je l'aurais étouffé dans mon sang. O le bonheur de la bataille !...

Et la couleuvre pensait : La vie dans le ciel est sans doute bien agréable, puisqu'il gémit ainsi !

Et elle fit cette offre à l'oiseau libre : Approche-toi du bord de la gorge et jette-toi en bas. Peut-être tes ailes te soulèveront-elles et tu vivras encore un peu dans ton élément.

Le faucon tressaillit, et, poussant un faible cri, il se traîna jusqu'au bord, se retenant de ses ongles à la terre glaise qui recouvrait la pierre.

Quand il y arriva, il redressa ses ailes, soupira de toutes ses forces ; ses yeux étincelèrent et il se précipita dans le gouffre.

Comme une pierre roulant sur les rochers, il tomba, brisant ses ailes, perdant ses plumes...

Le flot du torrent le saisit, lava son sang, le couvrit d'écume et l'emporta dans la mer. Et les vagues, avec un mugissement triste, battirent contre le rocher... Dans l'immensité, on n'aperçut pas le cadavre de l'oiseau...

II

« Couchée dans la gorge, la couleuvre pensa longuement à la mort de l'oiseau, à sa passion du ciel.

Elle regardait dans ce lointain éternel qui caresse les yeux de la vision du bonheur.

— Mais qu'a donc vu le faucon mort dans le désert sans fond et sans bords? Pourquoi d'autres que lui, morts comme lui, troublaient-ils leur âme de leur passion du vol dans le ciel? Que voient-ils donc là-haut? Moi, j'aurais pu le savoir en m'élevant, même pour peu de temps, jusqu'au ciel.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Se roulant en cercle, elle bondit en l'air, et, comme un disque mince, son corps brilla au soleil.

Celui qui est né pour ramper ne peut pas voler!... L'ayant oublié, elle retomba sur les pierres, mais ne se fit pas mal et se mit à rire...

— Voilà donc de quoi est fait le charme de voler vers le ciel, c'est une chute, voilà tout... Les ridicules oiseaux! Ne connaissant pas la

terre, ils s'y ennuiant, ils aspirent à voler bien haut dans le ciel et cherchent la vie à travers ce désert brûlant. C'est le vide, là-bas. Il y a là beaucoup de lumière, mais point de nourriture et point de soutien pour un corps vivant. Pourquoi donc tant d'orgueil? Pourquoi des reproches? C'est pour cacher la folie de leur désir, leur incapacité pour tout ce qui concerne la vie! Ridicules oiseaux!... Leurs discours ne me tromperont plus maintenant! Je connais tout moi-même! J'ai vu le ciel... j'y ai volé, je l'ai mesuré, j'ai connu la chute, mais je ne m'y suis pas brisée, au contraire, je crois plus fortement en moi-même. Que ceux qui ne peuvent pas aimer la terre vivent d'illusions... je connais la vérité. Et je ne crois plus à leur appel. Je vis par la terre! rien que par la terre!

Fière d'elle-même, elle se roula en peloton sur la roche.

La mer brillait toute d'une clarté vive et les vagues menaçantes s'entre-choquaient sur la rive.

Dans leurs rugissements qui rappelaient ceux d'un lion, retentissait la chanson du fier oiseau; les rochers tremblaient sous le choc, le ciel se chargeait d'orage aux sons de ce concert sauvage.

Nous chantons : gloire à la folie des vaillants!

La folie des vaillants, voilà la sagesse de la vie! Oh! hardi faucon! Tu as perdu ton sang dans la bataille avec tes ennemis... Mais un temps viendra où les gouttes de ton sang, chaud comme des étincelles, s'enflammeront dans les ténèbres de la vie; elles allumeront beaucoup de cœurs altérés d'une soif insensée pour la liberté, pour la lumière.

Meurs!... Dans le chant des courageux et des forts, tu seras l'exemple vivant, l'appel triomphant à la liberté, à la lumière.

Gloire à la folie des vaillants!... »

*
* *

... Le lointain d'opale de la mer est calme, les vagues rejaillissent mélancoliquement sur le sable, et je me tais, regardant Raghim qui a fini de raconter à la mer le chant du faucon. Sur l'eau, dans les rayons de la lune, on distingue des taches argentées innombrables... Notre marmite commence à bouillir.

Une des vagues s'élançe gaîment sur la grève, et, provocante, se traîne jusqu'à la tête de Raghim

— Que viens-tu faire ici?... Va-t'en!

Raghim agite sa main, et, docilement, la vague s'en retourne vers la mer.

Pour moi, l'opinion de Raghim qui divinise les vagues n'est ni comique, ni incompréhensible. Tout autour, le spectacle paraît si singulièrement vivant, si doux, si caressant! La mer est majestueuse et tranquille; on sent que, dans chaque respiration, elle lance aux montagnes qui ne sont pas encore refroidies la chaleur de la journée; elle amasse une force puissante, concentrée. Sur le sombre bleu du ciel, parmi les dessins d'or des étoiles, on lit quelque chose de solennel qui charme l'âme et trouble l'esprit: c'est comme l'attente douce d'une révélation.

Tout dort d'un demi-sommeil; il semble que, dans un instant, tout va sortir de l'immobilité et retentir dans un harmonieux accord de sons indescriptiblement doux. C'est la musique qui dira les mystères du monde et les éclaircira à l'esprit, puis elle s'éteindra comme un feu imaginaire, et emportera l'âme avec elle, bien haut dans l'abîme sombre et bleu; à sa rencontre, les dessins palpitants des étoiles viendront resplendir, ce sera l'harmonie merveilleuse de la révélation.

YÉMÉLIAN PILAÏE

YÉMÉLIAN PILAÏE

— Il ne nous reste qu'à partir pour les mines de sel ! Il est salé, ce travail maudit, mais il faut y aller quand même ; autrement nous finirons par crever de faim.

Ce disant, mon camarade Yémélian Pilaïe sortit de sa poche, pour la dixième fois, sa blague à tabac, puis, constatant qu'elle était aussi vide que la veille, soupira, cracha, et, se retournant sur le dos, commença à siffler en regardant le ciel enflammé et sans nuage. Tous deux, nous étions étendus sur la terre sablonneuse à trois verstes environ d'Odessa, que nous avions quittée, n'ayant pu y trouver de travail, et maintenant, nous sentant affamés, nous discussions la question de notre avenir. Yémélian s'étira sur le sable, la tête vers la steppe, les jambes vers la mer, et les vagues déferlant sur la rive, avec un bruit doux, lavaient la saleté de ses

pieds nus. Clignant des yeux, tantôt il s'allongeait comme un chat, tantôt il se glissait plus près de la mer, et la vague l'arrosait presque jusqu'aux épaules. Cette caresse lui plaisait, mais lui rendait l'humeur nonchalante et mélancolique.

Je regardais du côté du port, où s'élevait la masse compacte des mâts enveloppée des tourbillons de fumée d'un noir bleu et d'où résonnaient sur la mer le bruit sourd et discordant des chaînes d'amarre, le sifflement des locomotives qui apportaient les cargaisons, et les voix animées des ouvriers chargeant les navires. Je ne voyais rien là qui eût pu faire renaître notre espoir éteint de gagner quelque chose, et, me levant, je dis à Yémélian :

— C'est convenu, nous allons aux mines de sel!

— Oui... Vas-y!... Mais... Viendras-tu à bout de ce travail? demanda-t-il sans me regarder.

— On verra ça sur place.

— Alors, nous y allons, répéta Yémélian sans faire un mouvement.

— Sans doute, c'est entendu!

— Eh bien, c'est en règle... on ira! Que le diable emporte cette maudite ville d'Odessa!

Malheureusement, elle restera en place. Et ça s'appelle un port? Qu'elle disparaisse sous terre!

— Assez, lève-toi et partons! ça ne sert à rien de jurer!

— Mais où irons-nous? Ah! oui, aux mines de sel!... C'est cela. Mais voilà, mon petit frère, il n'y aura pas grand profit!

— Toi-même, n'as-tu pas dit qu'il fallait y aller?

— C'est juste. Je ne nie pas mes paroles. Mais il est vrai, d'un autre côté, que c'est insensé.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Crois-tu qu'on nous attende là-bas, qu'aussitôt arrivés on nous dira : Soyez les bienvenus, messieurs Yémélian et Maxime! faites-nous la grâce de casser vos os pour nous de recevoir nos sous!... Non, mon cher, cela ne se passe pas ainsi! Voilà où en est l'affaire; maintenant, toi et moi, nous sommes maîtres absolus de notre peau...

— C'est bon, laisse tout ça! Allons!

— Attends! Nous serons donc obligés d'aller chez M. l'administrateur de cette même mine de sel et de lui dire avec tout le respect possible : Très honoré Monsieur, très estimé et sanguinaire voleur, nous sommes venus propo-

ser notre peau à votre avidité, n'auriez-vous pas la très grande bonté de la tanner un peu pour soixante kopecks toutes les vingt-quatre heures ?

— Bah ! lève-toi et allons ! D'ici à ce soir nous arriverons jusqu'aux huttes de pêcheurs, nous les aiderons à lever les filets, et on nous donnera peut-être à souper.

— A souper ? C'est juste. Ils nous donneront à manger ; les pêcheurs sont de braves gens. Allons, allons ! Mais, mon petit frère, nous ne gagnerons rien, parce que nous n'avons pas de chance cette semaine.

Il était tout mouillé. Il se leva, s'étira, fourrant ses mains dans les poches de ses pantalons taillés dans deux sacs de farine, il les fouilla ; comme ses mains ressortaient vides, il les approcha de sa figure, et, les regardant comiquement :

— Rien de rien !... Voilà la quatrième journée que je cherche, et toujours rien ! Voilà de riches affaires, petit frère !

Nous marchions le long de la rive, échangeant de temps en temps des remarques. Les pieds s'enfonçaient dans le sable mouillé, mêlé de coquilles que les vagues frôlaient d'un clapotis doux et mélodieux.

Parfois, on voyait les petits poissons et des

morceaux de bois, d'une forme singulière, mouillés et noirs... De la mer soufflait un bon vent piquant, plein de fraîcheur, qui soulevait dans la steppe de menus tourbillons d'une poussière sablonneuse.

Yémélian, toujours si gai, perdait évidemment courage, et moi, j'essayais de le distraire.

— Eh bien ! Yémélian, raconte-moi quelque chose, un épisode de ta vie, par exemple !

— Je t'en raconterais volontiers, mais j'ai la langue paresseuse, parce que l'estomac crie. L'estomac, vois-tu, c'est la chose principale ; tu pourras trouver toutes les difformités possibles, mais tu ne trouveras jamais quelqu'un sans estomac. Et, quand l'estomac est tranquille, l'âme est vivante ; toute l'action d'un homme provient de son estomac... Mais tu sais tout cela toi-même.

Il se tut.

— Hé ! petit frère, si la mer m'avait jeté maintenant mille roubles !... J'aurais immédiatement ouvert un cabaret ! je t'aurais engagé comme aide, je me serais installé un lit sous le comptoir et, du tonneau, j'aurais fait descendre un tuyau aboutissant à ma bouche. Aussitôt que j'aurais voulu boire de la source de joie et de plaisir, je t'aurais commandé :

« Maxime, ouvre le robinet! » et... glou-glou-glou... au fond de ma gorge. Avale bien, Yémélian! Cela aurait été une bonne affaire, que le diable m'étrangle! Et le paysan, le seigneur terrien, celui-là je l'aurais écorché, je lui aurais enlevé la peau et l'aurais tournée à l'envers. Et, quand ce client serait venu me demander : « Yémélian Pawlitch, donne-moi un verre à crédit », j'aurais répondu : « Quoi! à crédit? Impossible! — Yémélian Pawlitch, sois miséricordieux. — Eh bien, ie consens à l'être; mais, auparavant, travaille bien pour moi, et tu l'auras! » Ha! ha! ha! je l'aurais bien traité, ce diable-là!

— Mais pourquoi es-tu donc si cruel? Regarde bien, il est toujours affamé, le pauvre paysan.

— Comment? Affamé, lui?... Mais c'est bon et c'est juste! Et moi, ne suis-je pas affamé? Moi, mon petit frère, je souffre de la faim depuis le jour de ma naissance, et la loi ne l'a pas prescrit. C'est comme cela! Il souffre... mais pourquoi? A cause des mauvaises récoltes? Je n'en suis pas sûr. Les mauvaises récoltes commencent dans sa caboche, ensuite elles se produisent dans les champs! Pourquoi n'y a-t-il pas de mauvaises récoltes dans les autres empires?

Parce que là les têtes sont faites non seulement pour qu'on se gratte la nuque, mais aussi pour qu'on pense. Là, mon cher, on peut renvoyer la pluie au lendemain si on n'en a pas besoin le jour même, et le soleil, on peut le voiler s'il est trop ardent. Chez nous, quelles mesures a-t-on prises? Point de mesures, camarade... Mais non; ce n'est rien, cela. Rien que des plaisanteries. Mais si je pouvais, en réalité, avoir mille roubles et un cabaret, voilà quelque chose qui ne manquerait pas de sérieux...

Il se tut et, par habitude, mit la main dans sa poche, sortit sa blague à tabac, la retourna, la regarda et, crachant avec fureur, la jeta dans la mer.

La vague attrapa le petit sac sale, l'emporta loin de la grève, mais, l'ayant examiné, le rejeta avec indignation sur le sable.

— Tu n'en veux pas? Tu le prendras quand même! — Et, saisissant la pochette mouillée, Yémélian y fourre une pierre, prend son élan et la lance très loin dans l'eau.

Je riais.

— Pourquoi montres-tu les dents?... Quel homme! Il lit des livres, il les porte avec lui, mais il n'est pas capable de comprendre

un homme! Fantôme aux doubles yeux!

Ces paroles s'adressaient à moi, et, par le fait que Yémélian m'appelait fantôme aux doubles yeux, je conclus qu'il était fort irrité. Ce n'était que dans les moments de méchanceté aiguë et de misanthropie qu'il se permettait de se moquer de mes lunettes; le plus souvent, cet ornement involontaire me donnait une telle importance et un tel poids à ses yeux qu'il me vousoyait toujours d'un ton plein de respect, bien que nous eussions chargé ensemble le charbon sur un bateau roumain et que je fusse tout comme lui déguenillé, couvert d'écorchures et noir comme Satan.

Je m'excusai auprès de lui, et, voulant un peu le calmer, je commençai à lui raconter ce que je savais sur les empires étrangers, essayant de lui démontrer que les connaissances dont il parlait pour la direction des nuages et du soleil appartenaient au domaine des mythes.

— Ah! C'est ainsi!... C'est cela! Bien, bien!... dit-il en m'interrompant; je sentais que son intérêt pour les empires étrangers et leur manière de vivre là-bas n'était plus si grand cette fois que de coutume, et qu'il ne m'écoutait presque pas, ayant les yeux fixés au loin devant lui.

— C'est comme cela, mon cher frère, continua-t-il, agitant vaguement sa main. Mais voici ce que je te demande : si nous rencontrions maintenant un homme avec de l'argent, avec beaucoup d'argent, souligna-t-il, me jetant sous mes lunettes un rapide regard de côté, que ferais-tu pour te donner la possibilité de bien soigner ta peau ? L'expédierais-tu dans un monde meilleur ?

Je tressaillis.

— Non, sans doute, répondis-je. Personne n'a le droit d'acheter son bonheur au prix de la vie d'un autre homme.

— Oh ! oh ! C'est écrit dans les livres, mais c'est seulement pour la conscience ; d'ailleurs, si le même seigneur qui a inventé les paroles que tu viens de dire s'était trouvé lui-même dans de mauvais draps, il aurait sans doute, à la première occasion favorable, tué quelqu'un pour sauver sa vie. Le droit ! Voilà où il est, ton droit !

Devant mon nez se dressaient les poings musclés de Yémélian.

— Chaque homme n'a que ses droits pour guide, mais chacun l'entend à sa manière. Voilà tes droits !...

Yémélian se renfrogna et ses yeux semblèrent

se cacher profondément sous ses longs sourcils sans couleur.

Je me tus, sachant par expérience qu'il était inutile de le contredire quand il était fâché.

Il jeta dans la mer un morceau de bois trouvé à ses pieds, et dit en soupirant :

— J'aimerais fumer un peu.

Regardant à droite dans la steppe, j'aperçus deux tchabans, couchés à terre et qui nous regardaient.

— Bonjour! leur cria Yémélian, avez-vous du tabac?

Un des tchabans tourna la tête vers son voisin, cracha un brin d'herbe qu'il avait longuement mâché et dit paresseusement :

— Mikhal, on demande du tabac!

Michel regarda le ciel, comme s'il lui demandait la permission d'entrer en conversation, et se tourna vers nous.

— Bonjour! dit-il, où allez-vous?

— Aux mines de sel.

— Eh! eh! est-ce qu'on vous y a engagés?

Nous nous tûmes, nous installant à terre près d'eux.

— Nikita, dit Michel à son camarade, ramasse ta besace afin que le choucas ne la becquète pas. — Nikita sourit dans ses moustaches et

ramassa la besace. Yémélian grinça des dents.

— Alors vous voulez du tabac?

— Il y a longtemps que nous n'avons pas fumé, répondis-je, troublé par cette réception et ne pouvant me résoudre à dire la vérité.

— Mais pourquoi donc? il fallait fumer.

— Écoute, Khokol¹ diabolique! Donne, si tu veux donner, mais ne te moque pas de nous! Bâtard! As-tu perdu ton âme en rôdant dans les steppes? Je t'assommerai d'un coup sur la tête, tu n'auras pas même le temps de crier! hurla Yémélian roulant des yeux terribles.

Les tchabans bondirent avec terreur sur leurs pieds, et, saisissant leurs longs bâtons, se placèrent l'un à côté de l'autre.

— Hé! hé! petits frères, c'est ainsi que vous demandez!... Venez donc, nous vous attendons!...

Les khokols diaboliques voulaient se battre, je n'en doutai pas un instant. Yémélian, à juger d'après ses poings crispés et ses yeux brûlant d'un feu sauvage, était aussi prêt à la bataille. Moi, je n'avais ni la force ni le désir d'y prendre part et j'essayai de les réconcilier.

1. Khokol, sobriquet que l'on donne aux Petits-Russiens.

— Tenez, petits frères ! Mon camarade s'emporte un peu, mais le malheur n'est pas grand ! Donnez-nous, si vous le pouvez, un peu de tabac, et nous continuerons notre route.

Michel regarda Nikita, Nikita regarda Michel et tous deux sourirent.

— Il fallait le dire tout de suite ! — Et Michel, fourrant sa main dans la poche de sa souquenille, en sortit une grande blague à tabac et me la tendit :

— Prends ce que tu veux !

Nikita plongea sa main dans la besace et en retira un gros morceau de pain et un morceau de graisse largement saupoudré de sel. Il me les présenta. Je m'empressai d'accepter tout ce qu'on m'offrait. Michel sourit et me donna encore du tabac.

Nikita s'écria : « Adieu ! » Je remerciai.

Yémélian, d'un air morne, s'étendit à terre et dit avec rage : « Satané cochon ! »

Les khokols s'éloignèrent dans les profondeurs de la steppe d'une démarche lourde et indolente, se retournant à chaque instant pour nous regarder. Nous nous assîmes à terre, et, sans faire plus attention à nos originaux bienfaiteurs, nous commençâmes à manger le pain mi-blanc, savoureux, avec la graisse. Yémélian claquait des

dents en mangeant, ronflait, et, je ne sais pourquoi, évitait avec soin mes regards.

Le soir venait. Dans le lointain, au-dessus de la mer, naissaient les ténèbres couvrant le marais d'un léger crêpe fin et bleuâtre. Il semblait que, dans le même lointain, s'élevaient de la profondeur de la mer un groupe de nuages d'un jaune lilas, bordés d'or rose; ces nuages, qui rendaient les ténèbres encore plus épaisses, se dirigèrent vers la steppe.

Et loin, bien loin, vers les limites de la steppe, pareils à un immense éventail pourpre ouvert dans le ciel, les rayons du soleil couchant coloraient la plaine de reflets tendres et doux.

Les vagues déferlaient toujours sur la grève, et la mer rose ou bleu sombre était divinement belle et puissante.

— Maintenant, fumons! Que le diable vous emporte, khokols têtus! — Et, comme il était évident qu'il désirait ne plus aborder ce sujet, Yémélian poussa un soupir de soulagement.

— Marcherons-nous plus loin, ou resterons-nous ici?

J'étais fatigué, je ne me souciais pas d'aller plus loin.

— Passons la nuit ici, répondis-je d'un ton résolu.

— Eh bien, restons-y ! et Yémélian s'étendit à terre, les yeux tournés vers le ciel. Nous nous taisions. Yémélian fumait et crachait ; je regardais autour de moi et je jouissais de nouveau du merveilleux crépuscule. Dans la steppe, on entendait le bruit monotone des vagues sur la rive.

— Mais un bon coup donné sur la tête d'un richard quelconque, tu as beau dire, c'est bien agréable, je t'assure, surtout si on agit en connaissance de cause, fit tout à coup Yémélian.

— Assez babillé, répondis-je irrité.

— Babillé ? ce n'est pas un babillage ! l'affaire se fera, je t'en réponds ! J'ai quarante-sept ans et en voilà vingt-cinq que je combine la manière de faire le coup. Qu'est-ce que c'est que ma vie ? C'est une vie de chien. Je n'ai ni chenil, ni os à ronger, c'est pire qu'un chien ! Est-ce qu'on me regarde comme un homme ? Non, petit frère, je suis moins qu'un ver ou qu'une bête fauve ! Qui peut me comprendre ? Personne ! Et, si je sais qu'il y a moyen de bien vivre, pourquoi n'essayerais-je pas ? Que le diable vous emporte !

D'un brusque mouvement, il approcha son visage du mien et dit rapidement :

— Sais-tu ? une fois j'ai été tout près de faire le coup, mais que je sois maudit !... j'étais

sot, stupide!... j'ai eu pitié... Si tu veux, je te raconterai ça.

Je le priai de le faire et Yémélian commença, tout en fumant sa pipe :

« C'était, petit frère, à Poltawa... Il y aura bientôt huit ans de ça. J'étais commis chez un commerçant en bois. J'y restai une année et tout allait bien; bientôt après, je me mis à boire, et je gaspillai soixante roubles appartenant à mon patron. On me jugea et on me mit en prison pour trois mois, le tout selon la loi : quand j'en sortis, je ne savais que faire ni où aller. Dans la ville, on me connaissait et je ne pouvais trouver une occupation; je n'avais ni l'argent ni les habits nécessaires pour me rendre dans une autre ville. J'allai chez un homme que je connaissais; il tenait un cabaret et faisait des affaires louches, abritant les voleurs et les produits de leurs exploits.

C'était un bon garçon, homme de parole, un type très intelligent. Instruit, ayant lu énormément, il avait une grande connaissance de la vie. Je suis donc allé chez lui et je lui dis : « Aide-moi, Pawel Pétrouff! » « Eh bien ! me répondit-il, je veux bien. Un homme doit en aider un autre s'ils sont du même bord. Installe-toi, bois, mange et observe. » C'était, comme je te dis, un

type intelligent. Je l'estimais beaucoup et il m'aimait.

Parfois, dans la journée, assis à son comptoir, il lisait un livre sur les bandits français — tous ses livres traitaient des exploits des bandits ; — et je l'écoutais attentivement.

C'étaient des gars épatants, ces bandits, et leurs exploits étaient aussi intéressants qu'eux-mêmes ; ils finissaient tous mal, mais avec éclat. Quand on les écoutait, il semblait qu'on eût affaire à des bras et à des têtes solides et qu'ils avaient combiné leur coup ; mais, à la fin du livre, tout allait de travers, et ils étaient pincés... Je restai donc chez Pawel Pétroff deux mois ; j'écoutais ses lectures et nous avions des conversations de toutes sortes. Je voyais que plusieurs compères venaient apporter différentes choses : des montres, des bracelets, des bagues et autres objets — tout cela, c'étaient des produits de leurs petites opérations. Un gars, par exemple, apporte un objet : Pawel Pétroff donne la moitié de la valeur — il payait honnêtement ; — aussitôt, l'argent était dépensé en boissons et il ne restait rien au luron.

Comme tu vois, frérot, on faisait de petites affaires. Et, tantôt l'un, tantôt l'autre, tombait aux mains de la justice. Comment cela arri-

vait-il? Sur un simple soupçon d'un vol de centroubles commis avec effraction. Cent roubles! La vie d'un homme ne vaut-elle que cent roubles? Les idiots!

Alors, je dis à Pawel Pétroff :

— Tout ça, c'est bête, Pawel Pétroff, et ne mérite pas qu'on se donne la peine de s'en occuper.

— Hum! que veux-tu que je te dise? me répondit-il; d'un côté, la poule ne becquète que les grains; de l'autre, il est vrai qu'en se livrant à ces opérations ces gens-là ne s'estiment pas à leur vraie valeur! Est-ce qu'un homme qui connaît sa valeur se mettrait sur le dos un vol avec effraction, pour quelques roubles? Jamais de la vie! Moi, par exemple, homme civilisé, est-ce que je me vendrais pour cent roubles?

Et il commença à me démontrer comment doit agir un homme qui connaît sa valeur. Longtemps nous discutâmes le même sujet. Je lui dis :

— Depuis longtemps déjà, Pawel Pétroff, je désire tenter ma chance dans cette voie; vous êtes un homme de grande expérience, aidez-moi par vos conseils.

— Hum! répondit-il; je le ferais volontiers.

Mais il vaut mieux que tu agisses à tes risques et périls. Ainsi Obohimoff, le marchand de bois, revient seul, le soir, du chantier; il traverse le pont de la rivière dans son cabriolet, et, comme tu le sais, il a toujours de l'argent sur lui; il emporte encore la recette de son commis. C'est le bénéfice d'une semaine; chaque jour il vend pour trois cents roubles, peut-être davantage. Que penses-tu de tout cela?

J'y réfléchissais. Obohimoff, c'était mon ancien patron qui m'avait fait enfermer.

L'affaire était doublement bonne : d'abord je me vengerais de lui, ensuite c'était un morceau royal — je m'enrichirais. — Il faut encore bien réfléchir, lui dis-je. — Sans doute, me répondit Pawel Pétroff. »

Yémélian se tut, et lentement il commença à rouler sa cigarette.

Le coucher du soleil s'était presque éteint; seule, une petite bande rose, devenant à chaque seconde plus pâle, teignait imperceptiblement le bord du nuage qui planait immobile dans le ciel assombri. La steppe était si tranquille, si mélancolique! et le rejaillissement continu des vagues accentuait encore cette tristesse et cette tranquillité. De tous côtés s'élevaient de singulières ombres grises et longues, qui flottaient si-

lencieusement vers nous, sur la steppe épuisée par la chaleur de la journée et profondément endormie. Et, au-dessus de la mer, l'une après l'autre, s'allumèrent les petites étoiles, propres, fraîches, comme si elles étaient d'hier, ornant le ciel du sud, profond et velouté.

« Oui, petit frère, j'avais donc résolu cette affaire. Je me cachai la nuit même dans les buissons, près de l'endroit où le négociant devait passer ; j'avais avec moi une barre en fer pesant au moins une douzaine de livres. C'était au mois d'octobre, je me rappelle, vers la fin du mois. La nuit était des plus favorables : il faisait sombre comme dans une âme humaine... L'endroit, on ne pouvait en souhaiter de plus propice. Voici le pont qui traverse la rivière : au bout du pont, quelques planches manquaient... il sera donc obligé de s'arrêter ou d'aller au pas. J'étais couché et j'attendais. J'étais tellement ivre de méchanceté et de fureur que j'aurais été capable de tuer dans ce moment-là dix hommes et non un seul. Et je m'étais imaginé cette chose tout à fait simple : un coup sur la tête et ce sera fini. »

Yémélian se leva.

« Oui ! J'étais ainsi couché et tout prêt à agir. Un coup : l'argent serait à moi.

Tu penses peut-être que l'homme est libre d'agir comme il veut? Erreur, petit frère! Dis-moi ce que tu feras demain? Tu ne le pourras jamais! tu ne peux pas dire si tu marcheras à droite ou à gauche. C'est ainsi... J'attendais donc une chose, mais une autre arriva, bien différente. Ce fut absurde!

Je regarde : quelqu'un vient de la ville... il semble qu'il est ivre... il chancelle et il tient une canne à la main. Il marmotte quelque chose. C'est un murmure incohérent et il pleure... j'entends distinctement... il sanglote... maintenant il s'approche et je vois!... C'est une femme. Peuh! toi, maudite, pensai-je, je t'infligerai une bonne correction quand tu seras tout près! Elle marche droit vers le pont, et, subitement, se met à crier : « Pourquoi, mon cher? » C'était un cri horrible, petit frère! Je tressaillis. Quelle blague! me disais-je. Mais elle marche droit sur moi. Étendu, je restai sans mouvement, mais tremblant de tout mon corps... Ma colère avait disparu. Alors elle arrive tout près de moi : encore un pas et elle me heurtera de son pied. Soudain, elle s'arrête et crie de nouveau : « Pourquoi? pourquoi? » et elle tombe à terre, me touchant presque. Elle sanglota, petit frère, elle sanglota si fort que je ne saurais te dire à quel

point mon cœur se déchirait en l'écoutant. Mais je restais immobile et ne disais pas un mot.

Elle pleurait sans s'arrêter. La tristesse m'envahit. Je voulus me sauver. Mais voilà que la lune, cachée par les nuages, apparut claire et belle. Je me soulevai sur mon coude et regardai cette femme...

Voilà, petit frère, tout s'écroula, tous mes plans s'envolèrent au diable ! Je regardais et mon cœur se serra. C'était une fillette, presque une enfant... blanche, les boucles de cheveux retombant sur les joues, de grands yeux... Ses épaules tremblaient et de ses yeux coulaient, l'une après l'autre, de grosses larmes.

La pitié s'empara de moi. Je commençai à tousser : *kep ! kep ! kep !* Elle s'écria : *Qui est là ? Qui est là ?* Elle était effrayée.

Et moi, tu comprends, je me levai et lui dis : *C'est moi.*

— *Qui est-ce, vous ?* me demanda-t-elle, et ses yeux s'agrandirent d'effroi ; elle tremblait comme de la gélatine. — *Qui est-ce, vous ?* répéta-t-elle. »

Yémélian souriait en se remémorant ces détails.

« *Qui, moi ?* Avant tout, ne craignez rien,

Mademoiselle! Je ne vous ferai pas de mal. Je suis un homme comme tous les autres, un va-nu-pieds. — Oui, je lui dis cela, je mentais. Tu comprends que je ne pouvais lui dire que j'étais venu ici pour tuer un marchand. Mais elle me répondit : « Ça m'est égal, je suis venue là pour me noyer. » Elle me dit ça si sérieusement que j'en frissonnai. Et que pouvais-je faire ? »

Désolé, Yémélian leva les bras, et me regarda en souriant, d'un sourire épanoui et bon.

« Subitement, petit frère, je commençai à parler.

De quoi je parlais, je ne me rappelle plus : mais je sais que je parlais si bien que je m'écoutais moi-même avec plaisir ; le sujet principal, c'était qu'elle était si jeune et jolie. Et tu peux me croire, elle était jolie, une vraie beauté. Oui, petit frère, crois-moi. Son nom était Lise. Je parlai longuement, de quoi, je ne sais plus. C'est mon cœur qui parlait. Et elle me regarda sérieusement, me fixa de ses yeux... et subitement elle sourit... oui, elle sourit!... » hurla Yémélian d'une voix larmoyante qui résonna sur la steppe ; les yeux humides, il brandissait dans les airs ses poings fermés.

« Quand je vis ce sourire, un bonheur indes-

criptible s'empara de tout mon être : Mademoiselle ! Mademoiselle ! disais-je... et c'était tout ! Elle, petit frère, saisit ma tête dans ses mains, me regarda en face et sourit comme dans un tableau ; elle remuait les lèvres et voulait dire quelque chose, mais elle n'y parvenait pas ; à la fin, elle surmonta son émotion et me dit : Vous êtes aussi malheureux que moi, n'est-ce pas ? Dites-le-moi, mon ami !

Oui, camarade, c'est ainsi que les choses se passèrent ! Mais ce n'est pas tout, elle me donna un baiser sur le front, ici, vois-tu, sens-tu ? C'est vrai, je te le jure, au nom de Dieu ! Oui, mon pigeon, je te le jure !

Sais-tu, dans toute ma vie, pendant toutes ces quarante-sept années, je n'ai pas eu de plus grand bonheur ! Quand on pense pourquoi j'étais venu dans cet endroit ! La vie, la vie, elle est parfois originale, cette vie !... »

Il se tut, appuyant sa tête sur ses mains.

Ce singulier récit m'avait frappé, je ne disais rien ; je regardais la mer aux reflets merveilleux, semblable, dans son sommeil paisible, à une poitrine immense qu'aurait soulevée une respiration égale et profonde.

Yémélian reprit : « Elle se leva et me dit : « Accompagnez-moi jusqu'à la maison. » Nous

partîmes. Je marchai à côté d'elle, plein de bonheur, et elle me raconta son histoire.

Elle était fille unique; ses parents, père et mère, commerçants, l'aimaient beaucoup et la gâtaient; un étudiant lui donna quelques leçons; ils devinrent amoureux l'un de l'autre; ils avaient résolu de se marier quand il aurait fini ses études. Bientôt il partit... mais il ne revint jamais et lui envoya une lettre contenant simplement ces mots : Tu ne me conviens pas. Évidemment, cela blessa la fillette. Alors elle décida de se tuer.

— Eh bien ! mon cher ami, me disait-elle : il faut que je vous quitte. Demain, je partirai d'ici. Donc, adieu et merci. Mais peut-être avez-vous besoin d'argent? Dites-le-moi, ne vous gênez pas! — Non, lui répondis-je, non, Mademoiselle, je n'en ai pas besoin, je vous remercie! — Mais, mon bon, mon cher ami, ne vous gênez pas, dites-moi, prenez un peu d'argent, répéta-t-elle plusieurs fois en me tendant sa bourse.

Et moi, si déguenillé, si misérable que je fusse, je lui répondis :

— Je n'en ai pas besoin, Mademoiselle.

Comprends-tu, petit frère, ce n'est pas à l'argent que je pensais à ce moment-là. Nous nous

séparâmes. Elle me dit : Je ne vous oublierai jamais ! vous êtes un étranger pour moi et cependant...

Mais je m'en fiche... »

Yémélian s'interrompit et alluma sa cigarette.

« Elle partit. Je m'assis sur le banc près de la porte. J'étais très triste. Le gardien de nuit s'approcha. « Que fais-tu ici ? me cria-t-il, tu as l'intention de voler quelque chose ? » Ces paroles me blessèrent. Je lui flanquai un coup de poing en pleine figure. Un cri, un coup de sifflet... On me traîne au poste de police. « Très bien ! allons au poste, je suis d'accord, même pour toute une semaine ! » En route, je lui donnai un second coup. Je restai enfermé la nuit ; le matin, on me relâcha.

Je retournai chez Pawel Pétroff. « Où as-tu vagabondé ? » me demanda-t-il en souriant.

Je le regardai, c'était le même homme qu'hier, mais je lui trouvai quelque chose de nouveau. Et je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il m'écouta sérieusement et me dit :

— Vous n'êtes qu'un sot et un nigaud, Yémélian Pilaïe. Ayez la bonté de me débarrasser de votre présence !

Eh bien ! n'avait-il pas raison ? Je suis parti. Voilà, petit frère, mon histoire ! »

Yémélian se tut et s'étendit à terre, joignant les mains derrière sa tête et regardant le ciel velouté et plein d'étoiles. Autour de nous, tout était silencieux.

Le bruit de la mer était devenu encore plus doux et arrivait à nos oreilles comme un faible soupir endormi

LE KHAN ET SON FILS

LE KHAN ET SON FILS

« — En ce temps-là régnait sur la Crimée le khan Massolaima-el-Asvab, qui avait un fils nommé Tolaik Algalla... »

C'est ainsi que le Tartare, pauvre mendiant aveugle, appuyé au tronc brun clair d'un arborescier, commença son récit, une vieille légende, riche en souvenirs, comme il s'en transmet dans la péninsule. Sur les pierres demeurées comme les derniers vestiges du palais du khan détruit par les siècles, un groupe de Tartares, en robes de chambre claires et en bonnets cousus d'or, étaient assis autour du conteur. C'était le soir, et le soleil s'abaissait doucement vers la mer ; ses rayons rouges traversèrent la masse sombre de verdure qui entourait les ruines et se couchèrent sur les pierres couvertes de mousse, enlacées de lierre. Le vent bruissait dans le massif des vieux platanes, dont les feuilles mur-

muraient comme si, dans l'air, coulaient d'invisibles ruisseaux.

La voix du mendiant aveugle était faible et tremblante, le visage semblait de pierre et ses yeux ne réfléchissaient rien dans leurs prunelles, sinon une sorte de sérénité ; les paroles, qu'il paraissait connaître par cœur, tombaient l'une après l'autre et, devant ses auditeurs, se déroulait le tableau émouvant des jours disparus.

« Le khan était vieux, dit l'aveugle ; mais, dans son harem, il y avait beaucoup de femmes. Elles aimaient le vieillard, à cause de sa verdeur et de ses caresses pleines de douceur et de feu : les femmes aimeront toujours celui qui les caresse ainsi, mêmes'il a des cheveux blancs, même si son visage est ridé ; la beauté est dans la force, non pas dans la peau tendre et l'incarnat des joues.

Toutes aimaient le khan. Il avait, lui, une affection particulière pour une prisonnière, fille d'un cosaque des steppes du Dniéper, et il la caressait toujours plus volontiers que les autres habitantes du harem, de son grand harem où il avait trois cents femmes de différents pays ; pourtant, toutes étaient jolies comme les fleurs du printemps, et toutes avaient la vie douce. Le khan ordonnait qu'on leur préparât beaucoup de

mets délicats et savoureux et il leur permettait toujours de danser et de jouer à leur guise.

Mais la fille du cosaque, sa préférée, il l'appelait souvent dans une tour d'où on voyait la mer et où elle était comblée de soins particuliers et de toutes les douceurs possibles : nourriture exquise, étoffes chatoyantes, or, pierres de toutes les couleurs, musique, oiseaux rares des pays lointains, caresses brûlantes du khan amoureux.

Il s'enfermait avec elle dans cette tour pendant des jours entiers, s'y reposant des fatigues de la vie, bien sûr d'ailleurs que son fils Algalla ne compromettrait pas la dignité du khanat; ce fils qui courait comme un loup à travers les steppes russes et en revenait toujours avec un riche butin, de nouvelles femmes, une gloire nouvelle, tandis qu'il laissait derrière lui l'horreur et les cendres, les cadavres et le sang.

Une fois, comme Algalla revenait d'une invasion chez les Russes, on organisa de nombreuses fêtes en son honneur; tous les mirzas¹ furent invités, il y eut des jeux et des festins; pour se faire la main, on tira des flèches dans les yeux des prisonniers, on but beaucoup à la gloire du

1. Mirza . prince tartare.

brave Algalla, terreur des ennemis et soutien du khanat. Et le vieux khan était fier de la gloire de son fils. Cela lui faisait du bien, au vieux, de voir en son fils une telle vaillance et de savoir qu'à sa mort le khanat resterait en mains sûres. . . C'était un grand bonheur pour le khan ; comme il désirait montrer à son fils la grandeur de son amour, il prit sa coupe en main, pendant le festin, et lui dit devant tous les princes et notables du pays :

— Tu es un bon fils, Algalla ! Gloire à Allah, et que le nom de son prophète soit béni !

Unis dans un chœur de voix puissantes, tous glorifièrent le nom du prophète.

Le khan continua :

— Allah est grand ! Tandis que je vis encore, il fit renaître ma jeunesse dans mon fils courageux et mes yeux de vieillard voient que, lorsque le soleil sera voilé pour moi et que les vers rongeront mon cœur, je continuerai à vivre dans mon fils ! Allah est grand et Mahomet est son prophète ! J'ai un bon fils ; il a la main ferme, le cœur courageux, l'esprit éclairé... Que désires-tu obtenir des mains de ton père, Algalla ? Dis-le-moi, et je te donnerai tout ce que tu voudras...

La voix du vieux khan n'était pas encore

éteinte que Tolaik Algalla, les yeux étincellants comme la mer pendant la nuit et brûlants comme ceux d'un aigle de montagne, se leva et dit :

— Donne-moi la prisonnière russe, père souverain !

Le khan garda le silence un instant, juste ce qu'il fallait pour étouffer les frissons dans son cœur, et répondit d'une voix ferme et haute :

— Prends-la ! nous finirons le festin et elle sera à toi.

Le visage du courageux Algalla s'enflamma, ses yeux d'aigle brillèrent d'une joie immense ; il se leva de toute sa hauteur et dit au khan, son père :

— Je connais la valeur de ton présent, père souverain ! Je sais... considère-moi comme ton esclave. Prends mon sang goutte à goutte, heure par heure, je suis prêt à mourir vingt fois pour toi.

— Je ne veux rien, dit le khan, et sa tête blanche, que la gloire des longues années de victoires couronnait, retomba sur sa poitrine.

Bientôt le festin s'acheva et tous deux, silencieusement, l'un à côté de l'autre, sortirent du palais et prirent le chemin du harem.

La nuit était sombre, et, derrière les nuages

qui couvraient le ciel comme d'un tapis épais, on ne voyait ni étoiles, ni lune.

Le père et le fils marchèrent longtemps dans l'obscurité. Tout à coup, le khan Asvab dit :

— Ma vie va s'éteignant d'un jour à l'autre ; mon vieux cœur bat toujours plus faiblement et le feu de ma poitrine diminue. Les caresses passionnées de la prisonnière étaient la lumière et la chaleur de ma vie... Dis-moi, Tolaik, dis-le-moi, t'est-elle vraiment indispensable ? Prends-en cent, prends toutes mes femmes, mais laisse-moi celle-là...

Tolaik Algalla se tut et soupira.

— Combien de temps ai-je encore à vivre ? J'ai peu de jours peut-être à rester sur la terre. La dernière joie de ma vie, c'est elle, la prisonnière russe. Elle me connaît, elle m'aime. Maintenant qu'elle ne sera plus pour moi, qui m'aimera encore ? moi, le vieux... qui donc ? Aucune de toutes mes femmes, aucune, Algalla!...

Algalla se taisait toujours...

— Comment pourrais-je vivre, sachant que tu l'embrasses, qu'elle partage ta couche ? Devant une femme, il n'y a ni père, ni fils, Tolaik. Devant une femme, tous nous sommes

des hommes, mon fils... Il me sera douloureux de finir mes jours... Il aurait mieux valu que toutes mes anciennes blessures se rouvrent sur mon corps et me rongent le sang, il aurait mieux valu, mon fils, que je ne survive pas à cette nuit!

Son fils gardait le silence... Ils s'arrêtèrent devant la porte du harem, et, sans parler, la tête penchée sur la poitrine, ils restèrent longtemps pensifs. Autour d'eux, la nuit était sombre, les nuages couraient dans le ciel, et le vent, secouant les arbres, semblait leur chanter quelque chanson triste.

— Je l'aime depuis longtemps, père, dit doucement Algalla.

— Je le sais... mais elle ne t'aime pas... répondit le khan.

— Mon cœur se déchire quand je pense à elle.

— Et mon cœur, à moi, de quoi est-il plein maintenant?

De nouveau, ils se turent. Algalla soupira :

— Évidemment, le sage mullah¹ a dit la vérité : la femme est toujours nuisible à l'homme : quand elle est belle, elle éveille chez les autres

1. Mullah : prêtre.

le désir et livre son mari aux supplices de la jalousie ; quand elle est laide, son mari souffre de l'envie en contemplant les autres femmes, et, si elle n'est ni belle ni laide, l'homme l'embellit, et, comprenant qu'il s'est trompé, souffre grâce à elle, grâce à cette femme.

— La sagesse n'est pas un remède contre la douleur du cœur!.. dit le khan.

— Ayons pitié l'un de l'autre, père!...

Le khan leva la tête et regarda tristement son fils.

— Tuons-la!... reprit Tolaik.

— Tu t'aimes toi-même plus qu'elle et moi... répondit lentement le khan d'un air pensif.

— Mais toi aussi, tu l'aimes.

De nouveau ils se turent.

— Oui! moi aussi! dit tristement le khan.

La douleur faisait de lui un enfant.

— Alors, la tuerons-nous?

— Je ne veux pas te la donner! c'est impossible! s'écria le khan.

— Et moi, je ne peux plus souffrir, arrache-moi le cœur, ou donne-la-moi...

Le khan se tut.

— Ou jetons-la du haut de la montagne dans la mer.

— Jetons-la du haut de la montagne dans la

mer ! répéta le khan, comme un écho de la voix de son fils.

Ils entrèrent ensemble dans le harem où elle dormait, étendue sur un tapis magnifique.

Ils s'arrêtèrent devant elle, et la regardèrent longtemps.

Des larmes coulaient sur la figure du vieux khan et tombaient le long de sa barbe d'argent, où elles brillaient comme des perles ; mais son fils, les yeux étincelants, tout frémissant de passion contenue et serrant les dents, tira de son sommeil la fille du cosaque. Elle s'éveilla, et, sur son visage tendre et rose comme l'aurore, ses yeux s'épanouirent comme des bleuets ! Elle n'aperçut pas Algalla, et elle tendit au khan ses lèvres rouges.

— Embrasse-moi, vieil aigle !

— Prépare-toi... tu viendras avec nous, lui dit doucement le khan.

Alors elle aperçut Algalla, et vit les larmes dans les yeux de son aigle ; comme elle était fine, elle comprit tout.

— Je viens, dit-elle. Je viens. Ni à l'un ni à l'autre. Vous l'avez résolu ? Voilà la résolution des hommes au cœur fort. Je viens !

Silencieusement, tous trois se dirigèrent vers

la mer. Ils allèrent par les sentiers étroits ; le vent soufflait avec fureur...

La jeune fille délicate se fatigua bientôt, mais elle était fière et ne se plaignit pas. Quand le fils du khan s'aperçut qu'elle restait en arrière, il lui dit :

— As-tu peur ?

Ses yeux brillèrent ; elle lui jeta un regard dédaigneux, et lui montra son pied ensanglanté.

— Je veux te porter, lui dit Algalla, en lui tendant les mains. Mais elle enlaça le cou du vieil aigle. Le khan l'enleva comme une plume dans ses bras et l'emporta, tandis que, dans sa grâce prévoyante, elle écartait les branches qui auraient pu lui blesser les yeux. Tolaik, qui marchait dans le sentier derrière elle, dit à son père :

— Laisse-moi marcher en avant ! J'ai envie de te frapper de mon poignard.

— Passe devant. Allah te punira pour ce désir ou il te pardonnera — selon sa volonté ; — moi, ton père, je te pardonne ! Je sais ce que c'est que l'amour.

Enfin, voici la mer profonde, noire, sans limites. Les vagues chantent sourdement tout au bas du rocher ; un sentiment d'horreur pénètre le cœur et le glace.

— Adieu ! dit le khan, embrassant la jeune fille.

— Adieu ! dit Algalla, en s'inclinant devant elle.

Elle regarde l'abîme, où chantent les vagues, et recule en serrant les mains sur sa poitrine...

— Jetez-moi dans le gouffre, leur dit-elle...

Algalla tend ses mains vers elle et gémit, mais le khan la prend dans ses bras, la presse fortement sur sa poitrine, l'embrasse et, l'élevant au-dessus de sa tête, la jette du haut du rocher dans la mer.

Les vagues rejaillirent avec un bruit si sauvage et si lugubre qu'aucun d'eux n'entendit le bruit du corps tombant dans l'eau.

Pas un cri, pas un son, rien. Le khan se pencha sur les pierres et regarda silencieusement dans les ténèbres lointaines, là où la mer se confondait avec les nuages, là où les flots s'entre-choquaient sous les rafales du vent qui faisait flotter la barbe blanche du vieillard. Tolaik se tenait debout à ses côtés, couvrant sa figure de ses mains, immobile et silencieux comme une pierre. Les heures passaient et, dans le ciel, l'un après l'autre, les nuages volaient, chassés par le vent. Ils étaient sombres et lourds comme les pensées du vieux khan étendu sur le rocher dominant l'océan.

— Allons, père, dit Tolaik.

— Attends... murmura le khan, qui semblait écouter quelque chose. De nouveau, un long moment s'écoula; en bas, les vagues rejaillissaient toujours, et le vent s'engouffrait sous les rochers, hurlant dans les arbres.

— Allons, père...

— Attends encore...

Plusieurs fois, Tolaik Algalla répéta ces mots :

— Partons, père.

Le khan ne bougeait pas de la place où il venait de perdre la joie de ses derniers jours.

Mais tout a une fin ! Il se leva, puissant et fier, fronça les sourcils et dit d'une voix sourde :

— Partons...

Ils partirent ; mais bientôt le khan s'arrêta...

— Pourquoi partir ? où est-ce que je vais, Tolaik ? demanda-t-il à son fils. Pourquoi vivrais-je maintenant, puisque toute ma vie était en elle ? Je suis vieux, on ne m'aimera plus, et, si l'on n'est pas aimé, il n'y a pas de raison de vivre sur la terre.

— Tu as la gloire et la richesse, père...

— Donne-moi un de ses baisers, et prends tout pour salaire. Tout cela, c'est chose morte ; seul l'amour d'une femme est vivant. S'il n'a pas un tel amour, l'homme n'a pas la vie, il est pauvre,

e'est un mendiant, et ses jours sont pitoyables !
Adieu, mon fils, que la bénédiction d'Allah repose sur ta tête et qu'elle t'accompagne pendant tous les jours et toutes les nuits de ta vie !

Le khan se retourna, regardant vers la mer.

— Père, dit Tolaik, père ! — Il ne put rien dire de plus, parce qu'on ne peut rien dire à un homme à qui la mort sourit.

— Laisse-moi...

— Allah!...

— Il sait...

A pas pressés, le khan s'approcha du gouffre et s'y précipita. Son fils ne l'arrêta pas, il n'en eut pas le temps. De nouveau, on n'entendit rien, ni un cri, ni le bruit de la chute d'un corps.

Seules les vagues rejaillissaient dans l'abîme et le vent chantait des chansons sauvages. Tolaik Algalla regarda longtemps la mer et dit enfin d'une voix haute :

— Oh ! Allah ! donne-moi un cœur aussi ferme que celui de mon père !

Et il s'éloigna dans l'obscurité de la nuit...

... Ainsi périt le khan Mossolaima-el-Asvab, et Tolaik Algalla devint khan de la Crimée... »

SASOUBRINA

SASOUBRINA

La fenêtre ronde de ma cellule donnait sur la cour de la prison; elle était placée bien haut; mais, en grimpant sur ma table que j'appuyais au mur, je pouvais voir tout ce qui se passait dans cette cour, et, quand je regardais par la fenêtre, j'entendais les pigeons, nichés sous l'avant-toit, roucouler gentiment au-dessus de ma tête.

De ce poste élevé, j'avais tout le loisir d'observer les habitants de la prison et je savais que l'homme le plus gai parmi ces gens à l'aspect gris et sombre s'appelait Sasoubrina. C'était un homme gros et court, à la figure rougeaude, au front élevé, sous lequel brillaient de grands yeux toujours clairs et pleins de feu.

Il portait son bonnet sur la nuque, et, de sa tête rasée, les oreilles s'écartaient comiquement. Jamais il ne nouait le col de sa chemise ou ne

boutonnaît sa veste, et chaque mouvement de ses muscles laissait deviner chez lui une âme incapable d'irritation ou de découragement.

Riant toujours, mobile et bruyant, il était l'idole de la prison ; une foule de camarades l'entouraient sans cesse. Il savait les faire rire, les distraire par ses intarissables plaisanteries, et cette gaieté sincère embellissait l'ennui de leur vie terne. Une fois, il sortit de sa cellule, pour la promenade habituelle, précédé de trois rats astucieusement attelés par des brides. Sasoubrina courait après eux dans la cour, criant qu'il voyageait dans un équipage à trois chevaux. Affolés par ses cris, les rats se démenaient comme des possédés et les prisonniers assistant à cette scène riaient comme des enfants en regardant le gros homme et son attelage.

Évidemment, il pensait n'exister que pour la plus grande joie des autres et ne négligeait rien de ce qui pouvait les divertir. Parfois ses inventions devenaient cruelles : un jour, il colla à la muraille, avec une substance quelconque, les cheveux d'un petit prisonnier encore enfant qui sommeillait, le dos appuyé au mur ; au moment où les cheveux commençaient à s'attacher, Sasoubrina l'éveilla subitement ; le gamin sauta vivement sur ses pieds, mais il retomba tout en

pleurs, portant à sa tête ses mains maigres. Les prisonniers éclatèrent de rire, Sasoubrina était content. Un peu plus tard, je le vis, de ma fenêtre, combler de caresses le jeune garçon qui avait laissé à la muraille une mèche de ses cheveux.

À côté de Sasoubrina, la prison avait encore un favori, c'était un petit chat rouge, gras et très vif, que tout le monde gâtait. Chaque fois que les prisonniers sortaient pour leur promenade habituelle, ils le retrouvaient et jouaient longuement avec lui. On se le passait de mains en mains, on le poursuivait tout autour de la cour et il pouvait impunément égratigner les visages animés par ces jeux.

Quand le minet entrait en scène, on ne faisait plus attention à Sasoubrina, qui n'était guère satisfait de cette préférence. En son for intérieur, Sasoubrina s'estimait un artiste, et, comme tous les artistes, il était d'une vanité excessive. Lorsque son public s'occupait du chat ou le laissait seul, il se retirait dans un coin de la cour, et, de là, observait ses camarades qui l'oubliaient un moment.

De ma fenêtre, je le regardais et je sentais tout ce qu'il devait souffrir. Ce qui me semblait inévitable, c'est que Sasoubrina tuerait le chat

à la première occasion, et j'avais pitié du gai prisonnier qui mettait tant d'ardeur à vouloir seul attirer l'attention de ses camarades, parce que je sais que rien ne tue si vite l'âme que la soif de plaire aux hommes.

Quand on vit enfermé dans une prison, il n'est pas jusqu'aux champignons des murailles qui ne soient intéressants. On comprendra donc facilement avec quelle attention je suivais le petit drame de la cour intérieure : cette jalousie de l'homme contre le chat. On comprendra aussi l'impatience avec laquelle j'en attendais le dénouement.

Par un jour clair et ensoleillé, au moment où les prisonniers se répandaient dans la cour, Sasoubrina aperçut, dans un coin, un seau plein de teinture verte oublié là par les peintres qui étaient venus vernir le toit de la prison. Il s'approcha du seau, resta un moment pensif, puis, trempant son doigt dans le vernis, il le passa sur ses moustaches ; la vue de ces moustaches vertes au milieu de cette figure rouge excita une hilarité générale. Un prisonnier adulte, voulant imiter l'idée de Sasoubrina, commença à se teindre la lèvre supérieure ; mais Sasoubrina, plongeant la main dans le seau, lui passa toute la figure en couleur ; l'adulte se

débattait, secouait la tête en tous sens. Sasoubrina gambadait autour de lui ; le public se tordait de rire et encourageait son clown par de joyeuses acclamations.

Tout à coup, le chat rouge parut ; il marchait lentement, levant avec grâce ses pattes l'une après l'autre, remuant la queue qu'il tenait en l'air, bien droite ; évidemment, il n'avait aucune crainte de tomber sous les pieds de la foule. On se pressait autour de Sasoubrina et de son compagnon, qui frottait vigoureusement de la main l'enduit visqueux d'huile et de vert-de-gris dont sa figure était imbibée.

— Petits frères ! s'écria quelqu'un, voilà Michka !

— Ah ! le fripon ! Michka !

— Le petit mignon rouge !

On attrapa le minet, qui passa de mains en mains, dorloté par tout le monde.

— Qu'il est bien nourri ! quel gros ventre !

— Et comme il grandit vite !

— Et comme il égratigne bien, le méchant !

— Laisse-le : il sautera assez tout seul !

— Je vais lui présenter mon dos ; saute, Michka !

Il n'y avait plus personne autour de Sasoubrina, il restait seul, essuyant la teinture de ses

moustaches et regardant le chat qui sautait gaiement sur le dos et les épaules des prisonniers. Tout le monde s'amusait et les rires résonnaient sans interruption.

— Petits frères ! allons teindre le chat ! dit la voix de Sasoubrina, et cette voix avait quelque chose de lugubre. On eût dit que Sasoubrina, en proposant ce divertissement, demandait en même temps la permission de se l'accorder ; les prisonniers commencèrent à crier tous à la fois.

— Mais il en crèvera ! dit quelqu'un.

— Crever à cause d'un peu de teinture ! quelle bonne blague !

— Va, Sasoubrina, dépêche-toi de le teindre !

Un garçon aux larges épaules, à la barbe rouge, couleur de feu, s'écria avec animation :

— Quelle drôle de chose a-t-il encore inventée, ce farceur ?

Sasoubrina tenait déjà le chat dans ses mains et l'emportait vers le seau plein de couleur.

Regardez, petits frères, voici !

Regardez par ici !

On teint le chat rouge

En vert !

Dansons, petits frères !

chantait Sasoubrina.

C'était un éclat de rire général; les prisonniers s'approchèrent du seau en se tenant les côtes; je vis comment Sasoubrina prenait le minet par la queue et le plongeait dans le seau. Il s'était mis à danser et chantait en même temps :

Attends! ne miaule pas!
Ne tourmente pas ton parrain.

Les rires devenaient de plus en plus violents. Quelqu'un piaillait d'une voix grêle :

— Oh! Oh! Judas!

— Ah! Ah! mon père! gémissait un autre.

On s'esclaffait de rire, on suffoquait; le rire courbait le corps de ces hommes, les tordait en convulsions presque hystériques. Ce rire puissant grandissait toujours, l'air en était tout ébranlé.

Aux fenêtres du bâtiment des femmes se penchaient des têtes couvertes d'un fichu blanc, des visages qui souriaient en regardant ce qui se passait dans la cour. Le surveillant, le dos appuyé au mur, soutenait de ses mains son gros ventre projeté en avant; son rire épais résonnait dans toute la cour. Les prisonniers avaient formé un cercle autour du seau. Au centre, se tenait

Sasoubrina, il chantait en pliant les genoux et en lançant les pieds en tous sens :

Comme c'est gai, la vie!
Il y avait une fois une chatte grise,
Le chat rouge était son fils!
C'est maintenant un chat vert.

— Assez ! que le diable t'emporte ! s'écria en gémissant le prisonnier à la barbe rouge.

Mais Sasoubrina était en veine. Autour de lui retentissait l'hilarité folle de ces hommes grisés de joie, Sasoubrina savait que c'était lui qui les faisait rire, lui seul.

Dans chacun de ses gestes, dans chaque grimace de son visage mobile et bouffon, ses sentiments éclataient clairement et le bonheur du triomphe faisait tressaillir tout son corps. Maintenant, il tenait le chat par la tête, et, secouant de ses poils le superflu de la teinture, il dansait et improvisait sans se lasser, dans l'extase de l'artiste conscient de sa victoire :

Mes petits frères chéris,
Cherchez dans le calendrier
Un nom pour votre matou !
Quel nom lui donnerons-nous ?

Autour de lui, tout riait dans cette foule secouée d'une joie folle.

Sur les vitres bardées de fer, le soleil brillait, le ciel bleu resplendissait dans la cour de la prison; les vieilles murailles sales elles-mêmes souriaient d'un bienveillant sourire. Derrière les grillages des fenêtres de la maison des femmes, des visages curieux se penchaient toujours, frimousses qui riaient aussi, et dont les dents luisaient au soleil. Tout semblait revivre. Une teinte rose flottait sur la tristesse de toutes ces couleurs lugubres et grises. Le rire, bien-faisant comme le soleil, purifie jusqu'à la boue.

Plaçant le minet vert sur l'herbe, qui croissait, prospère, entre les pavés de la cour, Sasoubrina, excité, suffocant, couvert de sueur, continuait sa danse sauvage. Mais le rire commençait à s'éteindre. C'en était trop. Un homme poussa encore quelques cris hystériques; on entendit deux ou trois hoquets, puis tout le monde se tut, excepté Sasoubrina, qui continuait à chanter et à danser, et le chat, qui se traînait dans l'herbe avec un miaulement doux et pitoyable. On avait peine à le distinguer dans cette masse verte, peut-être que la teinture l'aveuglait ou gênait ses mouvements; il rampait, se traînant stupidement sur ses petites pattes tremblantes,

puis s'arrêtait, comme figé, miaulant toujours.....

Braves gens! regardez bien!
Le matou vert cherche un coin.
L'ancien chat rouge Michka
Ne sait plus où se réfugier!

Sasoubrina traduisait par ses paroles tous les mouvements qu'exécutait le chat.

— Espèce de chien! tu es bien adroit! lui dit le garçon à barbe rouge.

Le public regardait son clown avec des yeux rassasiés.

— Comme il miaule! fit le prisonnier adulte, désignant le chat d'un hochement de tête et se tournant vers ses camarades.

Ceux-ci observaient l'animal en silence.

— Va-t-il rester vert toute sa vie? questionna l'adulte.

— Sera-t-elle bien longue, cette vie? reprit un grand vieux prisonnier s'accroupissant près du chat; il va sécher au soleil, sa fourrure sera toute collée et il crèvera...

Le chat miaulait d'une manière déchirante qui produisait une sorte de réaction dans l'humeur des prisonniers.

— Il va crever, reprit l'adulte.

— Et si on le lave ?

Personne ne lui répondit. La petite boule verte se roulait aux pieds de ces hommes grossiers. C'était pitié de voir la détresse de la pauvre bête.

— Ouf ! il me semble que je suis cuit ! s'écria Sasoubrina en se jetant à terre.

On ne faisait plus attention à lui.

L'adulte s'approcha de l'animal et le prit dans ses mains, puis il le replaça sur l'herbe en disant : Il est tout chaud ! Alors, s'adressant à ses camarades, il prononça ces mots d'une voix lamentable :

— Pauvre Michka ! Nous n'aurons plus de Michka ! Pourquoi avons-nous tué cette petite bête ?

— Peut-être qu'elle va se remettre ? dit le garçon rouge.

Le chat, petite masse verte et difforme, se traînait toujours dans l'herbe, vingt paires d'yeux suivaient chacun de ses mouvements, mais sur aucun de ces visages il n'y avait l'ombre d'un sourire. Tous gardaient le silence, moroses, aussi piteux que le chat ; on eût dit qu'il leur avait communiqué ses angoisses et que chacun souffrait les mêmes douleurs que le misérable animal.

— Peut-être qu'il se remettra, dit l'adulte en élevant la voix. Voilà encore!... Nous avons notre Michka, et nous l'aimions tous... Pourquoi est-ce que vous le tourmentez?... il vaudrait mieux le tuer.

— Qui est-ce qui a fait tout cela? s'écria avec colère le prisonnier à la barbe rouge. C'est lui, le farceur, le démon!

— Mais je ne l'ai pas fait tout seul, nous nous étions décidés tous ensemble! répliqua Sasoubrina d'un ton conciliant.

— Tous? lui répondit l'adulte. Pas vrai! C'est ta faute à toi seul. Oui, à toi tout seul!

— Ce n'est pas la peine de beugler, veau! lui répondit pacifiquement Sasoubrina.

Le vieux prisonnier prit dans ses mains le pauvre animal, et, l'examinant avec attention, donna ce conseil :

— Si on le baignait dans le pétrole, la teinture partirait.

— A mon avis, il vaudrait mieux le prendre par la queue et le jeter par-dessus la muraille! dit Sasoubrina, en ajoutant, narquois : « C'est ce qu'il y a de plus simple ! »

— Comment! s'écria l'homme à barbe rouge. Et si je te faisais cela, à toi! Qu'est-ce que tu dirais?

— Diable! fit l'adulte en arrachant le chat

des mains du vieux ; il disparut, je ne sais où, suivi de quelques hommes.

Sasoubрина restait seul, entouré de gens qui le regardaient avec des yeux moroses et méchants ; il semblait qu'on attendît quelque chose de lui.

— Mais je ne suis pas seul coupable, petits frères, commença Sasoubрина d'un air pitoyable.

— Tais-toi ! cria le garçon à barbe rouge, inspectant la cour d'un coup d'œil. Tu dis n'être pas seul ! Qui donc est avec toi ?

— Mais vous tous ! répondit avec conviction le sinistre farceur.

— Chien !

Et le prisonnier à barbe rouge lui asséna un coup terrible sur la figure ; le paillasse recula d'un pas ; un autre camarade lui lança un coup de poing dans la nuque.

— Petits frères ! suppliait Sasoubрина avec anxiété.

Mais les petits frères, s'étant aperçus que les surveillants n'étaient pas dans le voisinage, se rapprochèrent en entourant leur ex-favori et, de quelques coups de pied, ils le jetèrent sur le sol. De loin, on pouvait prendre ce groupe compact pour une réunion quelque peu animée. De temps à autre résonnait le bruit sourd des

coups donnés à Sasoubrina ; on le battait lentement, sans irritation, saisissant le moment propice où l'homme, tordu par la douleur comme un serpent, présentait une place particulièrement favorable pour un coup de pied. Cela dura trois minutes. Subitement, on entendit la voix du surveillant.

— Sapristi ! est-ce que vous n'en avez pas bientôt assez ?

Les prisonniers mirent fin à la torture qu'ils infligeaient, mais pas tout de suite.

L'un après l'autre, ils quittèrent Sasoubrina, et chacun, en partant, prenait congé de lui par un coup de pied. Quand ils se furent dispersés, l'éclaté resta étendu, couché sur la poitrine ; ses épaules tremblaient ; il pleurait, probablement ; il se mit à cracher et à tousser, puis il commença à se relever avec précaution, comme s'il avait craint de tomber en poussière. De la main gauche, il s'appuya sur le sol, plia une jambe, hurlant comme un chien enragé ; enfin, il s'assit.

— Ne fais pas le singe ! lui cria d'un ton sévère l'homme à barbe rouge.

Sasoubrina fit encore quelques mouvements, puis sauta vite sur ses pieds. Chancelant, il se dirigea vers un des murs de la prison ; il pressait

une de ses mains sur sa poitrine; de l'autre, il s'appuyait à la muraille, et s'arrêtait, baissant la tête. Il toussait; je vis comment les gouttes de sang coulaient à terre, ressortant en rouge sur le fond gris des murailles de la prison.

Sasoubрина tâchait que le sang tombât à terre, afin qu'aucune goutte, en rejaillissant, ne fit tache sur le bâtiment de la couronne.

On se moquait de lui.

A partir de ce jour, le chat disparut. Sasoubрина n'eut plus de rival; il était seul à retenir l'attention, seul à divertir les habitants de la prison.

MAKAR TCHOUDRA

MAKAR TCHOUDRA

Un vent humide et froid soufflait de la mer apportant dans la steppe la mélodie rêveuse des vagues, clapotant le long du rivage et frôlant les buissons voisins. Parfois un coup de vent éparpillait les feuilles jaunes et ridées, transies de froid et les jetait dans le brasier; la flamme, s'élevant plus vive, éclairait les ténèbres de la nuit d'automne qui nous entourait; je voyais plus nettement à gauche la steppe illimitée, à droite la mer sans fin, et, droit devant moi, la figure sauvage de Makar Tchoudra, le vieux Bohémien gardant le troupeau de chevaux de son Tabor¹ qui s'élevait à cinquante pas de nous.

Sans prêter la moindre attention aux coups de vent qui écartaient sa houppelande et met-

1. Tabor, campement de Bohémiens.

taient à nu sa poitrine velue et bronzée, il était à demi couché dans une attitude nonchalante ; la figure tournée vers moi, méthodiquement il portait à ses lèvres sa pipe énorme et laissait s'échapper de sa bouche et de son nez les tourbillons épais de fumée. Fixant ses yeux je ne sais où, par-dessus ma tête, dans les ténèbres de la steppe silencieuse et morte, il parla longtemps avec moi, sans faire le moindre geste pour se défendre contre les coups de vent.

— Alors tu marches ? C'est bien ! Tu t'es choisi un joli lot, mon faucon. C'est ainsi qu'il faut faire : marche et regarde ! Et quand tu auras tout vu, couche-toi et meurs. C'est tout.

— La vie ? les autres gens ? continua-t-il, écoutant d'un air sceptique mon objection à ses propos : « c'est ainsi qu'il faut faire ! » Toi-même n'es-tu pas la vie ? Les autres vivent sans toi et vivront sans toi ! Crois-tu que quelqu'un ait besoin de toi ? Tu n'es ni un pain ni un bâton, et tu ne peux servir à personne...

Apprendre et faire apprendre aux autres, dis-tu ? Mais peux-tu apprendre aux gens à être heureux ? Impossible. Deviens vieux d'abord, alors tu pourras dire qu'il faut enseigner. Enseigner quoi ? Chacun sait ce qu'il lui faut. Les rusés prennent ce qu'ils peuvent, les naïfs n'ont

rien, et chacun apprend sa vie lui-même... Ils sont ridicules, tes gens, ils se sont rassemblés en tas, ils s'écrasent les uns les autres et pourtant que de place perdue sur la terre!

D'un grand geste il embrassa la steppe.

— Tous travaillent. Pourquoi? Pour qui? Personne ne le sait. Tu vois un homme qui s'éreinte à labourer et tu penses : goutte à goutte il épuise sa force et sa vie pour cette terre, un jour il y sera couché et y pourrira. Rien ne restera de lui, il ne verra rien de son champ, et il mourra comme il était né : imbécile. Eh bien! était-il né pour éplucher la terre et pour mourir, n'ayant pas même eu le temps de se creuser une fosse? Est-ce qu'il connaît la liberté? Comprend-il l'immensité de la steppe? Le langage des vagues de la mer réjouit-il son cœur? Non! il est esclave comme à sa naissance et toute sa vie il reste esclave. Voilà tout! Que peut-il faire de lui-même? S'étrangler seulement, s'il est un peu intelligent...

En cinquante-huit ans, j'ai vu tant de choses que si je les écrivais sur le papier, mille sacs comme le tien ne suffiraient pas à les contenir.

Nomme-moi les pays dans lesquels je ne suis pas allé? Tu ne pourrais pas. Tu ne connais pas même l'existence des contrées où j'ai passé. C'est

ainsi qu'il faut vivre : marche, marche toujours ! et c'est la vie. Ne reste pas longtemps à la même place : tu n'y trouveras rien. Comme le jour fuit la nuit, sans cesse, éloigne de toi toute pensée sur la vie. Si tu commences à y penser tu n'aimeras plus vivre !

J'en ai fait l'expérience moi-même. A Galitchina on m'a mis en prison. Pourquoi est-ce que je suis sur terre ! me disais-je une fois que l'ennui me prit, car la vie dans une prison est très ennuyeuse, mon faucon, horriblement ennuyeuse ! Un jour que je regardais les champs de ma fenêtre, l'ennui m'a serré le cœur comme dans un étau. Y a-t-il quelqu'un qui puisse dire pourquoi il est sur terre ? Non, personne, mon faucon. Jamais il ne faut se poser cette question. Vis, marche et regarde toujours autour de toi, et l'ennui ne te prendra jamais...

Dans la prison j'avais grande envie de m'étrangler avec ma ceinture !... Un jour, je parlais avec un des vôtres, un Russe, homme très sévère. « Il ne faut pas vivre, me dit-il, d'après tes idées, mais d'après la Parole de Dieu. Soumets-toi à la volonté divine, tes vœux seront exaucés. » Lui-même portait un habit déchiré et plein de trous. Alors, je lui conseillai

de demander un nouvel habit à Dieu. Il se fâcha et me jeta à la porte en m'insultant. Jusque-là, il m'avait toujours dit qu'il faut pardonner aux hommes et les aimer. Il devait donc me pardonner si mes paroles avaient offensé Sa Majesté. Cela s'appelle un maître. Ces gens vous apprennent à manger très peu, mais eux-mêmes prennent dix repas par jour...

Makar cracha dans le feu, se tut et bourra sa pipe. Le vent hurlait pitoyablement, les chevaux hennissaient dans les ténèbres et une chanson douce et passionnée s'élevait du Tabor. C'était la belle Nonka, la fille du Makar qui chantait ! Je connaissais sa profonde voix de poitrine, qui résonnait toujours d'une manière singulière, soit qu'elle vous dit « bonjour », soit qu'elle vous chantât quelque chose.

Sa figure brune et mate ne perdait jamais son expression de fierté royale ; et, dans ses yeux bruns foncés, on lisait la conscience de son prestige, du charme de sa beauté, de son mépris pour les autres.

Makar me tendit la pipe.

— Fume, mon faucon ! Hein ! Chante-t-elle bien, la fille ? Voudrais-tu qu'une fille pareille s'éprit de toi ? Non ? C'est bien ! Tu as raison, ne crois pas aux filles, et tiens-toi loin d'elles. Une

filles aime les baisers comme j'aime ma pipe, mais si tu l'embrasses, toi, la volonté mourra dans ton cœur. Elle t'ensorcellera par un philtre que tu ne vois pas et dont tu ne pourras pas te débarrasser ; toute ton âme passera en elle. Prends garde aux filles ! Elles mentent toujours, les vipères : elles te diront : « Je t'aime plus que tout au monde » ; mais si tu essayes une fois de les piquer avec une épingle, elles te déchireront le cœur. Je connais bien tout ça. Veux-tu, mon faucon, que je te raconte une histoire véritable ? Promets-moi de la garder toujours dans tes souvenirs, et toute ta vie tu resteras un oiseau libre.

Toute la Hongrie, tout le pays des Tchèques, toute la Slavonie et tout ce qui est autour de la mer, connaissait Loïko Sobar, le jeune Bohémien plein de courage.

Il n'y avait pas un village où quelques habitants n'eussent juré de le tuer ; mais il vivait toujours, et si quelque cheval lui plaisait, tu aurais pu mettre un régiment de soldats pour garder l'animal : Sobar l'aurait enlevé tout de même ! Si le diable et sa suite lui avaient rendu visite, notre Bohémien lui eût cassé la gueule et administré à toute la bande une fière correction.

Tous les Tabors le connaissaient ou avaient entendu parler de lui. Il n'aimait que les chevaux, mais il ne les gardait pas longtemps ! il les montait quelques jours pour les revendre ensuite ; l'argent, il le dépensait follement. Il ne gardait rien pour lui-même ; si tu avais eu besoin de son cœur, il l'aurait arraché de sa poitrine pour te le donner, tant sa bonté était sans bornes. Or notre Tabor campait à Bukowine, il y a dix ans de cela. Par une nuit de printemps, nous étions assis : le soldat Danila qui guerroyait avec Kossuth, le vieux Nour et tous les autres, Radda, la fille de Danila et moi. Tu connais ma Nonka, n'est-ce pas ? C'est une fille-reine. Mais on ne peut pas la comparer à Radda, ce serait trop d'honneur pour Nonka. Les mots seraient insuffisants pour te faire une description de Radda. Peut-être les sons purs d'un violon pourraient-ils donner une idée de sa beauté, encore faudrait-il que le joueur connût le violon comme son âme.

Elle a brisé beaucoup de cœurs de braves, cette fille. Une fois en Moravie, un vieux magnat, l'ayant aperçue, demeura stupéfait. Il était à cheval : il la regarde et se met à trembler de tout son corps. Il était beau comme le diable un jour de fête, son habit tout cousu d'or, son sabre au

côté, orné de pierreries, étincelait comme un éclair; son cheval frappait le sol de ses sabots. Le magnat portait un chapeau de velours bleu, on eût dit un morceau du ciel sur sa tête. Il regarda longtemps Radda, et lui dit à la fin : « Viens ici! embrasse-moi et je te donnerai une bourse pleine d'or! »

L'autre, méprisante, se détourna sans répondre. Le vieux magnat perdit tout courage. « Pardonne-moi, dit-il, si je t'ai offensée, sois plus aimable pour moi! Et il jeta sa bourse aux pieds de la jeune fille. C'était une bourse cossue. D'un coup de pied elle la lança dans la boue et partit.

— Quelle fille! rugit le magnat.

Il piqua son cheval des éperons et la pousière s'éleva comme un nuage.

Le jour suivant, notre magnat revint. « Qui est son père? » fit-il crier dans tout le Tabor. Danilase présenta. « Vends-moi ta fille, demande tout ce que tu veux! »

Danila lui répondit : « Il n'y a que les nobles pour vendre tous leurs biens, depuis leurs porcs jusqu'à leur conscience! Moi, j'ai guerroyé avec Kossuth, et je ne vends rien! »

Le vieux rougit de colère et tira son sabre, mais l'un des nôtres ayant glissé un brind'amadou

enflammé dans l'oreille du cheval, l'animal emporta son maître au galop.

Nous avons levé notre campement et nous étions partis; mais, après deux journées de marche, nous nous aperçûmes à la fin qu'il nous avait rejoints. « Arrêtez-vous! nous cria-t-il; devant Dieu et les hommes, je vous jure que ma conscience est pure! Donnez-moi cette fille comme épouse! je partagerai tout ce que je possède avec vous, je suis immensément riche. »

Il était tout en sueur, et se balançait sur sa selle comme une gerbe au vent.

— Eh bien! ma fille, réponds! dit Danila.

— Si l'aigle femelle entre par sa propre volonté dans le nid du corbeau, qu'en adviendra-t-il? nous demanda Radda.

Danila se mit à rire et nous aussi.

— C'est bien, ma fille; as-tu entendu, magnat? L'affaire ne marche pas. Cherche des colombes, elles sont plus condescendantes.

Nous continuâmes notre route. Le magnat, désespéré, jeta sa casquette à terre; il partit à toutes brides; le sol tremblait sous le galop de son cheval.

Oui, mon faucon, c'est ainsi qu'elle était, la belle Radda!

Eh bien, une fois, nous étions tous assis, quand le son d'une musique très harmonieuse parvint à nos oreilles. Le sang s'enflammait dans les veines en l'écoutant. Cette musique nous fascinait, nous nous sentions élevés au-dessus de tout, comme dans un rêve enchanté. Elle s'approchait toujours plus. Subitement, dans l'obscurité, nous distinguons un cheval qui montait le joueur. Arrivé près du brasier, il s'arrête, cesse de jouer et nous regarde en souriant. « C'est toi, Sobar ! » lui crie Danila tout joyeux. C'était lui, Loïko Sobar ! Ses moustaches reposaient sur ses épaules et se mêlaient aux boucles de ses cheveux d'acier bruni ; ses yeux brillaient comme des étoiles lumineuses et son sourire, ma foi, valait un rayon de soleil. Il paraissait avoir été forgé d'une seule pièce de fer avec son cheval. Il resta quelques minutes près du feu et il riait tout en nous regardant de ses yeux limpides et profonds.

Que je sois maudit, si je ne l'aimais pas déjà autant que moi-même avant qu'il m'eût adressé un mot ou qu'il se fût aperçu de mon existence. Quand il vous regardait dans les yeux, il emprisonnait votre âme ; dominé par lui on se sentait plus fier, plus orgueilleux. Avec un homme pareil on devient meilleur. Il est bon

que de tels hommes soient rares. Autrement ce monde eût été trop beau : on n'en aurait plus estimé les mérites. Maintenant écoute la suite.

Radda lui dit : « Tu joues bien, Loïko. Qui t'a fait un violon si sonore et si fin ? »

L'autre se mit à rire : « Je l'ai fabriqué moi-même ! et ce n'est pas avec du bois que je l'ai fait, mais avec la poitrine d'une jeune fille que j'aimais ! Les cordes, je les ai prises dans son cœur. Il est encore un peu faux, ce violon, mais je tiens l'archet bien ferme dans mes mains. Comprends-tu ?... »

Il va sans dire que nous autres nous tâchons toujours d'ébaudir les filles et nous faisons notre possible pour qu'elles s'éprennent de nous. Loïko n'agissait pas autrement. Cette fois il était mal tombé. Radda s'était retournée et répondit en baillant : « On m'avait dit que Sobar était adroit et intelligent ! les mensonges ne coûtent rien aux gens ! » Et elle s'éloigna.

Hé ! ma belle ! tu as les dents aiguës. Loïko lui lança un regard irrité et sauta à terre : « Bonjour, mes frères ! nous dit-il, me voici ! »

— Sois le bienvenu, mon aigle ! lui répond Danila. On s'embrasse, on cause, puis chacun se couche et s'endort profondément. Mais le matin, à notre réveil, nous apercevons Sobar la

tête toute enveloppée de chiffons. Que s'était-il passé? — « Le cheval, d'un coup de sabot, m'a blessé à la tête », nous expliqua-t-il.

Nous avons bien compris ce que c'était que ce cheval! nous souriions dans nos moustaches, et Danila aussi. Loïko ne valait-il pas Radda? Non! l'âme de la plus belle fille est toujours étroite et mesquine; tu auras beau lui suspendre au cou un sac d'or, cela revient au même, elle n'en sera pas meilleure pour cela. Voilà!

Nous vécûmes quelque temps dans cette contrée; nos affaires allaient bien; Sobar était avec nous. Camarade hors ligne, sage comme un vieux, il savait tout, lisait et écrivait le russe et le hongrois. Quand il nous racontait quelque chose, je te jure qu'on aurait pu rester debout un siècle à l'écouter. Quand il jouait, que le tonnerre m'écrase si quelqu'un pouvait rivaliser avec Sobar. Quand il passait son archet sur les cordes, le cœur tressaillait aux premières notes, et, à la fin, on aurait pu mourir de joie! On aurait voulu rire et pleurer tout à la fois en écoutant cette musique. On eût dit qu'une voix gémissait dans l'archet et ces soupirs vous fendaient la poitrine comme un couteau; ou bien c'était la steppe racontant au ciel des

histoires, des contes doux et tristes; ou bien encore la jeune fille qui fait, en pleurant, ses adieux à son fiancé; puis le garçon plein d'audace appelant son amie à un rendez-vous dans la steppe; c'était aussi une chanson libre et gaie jaillissant comme un éclair; il te semblait que le soleil lui-même commençait à danser dans le ciel, aux sons de l'archet enchanteur. Et d'écouter cette mélodie, toutes les veines frémissaient et l'on se sentait devenir l'esclave du musicien. Si Loïko nous eût crié à ce moment: «Tirez les couteaux, camarades!» nous l'aurions suivi sans hésitation dans tous les combats imaginables. Il pouvait faire d'un homme ce qu'il voulait. Nous l'aimions tous follement. Seule Radda ne faisait pas attention au musicien; elle allait plus loin! elle se moquait de lui. Loïko grinçait des dents, tirait ses longues moustaches; ses yeux lançaient des regards plus profonds que l'abîme; parfois ils prenaient une telle expression que la peur nous étreignait.

Souvent, dans la nuit, Loïko partait au loin dans la steppe et l'on entendait pleurer son violon jusqu'au matin; il pleurait sa liberté morte, et, tandis que nous étions encore couchés, nous l'écoutions, anxieux, et pensions :

« Que faire? Lorsque deux pierres roulent

l'une sur l'autre, il ne faut pas se mettre entre deux; on serait estropié!... »

Une fois, nous étions réunis et nous parlions de nos affaires; l'ennui nous envahissait. « Chante-nous quelque chose, réjouis-nous l'âme! » demanda Danila à Loïko.

L'autre jeta un regard vers Radda, étendue près de lui, les yeux levés vers le ciel et le violon vibra comme le cœur d'une fille.

Loïko chantait :

Hé! hop! galopons dans la plaine!
 Mon cheval, dompté par ma main de fer,
 M'emporte et court dans la steppe lointaine,
 Cours! mon cœur brûle! cours alerte et fier!

Radda tourna la tête et, se soulevant, elle sourit au chanteur.

Il s'enflamma comme l'aurore et continua :

Hé! hop! galopons dans la plaine!
 Mon ami, galope en avant!
 Vaste est la steppe, noire est ton haleine,
 O nuit!... Mais mon cheval aussi prompt que le vent
 Cours, s'envole, galope! Il fend la nue altière
 Sans effleurer de sa crinière
 La lune d'or.

Je vous assure que c'était une chanson! Personne ne sait plus chanter ainsi maintenant!

Mais Radda lui dit d'un ton sarcastique : « Ne t'envole pas si haut, Loïko, tu pourrais retomber le nez dans la mare et tu salirais bien les moustaches.

Loïko lui jeta un regard farouche, mais ne répondit rien.

Il chanta :

Hé! hop! subitement le jour arrive!
Mais, nous deux, hélas! nous serons couchés!
Hé! hop! voici le jour! Et dans la flamme vive
De la honte, nous serons consumés!

« Voilà une bonne chanson, dit Danila, jamais je n'en ai entendu de pareille; que le diable se fasse une pipe de ma peau si je mens! » Le vieux Nour remuait ses moustaches et haussait les épaules de plaisir; cette chanson audacieuse, nous ravissait tous.

A Radda seule, elle n'avait pas plu.

— C'est ainsi qu'un jour les moucheron freonnaient en voulant imiter le cri de l'aigle, dit-elle.

Il nous sembla, en entendant ces paroles, qu'on nous jetait de la neige dans la figure.

— Veux-tu un coup de fouet, Radda? lui cria Danila, mais Sobar jeta son bonnet à terre et dit tout pâle :

— Halte ! Danila. Il faut le mors d'acier à un cheval fougueux. Donne-moi ta fille en mariage.

— Voilà des paroles ! dit Danila souriant. Prends-la si tu veux et si tu peux.

— C'est bien, répondit Loïko, et se tournant vers Radda :

— Eh bien ! ma belle, écoute-moi un peu et ne fais pas la fière. J'ai vu beaucoup de filles dans le monde, mais aucune d'elles n'a touché mon cœur. Toi, Radda, tu as fait mon âme prisonnière. Que faire ? Ce qui est écrit arrive toujours, et... il n'y a pas de cheval sur lequel on puisse s'enfuir de soi-même. Je te prends pour ma femme, devant Dieu, sur mon honneur, devant ton père et devant tous ces hommes ! Mais ne contredis pas ma volonté, je suis un homme libre et je vivrai comme je l'entends !... »

Il s'approcha d'elle, les dents serrées et les yeux brûlants. Nous vîmes comment il lui tendait la main. « Voilà, pensions-nous, Radda a mis une bride au cou d'un coursier de la steppe. » Subitement nous vîmes qu'il levait les bras en l'air, puis il tomba en arrière !...

O miracle ! On eût dit qu'une balle avait atteint le jeune homme en pleine poitrine. C'était Radda qui lui lançait un fouet de cuir

autour des pieds et l'attirait vers elle ; c'est ce qui l'avait fait tomber.

La fille resta couchée sans bouger et sourit silencieusement. Loïko, assis à terre, se prit la tête entre les mains et la serra comme s'il craignait qu'elle n'éclatât. Quelques instants après, il se leva, et partit dans la steppe sans nous regarder.

Nour me chuchota à l'oreille : « Va, surveille-le. »

Je me glissai derrière Sobar, dans les ténèbres de la steppe.

*
* *

Makar secoua sa pipe et la bourra de nouveau. Je m'enveloppai dans mon manteau et, me couchant sur le sol, je regardais son visage, noirci par le hâle et le vent. Il hochait la tête d'un air sévère et sombre et marmottait des paroles ; ses épaisses moustaches blanches remuaient et le vent jouait avec ses cheveux. Il était pareil à un vieux chêne brûlé par l'éclair, mais toujours vigoureux, fort, et fier de sa force. La mer continuait à chuchoter avec le

rivage et le vent emportait toujours ses murmures dans la steppe.

Nonka ne chantait plus, et les nuages rassemblés dans le ciel, rendaient la nuit d'automne encore plus sombre et plus effrayante.

*
* *

— Loïko marchait lentement, continua Makar, baissant la tête et les bras pendants; arrivé près du fleuve, il s'assit sur une pierre et soupira. Mon cœur se serra de pitié en entendant ce soupir profond, mais je n'approchai pas de lui. On ne peut pas chasser un chagrin par une parole, n'est-ce pas? Il resta ainsi une heure, deux heures, trois heures sans bouger.

J'étais étendu non loin de lui. La nuit était claire, la lune répandait sa lumière argentée sur toute la steppe.

On distinguait au loin le paysage.

Soudain je vis Radda sortir du Tabor et s'approcher d'un pas rapide.

La joie se répandit dans mon cœur. « C'est bien! pensais-je, quelle fille hardie que cette

Radda. » Maintenant elle était tout près de lui, mais il ne la voyait pas.

Elle lui toucha l'épaule ; il tressaillit, écarta les mains de son visage et leva la tête. En la voyant il se redressa et saisit son couteau. « Dieu ! pensai-je, il la tuera ! » Déjà j'allais me jeter entre eux quand j'entendis la voix de Radda :

— Laisse ça ou je te casse la tête ! et je vis qu'elle avait dans la main un revolver avec lequel elle visa Sobar au front. Quel démon que cette fille ! Eh bien ! pensai-je, maintenant la partie est égale, que va-t-il arriver ?

— Écoute, Radda replaça le revolver à sa ceinture et dit à Sobar : Je ne suis pas venue pour te tuer, mais pour nous réconcilier ; jette ton couteau.

L'autre obéit et, fronçant les sourcils, la regarda dans les yeux. C'était un spectacle extraordinaire : ces deux êtres debout, qui se regardaient fixement comme des bêtes fauves et tous deux si bons, si braves ! La lune brillante les contemplait des hauteurs du ciel ; elle et moi étions les seuls témoins de ce drame.

— Écoute-moi, Loïko : je t'aime ! lui dit Radda.

L'autre fit un mouvement d'épaules comme s'il avait eu les mains et les pieds liés.

— J'en ai vu assez de braves gars, mais toi tu es plus beau et plus brave que tous les autres. Il n'y en a pas un qui ne se fût laissé raser les moustaches si j'avais seulement cligné de l'œil; tous, ils seraient tombés à mes pieds; je n'avais qu'à vouloir. Mais ils me laissaient froide. Ils seraient devenus des poules mouillées après leur mariage. Il reste maintenant très peu de Tziganes véritablement téméraires et audacieux. Toi, tu en es un, Loïko. Je n'ai jamais aimé personne, mais toi je t'aime! Mais j'aime aussi ma liberté. Et cet amour pour la liberté est plus fort en moi que l'amour pour toi. Sans toi, je ne pourrais pas vivre, comme toi tu ne pourrais pas vivre sans moi. C'est pour cela que je veux que tu sois mien de corps et d'âme. M'écoutes-tu, Loïko?

Celui-ci sourit :

— Je t'écoute bien. Mon cœur se réjouit d'entendre ces paroles. Parle encore!

— Voici ce que je veux te dire encore, Loïko. Tu auras beau t'y prendre de toutes les manières tu seras vaincu! A la fin tu seras mien! Ne perds pas ton temps inutilement; mes baisers et mes caresses t'attendent... et je t'embrasserai longuement, Loïko! Sous mon baiser tu oublieras ta vie audacieuse... tes chansons

qui réjouissent les braves Tziganes ne retentiront plus dans la steppe. Tu ne chanteras plus qu'à ta Radda des chansons amoureuses et douces ! Je le répète, ne perds pas ton temps inutilement. Demain, soumets-toi à moi, comme à ton camarade aîné. Tu t'inclineras jusqu'à mes pieds devant tout le Tabor et tu me baiseras la main droite ! Alors je serai ta femme !

Avait-on jamais vu ou entendu chose pareille ? Les vieilles nous racontent bien que dans les anciens temps, c'était l'usage chez les Monténégrins, mais chez les Tziganes, jamais ! Fraterniser avec une jeune fille ! Te serait-il possible d'imaginer quelque chose de plus ridicule ? Tu aurais beau te casser la tête à chercher pendant une année, te n'inventerais rien de plus comique.

Loïko bondit et poussa un cri sauvage comme s'il avait été blessé en pleine poitrine. Radda tremblait, mais elle resta ferme.

— Au revoir, donc ! tu feras demain ce que je t'ai dit. M'entends-tu Loïko ?

— Je t'entends : je le ferai ! gémit Sobar. Il lui tendit la main. Mais elle ne se détourna pas ; il chancela comme un arbre cassé par le vent et se laissa tomber à terre, sanglotant et

riant tout à la fois. A grand'peine, je le ramenai à lui.

Pourquoi diable faut-il souffrir ? Qui pourrait se complaire à écouter la plainte d'un cœur humain qui se déchire de douleur ?

Je retournai au Tabor et je racontai à nos anciens tout ce que j'avais vu. Après réflexion on résolut d'attendre.

Quand nous fûmes tous rassemblés, le soir, autour du feu, Loïko arriva. Il était troublé, il semblait avoir maigri. Il baissa ses yeux sombres, et dit sans relever les paupières :

— J'ai à vous parler, camarades ! Cette nuit, j'ai sondé mon cœur et je n'y trouve plus de place pour mon ancienne vie de liberté ! Seule, Radda possède ce cœur. Elle est là, la belle Radda : regardez, elle sourit comme une reine ! Elle aime sa liberté plus que moi, mais moi je l'aime plus que ma liberté, et je me suis décidé à m'incliner jusqu'à ses pieds ; c'est elle qui me l'a ordonné, afin que tout le monde sache à quel point sa beauté a subjugué le brave Loïko Sobar qui, jusqu'à présent, s'était joué des filles comme un gerfaut des canes. Cela fait, elle m'a promis d'être ma femme. Elle me couvrira de baisers et de caresses, si bien que je ne penserai plus à chanter et que je ne regretterai

jamais ma liberté perdue. Est-ce ainsi, Radda?

Il leva les yeux et la regarda. Elle hocha la tête en silence d'un air sévère, et, de la main, lui montra ses pieds. Nous regardions sans comprendre. Nous aurions préféré ne pas voir Loïko Sobar tomber aux pieds d'une fille, cette fille fût-elle Radda elle-même!

Une pitié nous venait, tout le monde était triste.

— Eh bien ! cria Radda à Sobar.

— Ne te presse pas ! tu as du temps devant toi !

Il riait d'un rire métallique.

— L'affaire est conclue, camarades ! Il ne me reste plus qu'à essayer, de voir si Radda a véritablement le cœur aussi fort qu'elle le prétend. Vous tous, pardonnez-moi, mes petits frères !

Nous avions à peine eu le temps de deviner ce que Sobar voulait faire, que Radda était à terre.

Dans sa poitrine était déjà enfoncé jusqu'au manche le couteau recourbé de Sobar. Nous restions stupéfaits.

Radda arracha le couteau, le jeta de côté, et, fermant la blessure avec les mèches de ses cheveux noirs, dit en souriant, d'une voix haute et distincte : « Adieu, Loïko !... je savais que tu agirais ainsi !... »

Et elle expira...

As-tu compris cette fille-là, mon faucon ? Que je sois maudit à jamais si je ne t'ai pas dit la vérité.

— Oui!... je m'inclinerai jusqu'à tes pieds, mon orgueilleuse reine ! s'écria Loïko d'une voix forte. Alors, se jetant à terre, il colla ses lèvres aux pieds de la morte et resta comme changé en statue.

Nous avons ôté nos bonnets, nous restions là, debout et frémissants. Qu'aurais-tu fait dans un cas pareil, mon faucon ?

Nour nous dit : « Garrotons-le ! » Mais personne ne bougea, et nous aurions été incapables de le faire, tant nous l'aimions. Le vieux Nour le savait bien ; il laissa retomber ses mains et s'éloigna. Mais Danila ramassa le couteau que Radda avait jeté de côté et le regarda longuement en remuant ses moustaches blanches.

Le couteau, faussé et tranchant, portait encore les traces du sang non figé de Radda.

Tout à coup Danila se jeta sur Sobar et lui planta le couteau dans le dos, du côté du cœur. Comprends bien, mon faucon, qu'il était le père de Radda, ce vieux Danila !

— C'est bien ! dit Loïko se retournant vers Danila et il alla rejoindre Radda.

Elle était étendue et sa main retenait sur sa

poitrine les mèches de ses cheveux ; ses yeux ouverts regardaient le ciel bleu ; à ses pieds gisait l'audacieux Loïko Sobar. Les boucles de cheveux tombaient sur son visage, qu'elles recouvraient complètement.

Les moustaches du vieux Danila tremblaient et ses épais sourcils se fronçaient. Il regardait le ciel d'un air taciturne, tandis que le vieux Nour, blanc comme un cygne, se couchait la figure contre terre et pleurait si fort que ses vieilles épaules en étaient secouées convulsivement.

Il y avait de quoi pleurer, mon faucon!...

Si tu marches, continue toujours ton chemin sans te détourner ni à droite, ni à gauche. Marche droit dans ta vie!...

*
* *

Makar se tut, et cachant sa pipe dans sa blague à tabac, il se couvrit la poitrine de son habit.

La pluie tombait par petites gouttes, le vent devenait plus fort et la mer grondait sourdement.

Un à un les chevaux s'approchaient du feu

qui s'éteignait lentement; nous regardant de leurs grands yeux intelligents, ils s'arrêtaient et se tenaient immobiles, nous entourant comme d'un cercle.

— Hop! hop! leur cria amicalement Makar, et, tapant de la main le cou de son cheval favori, il dit, se retournant vers moi : Il est temps de se coucher.

Tirant son manteau sur sa tête, d'un geste vigoureux, il s'étendit à terre et se tut.

Je ne pouvais dormir. Mes regards plongeaient dans les ténèbres de la steppe.

Comme en un rêve haletant planait devant mes yeux la fière et majestueuse figure de la belle Radda.

De sa main, elle serrait les mèches de ses cheveux noirs sur la blessure de sa poitrine, et, au travers de ses doigts bruns et fins, le sang coulait goutte à goutte, tombant sur la terre, comme de rouges étoiles en feu.

Derrière elle apparaissait le courageux Loïko Sobar; son visage était voilé par ses boucles noires et de grosses larmes froides tombaient de ses yeux.

Il pleuvait toujours plus fort, la mer chantait une litanie funèbre en l'honneur de Loïko Sobar et de Radda, la fille du vieux soldat Danila.

Dans les ténèbres et le silence de la nuit, les deux Tziganes se poursuivaient gracieusement, mais jamais, malgré tous ses efforts, Loïko, le beau chanteur, ne pouvait atteindre la fière Radda.

VINGT-SIX & UNE

VINGT-SIX ET UNE

Nous étions vingt-six — vingt-six machines vivantes enfermées dans une cave, où, du matin au soir, nous pétrissions la pâte pour en faire des craquelins et des petits pains.

Les fenêtres de notre cave donnaient sur une fosse creusée au dessous, murée de briques. Ces fenêtres étaient garnies en dehors d'un réseau de fer et les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer chez nous à travers les vitres couvertes de poussière farineuse.

Notre patron avait mis cette armature de fer aux fenêtres afin que nous ne puissions donner un morceau de son pain aux pauvres et à ceux de nos camarades qui n'avaient pas de travail et souffraient de la faim ; notre patron nous appelait « voleurs » et nous donnait pour dîner, au lieu de viande, des tripes pourries...

Il nous était pénible de vivre dans cette boîte

de pierre sous un plafond bas et lourd, tout rempli de suie fine et de toiles d'araignées.

L'ennui nous étreignait entre ces murs épais, ornés de taches de boue et de moisissures.

Nous nous levions à cinq heures du matin, n'ayant pas eu le temps de dormir convenablement, et, stupides, indifférents, nous nous installions déjà à la table à six heures, pour faire les craquelins avec la pâte préparée par nos camarades, pendant notre sommeil.

Toute la journée, du grand matin jusqu'à dix heures du soir, quelques-uns de nous restaient assis à la table à étendre la pâte élastique avec leurs mains et, pour ne pas s'engourdir, ils se balançaient constamment, tandis que les autres pétrissaient la farine avec l'eau.

Toute la journée l'eau bouillante murmurait sa chanson triste et monotone dans la chaudière où les craquelins cuisaient, la pelle du fournier se démenait furieusement dans le four, jetant les morceaux de pâte cuite et glissante sur les briques chauffées à blanc.

Du matin au soir, le bois brûlait d'un côté du four et les reflets rouges de la flamme vacillaient sur les murailles de notre réduit, comme s'ils se moquaient silencieusement de nous.

Le four énorme, ressemblait à une bête fan-

tastique, à un monstre de conte de fée qui se montrait d'en bas ; il ouvrait une gueule large, pleine de flamme éblouissante et il nous lançait son haleine chaude tandis que de ses deux cavités noires, il regardait notre travail incessant.

Ces deux trous profonds étaient comme des yeux impassibles de monstre sans pitié.

Ils nous regardaient toujours du même regard sombre, comme s'ils étaient las de contempler des esclaves dont ils n'attendaient rien d'humain et qu'ils méprisaient du mépris froid de la sagesse.

Ainsi, d'un jour à l'autre, dans la poussière farineuse, dans la boue que nos pieds apportaient de la cour, dans la chaleur suffocante et épaisse, nous étendions la pâte et nous faisons nos craquelins en les mouillant de notre sueur ; nous haïssions notre travail d'une haine implacable ; nous ne mangions jamais ce qui sortait de nos mains, préférant le pain noir aux craquelins sucrés et odorants.

Assis à une longue table, les uns vis-à-vis des autres, — neuf contre neuf — pendant de longues heures, nos mains et nos doigts se remuaient mécaniquement, et nous étions si habitués à notre travail que nous ne regardions jamais le mouvement des uns et des autres.

Nous nous étions si souvent contemplés réciproquement que chacun d'entre nous connaissait, jusqu'au moindre pli, la figure de son camarade. Nous n'avions pas de quoi nous parler, nous y étions habitués, et nous nous taisions tout le temps, quand nous ne nous insultions pas, puisqu'on trouve toujours une raison pour insulter un homme et surtout un camarade. Mais même cela nous arrivait assez rarement; car est-ce la faute d'un homme s'il est à demi mort, s'il est comme une pierre, si tous ses sentiments sont étouffés sous le poids du travail?

Toutefois le silence est terrible et douloureux pour ceux qui se sont déjà tout dit et qui n'ont plus rien à se dire. Pour les gens qui n'ont pas encore commencé leur conversation, au contraire, le silence est simple et facile...

De temps à autre, nous chantions et notre chanson commençait de la manière suivante : Au milieu du travail l'un de nous soupirait, d'un soupir lourd de cheval fatigué, et entonnait doucement une de ces chansons traînantes, dont la mélodie plaintive et caressante adoucit toujours la tristesse qui remplit l'âme du chanteur.

L'un de nous chante, et, silencieusement, nous écoutons sa chanson solitaire, puis elle s'assour-

dit et s'éteint sous le plafond lourd de notre cave, comme la petite flamme d'un brasier au milieu de la steppe, par une nuit humide d'automne, quand le ciel gris pèse sur la terre comme un toit de plomb.

Puis un autre compagnon s'unit au chanteur et voilà deux voix qui planent doucement et mélancoliquement dans l'atmosphère pesante de notre fosse étroite. Soudain quelques voix se mettent à l'unisson ; et la chanson s'enfle comme une vague, devient plus forte, plus sonore : il semble qu'elle enfonce les murailles humides et massives de notre prison de pierre.

Tous les vingt-six chantent ; ces voix fortes, harmonieuses, remplissent la cave ; la chanson étouffe dans la boîte étroite ; elle se débat entre les pierres des murailles ; elle gémit, elle pleure, et remplit le cœur d'une douleur douce et caressante, ravive en lui les anciennes blessures et réveille la tristesse...

...Les chanteurs soupirent profondément et lentement ; tout à coup l'un s'arrête, écoute attentivement les autres, et, de nouveau, sa voix se joint à l'harmonie générale.

Puis l'un des chanteurs jette une plainte : ehk... en fermant les yeux ; peut-être que le flot sonore lui apparaît comme une route

qui mène bien loin, une route large, tout éclatante de soleil, et qu'il se voit lui-même marchant le long de cette route.

La flamme du four tremble sans cesse, la pelle du fournier fait toujours son bruit monotone, l'eau de la chaudière murmure et le reflet de la flamme vacille comme auparavant sur la muraille en un rire silencieux. Et nous, avec les paroles des autres, nous chantons notre douleur profonde, l'angoisse lourde des êtres vivants privés du soleil, l'anxiété des esclaves. Ainsi s'écoulait notre existence, à nous les vingt-six, dans la cave d'une grande maison de pierre et la vie nous semblait plus dure que si le poids des trois étages de la maison eût reposé sur nos épaules...

*
* *

En dehors des chansons nous avions encore quelque chose de bon, quelque chose qui nous était cher, qui nous remplaçait un peu le soleil. Au second étage de notre maison il y avait un atelier de broderie. Là, parmi plusieurs ouvrières brodeuses, se trouvait la petite bonne, Tania, âgée de seize ans.

Chaque matin une menue figure rose, aux gais yeux bleus, s'appuyait à la vitre de la fenêtre percée dans la porte du corridor qui donnait sur

notre atelier et une voix douce et sonore nous disait :

— Petits prisonniers, donnez-moi des craquelins.

Au son de cette voix connue et que nous aimions, nous nous retournions tous et nous regardions avec bonté ce visage pur et virginal.

Il nous était agréable et doux de voir ce nez aplati contre la vitre et les dents blanches et petites qui resplendissaient sous les lèvres roses entr'ouvertes dans un sourire.

Nous nous hâtions de lui ouvrir la porte en nous poussant l'un l'autre, et voici : mignonne et gaie, elle entrait chez nous et, présentant son tablier, elle restait devant nous, penchant la tête un peu de côté et souriant toujours. Ses cheveux châtain glissaient de son épaule sur sa poitrine en une tresse longue et épaisse.

Nous autres, nous étions des gens sales, sombres, difformes, et nous la regardions de bas en haut, le seuil de la porte étant de quatre marches plus élevé que le plancher. Nous lui souhaitions le bonjour ; nous lui disions des mots particuliers dont nous ne nous servions que pour elle.

Quand nous lui parlions, nos voix se faisaient plus douces, nos plaisanteries plus convenables,

tout devenait plus décent en nous. Le fournier sortait du four sa pelle pleine de craquelins les plus dorés et les plus appétissants et les jetait adroitement dans le tablier de Tania.

— Fais attention ! ne vas pas tomber sur le patron. » Nous la prévenions toujours, elle riait avec malice et nous criait gaiement : « Au revoir, prisonniers. »

Et vite elle disparaissait comme une souris.

Et c'était tout... Mais, longtemps après son départ, nous parlions d'elle entre nous ; et c'était toujours ce même sujet qui revenait : nous répétions ce que nous avions dit hier et la veille, parce qu'elle et nous, comme tout ce qui nous entourait, ressemblait aux choses de la veille...

Ah ! cette douleur amère que de vivre sans que rien ne change autour de soi ! Si une telle monotonie n'arrive pas à tuer l'âme humaine, la vie en devient de plus en plus douloureuse.

C'était toujours de femmes que nous parlions et souvent il nous répugnait d'entendre nos propres discours si grossiers et si impudents ; c'était compréhensible, car les seules femmes que nous connaissions ne valaient peut-être pas que nous trouvions pour elles des paroles plus raffinées.

Mais de Tania nous n'avions jamais dit de

mal ; jamais aucun de nous ne se serait permis de la toucher, ni même de lui dire une plaisanterie un peu libre.

Peut-être était-ce parce qu'elle ne restait jamais longtemps avec nous : elle passait devant nos yeux comme une étoile tombée du ciel et disparaissait.

Peut-être était-ce aussi parce qu'elle était si petite et si jolie, et que tout ce qui est joli éveille l'estime, même chez les êtres très durs. Bien que notre travail aride eût fait de nous des bœufs stupides, nous étions néanmoins des hommes ; et comme tous les hommes, nous ne pouvions vivre sans nous incliner devant quelque chose. Il n'y avait personne au-dessus d'elle pour nous, et personne en dehors d'elle ne faisait attention à nous, les habitants de la cave ; — personne, dis-je, bien que la maison fût habitée par plusieurs dizaines de gens. Enfin, et c'est sans doute l'essentiel, nous pensions tous qu'elle faisait partie de notre vie, qu'elle n'existait que grâce à nos craquelins ; nous nous imposions comme un devoir de lui donner des craquelins chauds. C'était devenu pour nous comme un sacrifice quotidien offert à l'idole, une cérémonie sacrée, et chaque jour, nous nous attachions davantage à elle.

Outre des craquelins, nous donnions aussi à Tania beaucoup de conseils, nous lui recommandions de s'habiller plus chaudement, de ne pas courir trop vite dans les escaliers, de ne pas porter des brassées de bois trop lourdes. Elle écoutait nos conseils en souriant; elle répondait par un rire, et jamais ne nous obéissait. Mais nous ne nous en fâchions pas. Nous voulions seulement lui montrer que nous étions pleins de sollicitude pour elle. Souvent elle nous adressait plusieurs demandes à la fois; elle nous priait, par exemple, d'ouvrir la lourde porte de la cave, de fendre du bois; — et c'était avec joie, avec une certaine fierté même, que nous faisons tout ce qu'elle voulait. Mais quand l'un de nous lui demanda de raccommo^{der} son unique chemise, elle répondit avec un sourire méprisant :

— Eh bien! voilà du joli ouvrage!

Nous nous étions bien moqué de l'original qui avait risqué cette demande; et, dès lors, jamais nous ne lui en adressâmes aucune qui pût la choquer le moins du monde.

Nous l'aimions, ces mots expliquent tout.

L'homme cherche toujours à aimer quelqu'un et nous aimions Tania, parce que nous n'avions personne d'autre à aimer.

De temps à autre, il arrivait que l'un de nous

se mettait soudain à raisonner comme suit :

— Et pourquoi la dorlotons-nous tant, cette petite fille? Qu'a-t-elle de si particulier? Nous nous occupons trop d'elle.

Quand un camarade se permettait de parler ainsi, il était vite interrompu et très grossièrement. Nous avons besoin d'aimer quelque chose. Ce quelque chose nous l'avions trouvé, nous l'aimions, et l'objet que nous aimions, nous, les vingt-six, devait demeurer une chose sainte pour chacun de nous. Celui qui n'était pas de notre opinion était notre ennemi. Nous aimions quelque chose qui, peut-être, n'était pas véritablement idéal, mais nous étions vingt-six, et c'est pourquoi nous voulions que ce qui était cher à chacun de nous, le fût aussi pour tous les autres.

L'amour n'est pas moins lourd que la haine... etc'est précisément, peut-être, pourquoi quelques esprits hautains affirment que la haine est plus flatteuse que l'amour...

Mais pourquoi ne s'éloignent-ils pas de nous, s'il en est ainsi?...

En dehors de l'établissement où l'on fabriquait des craquelins, notre patron avait encore

une boulangerie, qui se trouvait dans la même maison, séparée de notre cave par un mur; mais les boulangers — il y en avait quatre — se tenaient à l'écart de nous; estimant leur travail plus propre que le nôtre, et se croyant bien supérieurs à nous; ils ne venaient pas dans notre atelier, et souriaient avec dédain quand ils nous rencontraient dans la cour. Nous n'allions pas non plus chez eux : notre patron nous le défendait de crainte que nous ne lui volions les petits pains au beurre. Nous n'aimions pas les boulangers, parce que nous les jalousions. Leur travail était plus facile que le nôtre; ils recevaient plus que nous; on les nourrissait mieux; ils avaient un atelier large et clair et ils étaient tous si propres que nous les détestions. Nous autres, nous avions le teint grisâtre et jauni, trois d'entre nous étaient phtisiques, quelques-uns avaient des maladies de peau; un autre était complètement courbé par les rhumatismes. Eux, les jours de fêtes, et quand ils n'étaient pas au travail, s'habillaient en redingotes et portaient des bottes craquantes; deux d'entre eux possédaient des accordéons, et tous allaient se promener dans le jardin de la ville. Nous, nous portions des guenilles sales et des chaussures de tille.

La police nous défendait l'entrée du jardin de la ville : comment nous aurait-il été possible de les aimer, ces boulangers? Une fois, nous apprîmes que leur chef s'adonnait à l'ivrognerie, que les patrons l'avaient congédié et en avaient déjà engagé un autre, et que cet autre était un soldat portant un gilet de satin et une montre à chaîne d'or. Nous étions très curieux de voir cet élégant, et, dans l'espérance de le rencontrer, nous sortions l'un après l'autre dans la cour.

Mais, un jour, il vint lui-même dans notre atelier. D'un coup de pied il ouvrit la porte en souriant, et, la laissant ouverte, il resta sur le seuil et dit : « Que Dieu vous aide ! bonjour, enfants. » Un courant d'air glacial entraît violemment par la porte et formait une vapeur épaisse qui semblait mettre comme une auréole à ses pieds ; mais il restait sur le seuil, nous regardant de haut en bas, et ses fortes dents jaunes apparaissaient entre ses moustaches blondes, adroitement retroussées. Son gilet avait véritablement quelque chose de particulier, bleu, tout brodé de fleurs, il resplendissait, et les boutons figuraient de petites pierres rouges. Quant à sa chaîne, elle était superbe, large, tout en or pur...

Il était beau, ce soldat, grand, sain ; il avait

des joues rouges et de grands yeux clairs qui nous regardaient avec douceur. Il portait sur la tête un bonnet blanc fortement empesé et sous son tablier bien propre et sans une seule tache se montraient les fines pointes de ses jolies bottes soigneusement cirées.

Notre fournisseur lui demanda respectueusement de bien vouloir fermer la porte, il le fit sans se hâter et commença à nous questionner sur notre patron. A qui mieux mieux nous lui répondîmes que notre patron était un rusé compère, un voleur, un assassin, un bourreau. Nous racontions tout ce qu'on pouvait imaginer de mal sur le patron et qui ne peut se répéter. Le soldat écoutait, remuait les moustaches et nous observait de son regard doux et clair.

— Mais vous avez beaucoup de fillettes par ici, dit-il subitement.

Quelques-uns de nous sourirent avec respect ; d'autres prirent des mines doucereuses, quelqu'un expliqua au soldat, que, quant aux fillettes, il y en avait neuf.

— Et vous en profitez?... demanda le soldat, clignant de l'œil.

Nous nous mîmes à rire de nouveau, pas trop fort, d'un rire confus...

Plusieurs d'entre nous auraient bien aimé se faire valoir auprès du soldat, en gars aussi audacieux que lui-même, mais personne ne pouvait le faire, personne ne savait comment s'y prendre. Quelqu'un en fit l'aveu, en disant d'une voix basse.

— Ce n'est pas pour nous autres!

— Oui, ça vous serait difficile! dit avec assurance le soldat en nous regardant fixement. Vous n'avez pas ce qu'il faut, vous n'avez pas bonne façon. Une femme aime qu'on ait bonne façon; il lui faut un homme qui ait bon air... Il faut que la tenue soit correcte... Elle admire la force... un bras solide, comme ça! (Le soldat retirait sa main droite de sa poche, et, la manche retroussée jusqu'au coude, il nous montrait son bras; la main était blanche, forte, couverte de poils blonds et luisants.) Le pied, la poitrine, il faut partout de la solidité. En outre, il faut que l'homme soit bien habillé! Moi, par exemple, les femmes me gobent. Je ne les appelle pas, je ne les attire pas; par cinq à la fois elles me sautent au cou.

Il s'assit sur un sac de farine et longuement il nous conta comme les femmes l'aimaient et comme il les traitait sans façon. Puis il s'en alla et quand la porte, avec un cri plaintif, se

referma sur lui nous gardâmes le silence bien longtemps en pensant à lui et à ses histoires. Puis nous recommençâmes à parler tous ensemble et nous constatâmes combien il nous plaisait à tous. Si simple, si brave garçon, il est venu, il s'est assis et nous a parlé ! Personne ne venait chez nous, personne ne nous parlait ainsi en ami ! Et toujours la conversation revenait sur lui, sur ses chances futures auprès des ouvrières brodeuses qui, en nous rencontrant dans la cour, passaient à côté de nous en pinçant les lèvres, ou marchaient droit sur nous comme si nous ne nous trouvions pas sur leur chemin. Et nous, nous les admirions toujours quand elles traversaient la cour, ou bien quand elles passaient près de nos fenêtres.

L'hiver, elles s'habillaient de fourrures, en été elles avaient des chapeaux à fleurs et tenaient à la main des parasols bigarrés. Mais, entre nous, nous avons une manière de parler d'elles qui les aurait mises dans une furie de colère et de honte si elles avaient pu nous entendre.

— Pourtant je crains bien qu'il ne séduise notre Tania, dit tout à coup d'un air soucieux Pawel, notre fournisseur.

Nous nous tûmes tous, frappés de ces paroles,

Nous avions oublié Tania. Par son prestige, le soldat, semblait-il, nous séparait de Tania. Ensuite une bruyante querelle éclata : les uns disaient que Tania ne l'accueillerait jamais, les autres affirmaient qu'elle ne pouvait rien contre le soldat, et les derniers enfin s'offrirent à lui casser toutes les côtes, s'il osait s'attaquer à Tania.

Enfin nous prîmes tous la résolution de surveiller le soldat et Tania, et d'engager la fillette à l'éviter. Cela mit fin à notre querelle.

Un mois s'écoula ; le soldat faisait cuire les petits pains, se promenait avec les brodeuses, venait souvent dans notre atelier, mais ne parlait pas de ses conquêtes féminines ; il se contentait de tordre ses moustaches et de se pourlécher les lèvres.

Chaque matin, Tania venait chez nous chercher ses craquelins et, comme toujours, elle était gaie, gentille et douce. Nous avions essayé de lui parler du soldat, elle l'appelait « le veau aux grands yeux » et lui donnait d'autres surnoms très drôles ; cela nous calmait. Nous étions fiers de notre fillette, en voyant comme toutes les brodeuses faisaient la cour au soldat, la

manière dont Tania le rebutait nous élevait nous-mêmes à une certaine hauteur et nous commencions à traiter le soldat avec quelque dédain. Mais elle, nous l'aimions encore plus, et, quand elle venait chez nous, nous mettions dans notre accueil encore plus de joie et de bonté.

Mais, un jour, le soldat un peu ivre, arriva chez nous, s'assit et commença à rire, et quand nous lui demandâmes pourquoi il riait, il répondit :

— Il y en a deux qui se sont battues pour moi : Lidka et Grouchka ; ce qu'elles se sont arrangées ! c'était à se tordre de rire ! Elles se sont prises par les cheveux et se roulaient dans le vestibule ! l'une s'est plantée à cheval sur l'autre en lui labourant la figure de ses ongles ! Elles ont mis leurs robes en morceaux. Pourquoi diable les femmes ne savent-elles pas se battre comme il faut sans s'égratigner ?

Il était assis sur le banc, propre, gai, riant sans s'arrêter. Nous nous étions tus. Il nous était, cette fois, je ne sais pourquoi, très désagréable.

— Oui, j'ai de la chance avec les femmes ! C'est incroyable. Je n'ai qu'à faire un signe et l'affaire est dans le sac, que diable !...

Ses mains blanches, couvertes de poils luisants s'élevaient et retombaient de nouveau sur ses genoux, en claquant très fort; il nous regardait d'un air agréable, et, en même temps, étonné comme s'il ne pouvait comprendre lui-même le motif de ses succès; sa figure rouge et grasse brillait, toute rubiconde, et il se purléçait toujours les lèvres.

Pawel faisait beaucoup de bruit avec sa pelle sur le foyer. Soudain, d'un ton railleur, il s'écria :

— Ce n'est pas des petits arbres qu'on abat avec une force comme la tienne, elle est bonne pour un pin.

— Quoi ! c'est à moi que tu parles ? demanda le soldat.

— A toi même !

— Quoi donc ?

— Rien, c'est fini.

— Non, attends ! que veux-tu dire ? Quel pin ?

Pawel ne répondit pas et continua à travailler dans le four. Il y jetait les craquelins et en ressortait d'autres déjà cuits qu'il lançait à terre où le garçon les enfilait sur des cordelettes. Il semblait avoir oublié le soldat et sa conversation avec lui. Mais une inquiétude singulière

s'empara subitement du soldat. Il se leva et marcha droit vers le four, au risque de se heurter la poitrine contre la pelle qui traversait l'air par saccades convulsives.

— Tu m'as offensé ! Il n'y en a pas une qui pourrait me résister, jamais ! Et toi, tu me dis cela pour me vexer !...

En vérité, il avait l'air profondément blessé ; peut-être n'avait-il pas d'autre moyen de s'estimer lui-même, hors son pouvoir de séduction auprès des femmes ; peut-être n'y avait-il en lui rien de vivant, outre cette capacité qui seule lui permettait de se sentir un être vivant. Il y a des individus, pour lesquels la chose la plus sacrée et la plus chère dans la vie est une maladie quelconque de leur âme ou de leur corps. Ils la portent avec eux pendant toute la durée de leur existence, ils ne vivent que pour elle, souffrant par elle ; ils se nourrissent d'elle ; ils se plaignent d'elle aux autres et attirent par là l'attention de leur prochain. Dans ce but ils prélèvent pour eux-mêmes l'intérêt des gens, et, en dehors de cela, ils n'ont rien. Enlevez-leur cette maladie ; guérissez-les ; ils seront malheureux, parce qu'ils perdront l'unique but de leur vie ; ils deviendront insipides. Parfois la vie de l'homme est si monotone qu'involon-

tairement il est forcé d'estimer son vice et de vivre uniquement pour lui; on peut même dire que, souvent, les individus sont vicieux grâce à l'ennui.

Le soldat s'impatiait; il marcha sur Pawel et hurla :

— Non, dis-moi qui c'est.

— Tu veux le savoir? cria le fournier se tournant vivement vers le soldat

— Eh bien!

— Connais-tu Tania?

— Eh bien!

— Oui, essaye!

— Moi?

— Toi!

— Avec elle? c'est une bagatelle.

— Nous allons voir.

— Tu verras bien.

— Elle t'est...

— Un mois de patience.

— Es-tu vantard, soldat?

— Eh bien! deux semaines. Je te montrerai de quoi je suis capable. Quoi? Tania? Ce sera vite fait.

— Eh bien! va-t-en, tu me déranges.

— Deux semaines et ça y est. Es-tu naïf!

— Va-t-en! te dis-je.

Pawel devint subitement furieux, il agita la pelle d'un air menaçant. Le soldat recula étonné, nous regarda et partit en disant d'une voix basse et méchante : « C'est très bien. »

Nous nous étions tus, très intrigués, pendant la dispute. Mais quand le soldat fut parti, une conversation animée s'éleva entre nous.

Quelqu'un dit au fournier :

— Ce n'est pas fameux ce que tu as fait là.

— Travaille, et mêle-toi de tes affaires, lui répondit Pawel d'un air féroce.

Nous sentions que le soldat était blessé au vif et qu'un danger menaçait Tania. Nous le sentions, et, en même temps, une curiosité brûlante et qui nous était agréable s'emparait de nous tous.

Qu'allait-il advenir ? Tania pourrait-elle quelque chose contre le soldat ?

Et tous nous répétions avec assurance :

— Tania ! Jamais il ne l'aura !

Nous aurions bien voulu mettre à l'épreuve la solidité de notre idole, froidement nous nous démontrions l'un à l'autre que notre protégée était pleine de fermeté et qu'elle sortirait victorieuse de cette rencontre. Il nous semblait enfin que nous n'avions pas assez excité le soldat, qu'il oublierait notre discussion et que nous

aurions dû chatouiller davantage son amour-propre. A partir de ce moment, nous commençâmes à vivre d'une vie singulière, tendue et nerveuse. Nous n'avions encore jamais vécu ainsi. Nous passions des journées entières à nous disputer, nous devenions tous des êtres plus raisonnables, nous parlions plus et mieux. Il nous semblait que nous avions engagé une partie avec le diable, et que l'enjeu c'était Tania. Et quand le fournier nous dit que le soldat avait commencé à faire la cour à Tania un sentiment pénible et doux en même temps s'empara de nous ; la vie nous était devenue si curieuse que nous ne nous étions pas même aperçus que le patron, profitant de notre excitation, augmentait notre travail de 15 poudes par jour. Le travail ne nous fatiguait même plus. Le nom de Tania ne quittait plus nos lèvres. Chaque matin, nous l'attendions avec une impatience fébrile. Parfois il nous semblait qu'elle entrerait chez nous et qu'elle ne serait plus la même, la Tania d'hier et d'avant-hier, mais une Tania toute nouvelle pour nous.

Nous ne lui avons rien dit au sujet de notre discussion avec le soldat. Nous ne lui demandions rien et nous la traitions comme auparavant, avec bonté et douceur. Mais, dans nos relations

avec elle, se glissait quelque chose de nouveau et d'étranger à nos anciens sentiments, et cette nouvelle chose c'était une curiosité aiguë et froide comme un couteau d'acier.

— Camarades ! c'est aujourd'hui le terme, dit un jour le fournier en se mettant au travail.

Nous le savions bien sans qu'il nous le rappelât, néanmoins nous tressaillîmes.

— Regardez-la... Elle viendra bientôt ! s'écria l'un de nous... Mais comment pourrions-nous savoir la vérité ? ajouta-t-il avec regret.

Et de nouveau, une dispute bruyante s'éleva entre nous. Nous allions enfin savoir aujourd'hui combien était inaccessible et pur l'être dans lequel nous avions mis tout ce qu'il y avait de meilleur en nous. Ce matin-là, soudainement et pour la première fois, nous sentîmes que nous jouions gros jeu, et que cette épreuve de notre idole pouvait nous anéantir tous. Tous ces jours, nous avons entendu le soldat poursuivre Tania avec obstination et importunité, mais pourquoi personne ne lui demandait-il comment ils s'accordaient ensemble ? — Chaque matin, elle continuait à venir régulièrement pour demander les craquelins, et elle était toujours la même. Et ce jour-là, bien vite, nous entendîmes sa voix.

— Petits prisonniers, me voici...

Nous nous empressâmes de la faire entrer, et, quand elle fut dans la chambre, nous la reçûmes contre notre habitude par un silence. La regardant fixement, nous ne savions de quoi lui parler, ni que lui demander. Et nous restions devant elle, masse sombre et silencieuse. Elle était visiblement étonnée de cette étrange réception : subitement nous vîmes qu'elle était devenue pâle, inquiète, elle piétinait sur place, et, d'une voix sourde, elle demanda :

— Qu'avez-vous?

— Et toi? ajouta Pawel d'un air morne sans la quitter des yeux.

— Moi? Eh bien quoi?

— Rien.

— Eh bien! donnez vite les craquelins.

Jamais auparavant elle n'avait montré une telle hâte.

— Tu es bien pressée! dit Pawel sans bouger et la regardant toujours fixement. Alors elle se détourna vivement et disparut.

Pawel prit la pelle et dit tranquillement en se tournant vers le four :

— Ah! ah! c'est une chose faite. Sale soldat! lâche! infâme!

Nous autres, nous bousculant comme un

troupeau de moutons, nous marchâmes vers la table, et, nous étant installés en silence, nous commençâmes lentement notre travail. Bientôt l'un de nous s'écria :

— Mais peut-être...

— Ah! ah! qu'est-ce que tu me chantes, tais-toi! répondit Pawel.

Nous savions tous qu'il était un homme intelligent, plus intelligent que nous. Et ses paroles, nous les avons comprises comme une affirmation de la victoire du soldat...

Nous étions tristes et inquiets...

A midi — pendant le dîner — le soldat vint. Comme toujours il était propre, élégant, et, comme toujours, nous regardait droit dans les yeux.

— Eh bien! honnêtes gens que vous êtes, voulez-vous que je vous donne une preuve de la bravoure d'un militaire? dit-il en souriant avec fierté. Sortez dans le vestibule et regardez bien par les trous... Vous me comprenez?

Nous sortîmes, et, penchés l'un sur l'autre nous collions nos visages aux fentes de la cloison du vestibule qui donnait sur la cour. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Bientôt, d'une démarche précipitée, avec une figure soucieuse, Tania apparut dans la cour, sautant par-dessus

une mare de neige fondue et de boue. Elle disparut derrière la porte de la cave voisine. Peu après, sans se presser le soldat arriva en sifflant gaiement. Il avait fourré ses mains dans ses poches et ses moustaches remuaient.

Il pleuvait, et nous voyions les gouttes tomber dans les plaques, et rider l'eau en tombant. Il faisait un jour humide et gris, un jour plein d'ennui; il y avait encore de la neige sur les toits, mais de sombres taches de boue se montraient sur le sol, et la neige des toits elle-même était aussi couverte d'une sale poussière brune. La pluie tombait doucement, avec un bruit triste. Nous avions froid, il nous était désagréable d'attendre...

Le soldat sortit le premier de la cave; il marchait lentement, les mains dans les poches, il remuait ses moustaches. Le même comme toujours. Derrière lui, venait Tania. Ses yeux... rayonnaient de joie et de bonheur, et ses lèvres souriaient. Et elle marchait comme dans un rêve, d'un pas vacillant et mal assuré...

Il nous fut impossible de supporter tranquillement ce spectacle. Nous nous jetâmes à la porte et nous élançâmes dans la cour, et, tout d'une voix, nous commençâmes à siffler et à crier! Elle tressaillit en nous voyant et s'arrêta les pieds dans la

boue. C'est alors que nous l'avons entourée et, méchamment, sans nous arrêter, nous lui avons jeté à la figure des paroles impudentes. Nous faisons cela sans nous presser, voyant qu'elle ne pouvait s'échapper, puisque nous l'entourions de toutes parts et que nous pouvions nous moquer d'elle tant que cela nous plairait. Je ne sais pourquoi nous ne la battions pas ; elle était au milieu de nous, et tournait la tête de tous les côtés, aucune de nos injures n'était perdue pour elle. Mais nous, toujours davantage, nous lui jetions la boue et le poison de nos paroles.

Toute rougeur avait disparu de sa figure, ses yeux bleus, tout à l'heure encore si heureux, s'ouvraient largement, elle respirait avec effort, ses lèvres tremblaient.

Et nous, en l'accablant ainsi, nous nous venions de ce qu'elle nous avait ôté ce qui était notre seul bien. Elle nous avait appartenu, nous lui avions donné ce que nous avions de meilleur en nous, et, bien que ce meilleur ne fût que l'obole d'un mendiant, nous étions vingt-six, elle était seule, et par là aucune souffrance n'était assez cruelle pour expier sa faute. Comme nous l'insultions, elle se taisait, nous regardait avec des yeux hagards et elle tremblait de tout son corps. Nous riions, nous hurlions, nous rugis-

sions. De tous les côtés de la cour, les gens se joignaient à nous. Un de nous tira Tania par la manche de sa jaquette.

Alors, tout à coup, ses yeux étincelèrent; elle porta les mains à sa tête, et, rajustant ses cheveux, elle nous dit d'une voix haute mais tranquille, en nous regardant bien en face.

— Vous n'êtes que de sales et malheureux prisonniers!

Et elle marcha droit sur nous, simplement, comme si nous n'étions pas là, comme si nous ne lui barrions pas le passage. C'est pourquoi chacun de nous s'écarta devant elle. Mais, hors de notre cercle, sans se retourner vers nous, elle nous jeta, de la même voix haute, avec un mépris indescriptible ces paroles :

— Vous êtes des infâmes... des canailles!...

Et elle partit. Nous étions restés au milieu de la cour, dans la boue, sous la pluie et sous le ciel gris sans soleil... Ensuite nous sommes redescendus silencieusement dans notre humide fosse de pierre. Comme auparavant, le soleil n'a jamais regardé à travers nos fenêtres et Tania n'est jamais revenue!...

LA VIEILLE ISERGUITE

LA VIEILLE ISERGUILE

I

C'est près d'Akkermân, en Bessarabie, au bord de la mer, que j'ai entendu raconter ces récits.

Un soir, à la fin des vendanges, un groupe de Moldaves, avec lesquels j'avais travaillé, s'en alla vers la plage. La vieille Iserguile et moi, nous étions restés sous l'ombrage épais des vignes et, couchés sur le sol, nous regardions sans parler les hommes qui descendaient vers la mer, et dont les silhouettes se fondaient dans les ténèbres profondes de la nuit et dans la verdure sombre des feuillages.

Ils marchaient chantant et riant : les hommes couleur de bronze, aux grandes moustaches noires, aux boucles épaisses qui leur retombaient jusqu'aux épaules, habillés de vestes

courtes et portant de larges pantalons ; les femmes et les filles gaies, souples comme des roseaux, les yeux bleu sombre, le teint hâlé. Leurs cheveux soyeux et noirs étaient dénoués et le vent chaud et léger jouant avec leurs boucles faisait tinter les sequins dont elles étaient parsemées.

Le vent passait en vagues égales et larges ; parfois il semblait que quelque force invisible en augmentait la violence de sorte que les cheveux des femmes, soulevés comme des crinières fantastiques, flottaient autour de leurs visages, leur donnant l'aspect irréel d'héroïnes d'un conte de fées.

Et, tandis qu'elles s'en allaient toujours plus loin, la nuit et la fantaisie me les représentaient toujours plus belles.

Quelqu'un jouait du violon... une fille chantait d'une voix douce de contralto ; on entendait des rires... et ces harmonies diverses devenaient comme une guirlande de rubans multicolores planant dans l'air au-dessus des figures sombres des hommes, engloutis par l'obscurité.

L'atmosphère était imprégnée de l'odeur âcre de la mer et des exhalaisons grasses de la terre, généreusement arrosée par la pluie, ce soir-là.

A cette heure tardive erraient encore dans le ciel des lambeaux de nuages aux formes gracieuses, étrangement teintés, tantôt doux comme un tourbillon de fumée bleu cendré, tantôt âpres comme une paroi de rochers, d'un noir mat ou d'un rouge sombre.

Cà et là on apercevait le bleu profond du ciel, où les étoiles piquaient leurs clous d'or. Et tout cela — les sons et les odeurs, les nuages et les hommes — était d'une beauté féerique, poignante, et semblait servir de cadre à quelque joli conte. C'était une harmonie ravissante, mais dont la vie paraissait suspendue, mourait avec les bruits vifs et nerveux du jour qui s'apaisaient peu à peu, s'interrompant souvent et s'éteignant graduellement, s'éloignant et dégénéralant en des soupirs tristes tout remplis du regret de quelque chose, peut-être le regret du bonheur si insaisissable et si capricieux.

Je regardais tout cela et des désirs fantastiques naissaient en moi ; j'aurais voulu me transformer en poussière et me laisser éparpiller en tous sens par le vent ; j'aurais voulu me répandre dans la steppe comme l'onde chaude d'un fleuve, me jeter dans la mer et monter dans le ciel en un brouillard d'opale ; j'aurais voulu remplir de moi toute cette soirée si mer-

veilleuse et si mélancolique... Et, je ne sais pourquoi, j'étais angoissé.

— Eh bien ! tu n'es pas allé avec eux ? me demanda la vieille Iserguile en hochant la tête.

Le temps l'a courbée presque à moitié ; ses yeux autrefois noirs sont ternes et larmoyants. Sa voix sèche résonne sans vibrations ; elle craque comme si la vieille cassait des os. Comment peut-elle parler encore !

— Je ne veux pas, répondis-je à sa question.

— Ouais ! vous autres Russes, vous êtes vieux en naissant. Vous êtes sombres comme le diable... Nos filles ont peur de toi... et cependant tu es jeune et fort.

La lune parut. Son grand disque, d'un rouge de feu, semblait surgir des entrailles de cette steppe qui a dévoré tant de chair humaine et bu tant de sang qu'elle en est devenue grasse et féconde. Les ombres en dentelles tombèrent du feuillage et nous couvrirent tous deux, la vieille et moi, comme d'un réseau, et elles tremblèrent.

Sur la steppe, à notre gauche, planèrent des nuages, tout imprégnés du rayonnement bleu de la lune, qui les faisait plus transparents et plus clairs. Nous entendions à peine les bruits de la mer : c'était tantôt un violon qui pleurait,

tantôt le rire d'une fille, tantôt un garçon à la voix de baryton habile, et tout cela se mélangeait avec le rejaillissement rythmé des vagues sur la plage.

— Regarde! voilà Larra qui passe.

La vieille tendait sa main tremblante aux doigts crispés, et je regardai : des ombres planaient nombreuses; l'une d'elles, plus sombre et plus épaisse que les autres, passait plus vite et plus bas que ses sœurs, parce qu'elle se détachait d'un monceau de nuages qui était tout près de la terre.

— Il n'y a personne là! dis-je.

— Tu vois encore plus mal qu'une vieille. Regarde! Il est là, vois comme il est sombre, comme il court sur la steppe!

De nouveau je regardai, et de nouveau je ne vis que des ombres.

— C'est une ombre! pourquoi l'appelles-tu Larra?

— Parce que c'est lui. Il est déjà devenu comme une ombre, il est grand temps. Il vit depuis des milliers d'années, le soleil a desséché son corps, son sang et ses os, et le vent les a transformés en poussière. Voilà comment Dieu punit l'homme pour son orgueil!...

— Raconte-moi comment cela s'est passé,

demandai-je à la vieille, sentant que j'allais entendre un de ces contes ravissants dont la steppe fut le berceau.

Et voici ce qu'elle me dit :



« Plusieurs milliers d'années se sont écoulées depuis cet événement. Bien loin, au-delà de la mer, là où le soleil se lève, il y a le pays du grand fleuve, et, dans ce pays, chaque feuille d'arbre et chaque tige d'herbe donnent autant d'ombre qu'il en faut à un homme pour se réfugier librement hors de l'atteinte des rayons du soleil, si cruellement chaud là-bas.

Voilà quelle généreuse terre il y a dans ce pays.

Il était habité par une tribu d'hommes robustes qui possédaient des troupeaux et dépensaient leur force et leur courage à la chasse. Après quoi ils s'asseyaient à des festins, chantaient et se réjouissaient avec les femmes et les filles, belles comme des fées.

Une fois, pendant le festin, un aigle descendit du ciel et emporta une des jeunes filles, qui

était sombre et douce comme la nuit. Les flèches que les hommes de la tribu tirèrent contre lui retombèrent pitoyablement sur la terre. On se mit alors à la recherche de la jeune fille; mais on ne la trouva nulle part. Puis on l'oublia comme on oublie toute chose dans ce monde. »

La vieille soupira et se tut. Sa voix cassée résonnait comme le murmure des siècles passés, fantômes de souvenirs descendus dans sa poitrine.

Le chuchotement doux des flots accompagnait le début de la vieille légende, née, peut-être, sur cette plage même.

« Au bout de vingt ans, elle revint — reprit Iserguile — harassée et fatiguée, en compagnie d'un jeune homme, beau et fort, comme elle l'était, elle-même; vingt ans auparavant. Et, quand on lui demanda d'où elle venait, elle raconta que l'aigle l'avait emportée loin dans les montagnes et avait fait d'elle sa femme. Le jeune homme était leur fils, mais il n'avait plus de père, parce que, le jour où l'aigle s'était senti faiblir, il s'éleva pour la dernière fois bien haut dans le ciel, et, repliant les ailes, se laissa retomber lourdement sur les saillies aiguës de la montagne, où il fut broyé...

Tout le monde regardait avec étonnement le fils de l'aigle ; on voyait qu'il n'était pas différent des autres ; seuls, ses yeux restaient froids et fiers, comme ceux du roi des airs. On lui parlait, et il ne répondait que si cela lui plaisait ; sinon, il gardait le silence, et, quand vinrent les chefs, les vieux hommes de la tribu, il s'adressa à eux comme à ses égaux. Cela les offensa et, tout en l'appelant « flèche empennée dont la pointe n'est pas aiguisée », ils lui dirent : Tout le monde nous estime et des milliers de jeunes gens de ton âge et des milliers d'autres deux fois plus âgés que toi obéissent sans broncher à nos ordres. Mais lui, les regardant hardiment dans les yeux, répondit qu'il n'y avait pas d'autre être semblable à lui et que, si ces hommes estimaient les chefs, c'était leur affaire ; quant à lui, il n'en ferait rien.

Oh!... alors ils se fâchèrent tout à fait. Et ils reprirent :

— Il n'y a pas de place chez nous pour un être pareil ; qu'il aille où bon lui plaira !

Il rit et s'en alla où il le désirait, auprès d'une jolie jeune fille qui le regardait fixement. Il s'approcha d'elle et l'embrassa. Mais elle était la fille d'un des chefs qui venaient de le condamner. Et, bien qu'il fût très beau, elle le

repoussa, parce qu'elle craignait son père. Elle voulut s'éloigner, lorsque le fils de l'aigle la frappa si fort qu'elle tomba. Et il plaça son pied sur la poitrine de la jeune fille avec tant de violence que le sang jaillit de la bouche; elle soupira profondément, se tordit comme un serpent et mourut.

A ce spectacle, tous ces hommes furent saisis d'une terreur indicible, parce que c'était la première fois qu'on tuait ainsi une femme sous leurs yeux. Longtemps tous se turent, le regardant debout près de la jeune fille qu'il avait tuée; elle avait la bouche ensanglantée et ses yeux grands ouverts semblaient crier vengeance.

Le meurtrier restait impassible, si orgueilleux qu'il ne baissait même pas la tête et semblait, le front haut, attendre le châtement.

Quand le premier moment de stupeur fut passé, on le saisit, on le ligotta et on le laissa enchaîné, car on estimait que le tuer tout de suite serait trop simple, pas assez humiliant pour lui, et que cette mort ne satisferait pas la tribu... »

La nuit grandissait, elle était toute bruisante de sons faibles et mystérieux; l'impression devenait toujours plus fantastique. Dans la steppe, les zizels sifflaient tristement; le refrain stri-

dent des sauterelles résonnait dans les vignes ; les feuilles soupiraient et chuchotaient entre elles, et le disque plein de la lune, auparavant d'un rouge de feu, pâlisait peu à peu, en s'éloignant de la terre, et jetait sur la steppe une sorte de crépuscule bleuâtre...

Iserguile parla de nouveau :

« Ils se rassemblèrent enfin pour inventer un supplice digne de son crime... Quelqu'un était d'avis de le faire écarteler par des chevaux ; mais cela ne semblait pas suffisant. On proposa ensuite que chaque membre de la tribu tirât sur lui à coups de flèches ; mais ce projet fut repoussé, ainsi qu'un autre qui parlait de le brûler vif, car la fumée du bûcher n'aurait pas permis aux assistants de jouir de sa souffrance ; on passa en revue encore beaucoup d'autres châtiments ; mais on ne trouva rien qui eût le pouvoir de satisfaire tout le monde. La mère du meurtrier se tenait à genoux et se taisait, ne trouvant pas de larmes ni de paroles pour demander la grâce de son fils. Les chefs parlèrent longtemps, et un sage, après avoir réfléchi, prit la parole :

— Demandons-lui pourquoi il a fait cela !

Ils le lui demandèrent. Alors il répondit :

— Dénouez les cordes. Tant que je serai

garrotté, je ne parlerai pas avec vous.

Quand il fut délié, il leur dit : — Que voulez-vous? — Et il prononça ces paroles avec une expression si hautaine qu'on aurait cru que tous ces hommes fussent ses esclaves.

— Tu as entendu, dit le Sage.

— Pourquoi vous expliquerais-je mes actions?

— Pour que nous puissions te comprendre. Toi, l'orgueilleux, écoute bien. Tu mourras quand même... explique-nous donc ce que tu as fait. Nous restons ici-bas, et il nous est utile d'en savoir encore plus que nous n'en savons...

— Eh bien! je vous le dirai, bien qu'il soit peut-être possible que je ne comprenne pas bien moi-même ce qui est arrivé. Je l'ai tuée, me semble-t-il, parce qu'elle m'avait repoussé... Et je la voulais!

— Mais elle n'était pas tienne, lui répondit-on.

— Et vous, est-ce que vous ne jouissez que de ce qui vous appartient? Je vois que chaque homme n'a de vraiment à lui que la parole, les mains et les pieds. Il possède cependant des troupeaux, des femmes, des terres... et beaucoup d'autres choses encore.

On lui répliqua que, pour tout ce qu'il prend, l'homme le paye de sa personne, de son intelli-

gence et de sa force, de sa liberté et de sa vie. Mais il repartit qu'il voulait se garder intact.

Longtemps on discuta avec lui ; d'après ses réponses, on pouvait voir qu'il se croyait l'être le plus parfait de l'univers et que, à part lui-même, il ne voulait rien connaître. Un sentiment d'effroi saisit tout le monde quand on comprit à quel isolement cet homme se condamnait lui-même. Il n'avait pour lui ni tribu, ni mère, ni hauts faits, ni troupeaux, ni femme, et ne voulait rien de tout cela... »

Sur la plage, une fille riait d'un rire sonore et gai, et une voix de ténor chantait, accompagnée de temps en temps par d'autres voix. Les sons s'envolaient dans l'air en une masse qui disparaissait subitement comme si quelqu'un l'eût saisie et cachée quelque part...

Iserguile reprit :

« Quand tous les hommes eurent entendu ces réponses, ils recommencèrent de nouveau à discuter sur le genre de supplice à lui infliger. Cette fois, ils ne parlèrent pas longtemps, parce que le Sage, qui les laissait discourir à leur aise, prit la parole :

— Attendez. J'ai trouvé le châtement. C'est une punition terrible. En mille ans vous n'en inventeriez pas une pareille. Son châtement est

en lui-même. Laissez-le ; qu'il reste libre. Voilà le supplice qu'il faut.

Et quelque chose de grand arriva. Un coup de tonnerre retentit dans le ciel sans nuages. C'étaient des forces mystiques qui confirmaient les paroles du Sage. Tout le monde s'inclina, et on se dispersa. Et lui, ce jeune homme qui portait déjà alors le nom de Larra, ce qui signifie : réprouvé, maudit — ce jeune homme se mit à rire à voix haute, se moquant des hommes qui l'abandonnaient ; il rit et resta seul, libre comme son père l'avait été. Mais son père n'était pas un homme !... Et celui-ci en était un. Il commença cette vie de liberté semblable à celle d'un oiseau. Il venait dans la tribu, enlevait des troupeaux, des filles, — tout ce qu'il avait envie de posséder. On tirait sur lui à coups de flèches ; mais les flèches ne pouvaient pas entamer son corps préservé par l'enveloppe invulnérable et invisible du châtement divin. Il était adroit, rapace, fort, violent ; il ne se rencontrait jamais face à face avec des hommes ; on ne le voyait que de loin. Et tout homme qui l'apercevait lui envoyait autant de coups de flèches qu'il le désirait.

Toujours solitaire, le maudit tourna ainsi longtemps autour de la tribu, bien longtemps,

plusieurs douzaines de longues années. Mais l'être humain ne peut pas faire toujours la même chose. On ne peut pas non plus jouir toujours ; la jouissance perdrait sa valeur, et on finirait par souhaiter de souffrir... Un jour enfin il s'approcha des hommes et, quand ils voulurent se jeter sur lui, il ne bougea pas et ne fit rien pour se défendre. Alors un des hommes, devinant ce qu'il voulait, cria d'une voix haute et entrecoupée :

— Ne le touchez pas. Il veut mourir !

Tout le monde s'arrêta, personne ne voulait délivrer, en le tuant, celui qui ne leur avait fait que du mal. Ces hommes s'arrêtèrent et rirent de lui. Lui tremblait en entendant ces rires, et, fiévreusement, ses mains cherchaient quelque chose sur sa poitrine. Subitement, ramassant une pierre, il se jeta sur ces hommes. Mais ceux-ci fuyaient de tous côtés en évitant ses coups sans lui faire de mal et lorsque, fatigué, il tomba à terre, poussant un gémissement de tristesse, les hommes de la tribu se rangèrent de côté et le regardèrent. Il se leva et, saisissant un couteau perdu par quelqu'un, il se frappa la poitrine ; mais le couteau se brisa comme s'il avait rencontré une pierre. Et, de nouveau, le réprouvé tomba, heurtant de la tête contre le

sol ; mais le sol même s'éloignait de lui, se dérochant sous sa tête.

— Il ne peut pas mourir ! dirent avec joie tous ceux qui voyaient ses souffrances.

Ils partirent, le laissant seul. Il était couché la face vers le ciel et voyait, bien haut au-dessus de la montagne, planer des aigles puissants semblables à des points noirs. Il restait là, étendu, avec tant de tristesse dans les yeux qu'il y aurait eu de quoi empoisonner les âmes de tous les êtres qui peuplent l'univers. C'est ainsi que, depuis ce temps, il est demeuré libre et qu'il cherche la mort. Il va errant partout... vois-tu, il est déjà devenu semblable à une ombre et il restera ainsi éternellement. Il ne comprend ni les paroles des hommes ni leurs actions, — il ne comprend rien. Toujours il cherche et il marche sans cesse... Il ne vit pas et la mort ne lui sourit pas. Il n'y a pas de place pour lui parmi les hommes... Voilà comment son orgueil fut châtié. »

La vieille soupira, se tut, et sa tête, penchée sur sa poitrine, s'agita singulièrement.

Je la regardai. Il me semblait que le sommeil l'accablait. Je ne sais pourquoi une grande pitié s'empara de mon âme. La fin de son récit, elle l'avait dite d'une voix élevée qui semblait

menacer quelqu'un, tandis que, dans cette voix, retentissait comme la plainte d'une esclave.

On chantait toujours sur la plage une chanson singulière. Un contralto commençait avec deux ou trois notes, puis une autre voix les reprenait, tandis que le premier continuait la mélodie. Alors de nouvelles voix la recommençaient sans cesse ; cela faisait un chœur très original. Chaque voix de femme se distinguait nettement ; on eût dit des fleuves aux nuances diverses, descendant en rebondissant avec des tintements clairs pour se noyer dans la vague épaisse des voix d'hommes, d'où elles rejaillissaient ensuite très haut, pures et fortes. La mélodie aussi était bizarre : les hommes chantaient des notes sans vibrations, et cette puissante masse vocale résonnait sourdement, comme si les chanteurs récitaient quelque chose de triste, tandis que les voix de femmes, courant l'une après l'autre et se rejoignant, semblaient avoir hâte de raconter la même chose avant les hommes, et c'était comme des sonneries de clochettes gaies, vives, en trilles joyeux.

Et toutes ces voix couvraient le bruit des vagues.

II

— As-tu jamais entendu chanter ainsi ? me demanda Iserguile, levant la tête et souriant de sa bouche édentée.

— Non. Jamais, jamais je n'ai rien entendu de pareil, répondis-je.

— Ah ! ah !.. et tu ne l'entendras jamais plus. Nous aimons les chansons et nous sommes tous beaux. Seuls, les êtres beaux et qui aiment la vie savent bien chanter. Et nous aimons la vie. Regarde bien ceux qui chantent là-bas ; ne sont-ils pas fatigués pendant la journée ? De l'aurore au crépuscule ils ont travaillé, et la lune est à peine levée qu'ils chantent déjà. Ceux qui ne savent pas vivre seraient déjà au lit. Mais ceux qui tiennent à la vie, ceux-là chantent.

— Mais la santé ? commençai-je.

— La santé ? Il y en aura assez pour toute la vie. Est-ce que, ayant de l'argent, ils ne l'auraient pas dépensé ? La santé, c'est comme l'argent. Sais-tu ce que je faisais, moi, quand j'étais jeune ? Du matin au soir je tissais des tapis sans presque bouger de ma place. J'étais vive

comme un rayon de soleil et forcée de rester immobile comme une pierre. Je demeurais assise si longtemps que mes os finissaient par craquer. Et, quand la nuit venait, je courais chez celui que j'aimais. Il y avait neuf verstes pour aller et neuf pour revenir ; tu sais combien cela fait en tout ?... Ainsi je courus pendant trois mois, tant que l'amour me tint ; toutes les nuits, je les passais chez lui. Et tu vois quel âge j'ai atteint cependant — j'avais donc suffisamment de sang dans les veines. Et à quel point j'étais amoureuse ! Combien de baisers j'ai pris et rendus ! »

Je regardai la vieille en face. Ses yeux sombres restaient ternes, les souvenirs ne les ranimaient pas. La lune éclairait nettement son visage gris et ridé, et je voyais des lèvres sèches et crevasées, un menton aigu qui disparaissait sous des poils décolorés et un nez ridé, recourbé comme le bec d'un hibou. A la place de joues, il y avait des cavités profondes et, sur une de ces cavités, reposait une mèche de cheveux blancs cendrés qui s'échappait du fichu rouge dont la tête était entourée. La peau du visage, du cou et des mains était mince, toute couverte de rides, et, à chaque mouvement de la vieille Iserguile, on pouvait craindre que cette peau sèche ne se

déchirât, qu'elle ne tombât en morceaux et qu'il ne restât d'elle qu'un squelette nu aux yeux noirs et mornes.

— Raconte-moi tes amours ! demandai-je.

Alors elle parla de sa voix éraillée :

« Je vivais avec ma mère près de Falma, au bord de la Burlate, et j'avais quinze ans quand il est venu à notre ferme dans son petit canot. Il était grand, souple, gai, avec des moustaches noires. Assis dans le canot léger, il nous cria d'une voix claire : « Eh ! vous autres, là-haut, avez-vous du vin et du pain ? » Je regardai de la fenêtre à travers les branches du frêne, et voici ce que je vis : le fleuve était tout bleu sous les rayons de la lune et lui, avec un sarrau blanc retenu par une ceinture dont les bouts à franges retombaient, se tenait, un pied sur le canot et l'autre sur la rive. Il se balançait en chantonnant. Il m'aperçut et dit : « Quelle beauté demeure dans cette maison ! et moi qui ne le savais pas !... » Comme s'il avait pu connaître toutes les belles qui y avaient habité avant moi ! Je lui portai du vin et du jambon cuit... Quatre jours après, je me suis donnée à lui.

Nous nous promenions toujours ensemble. Quand il venait, il imitait doucement le sifflement du zizel, et je sautais comme un pois-

son de ma fenêtre dans ses bras. Alors nous partions... Il gagnait sa vie comme pêcheur sur le Prouth. Quand ma mère eut tout appris et m'eut bien battue, il me demanda de m'en aller avec lui à Dobrouitcha, en Roumanie, et encore plus loin, en remontant les embouchures du Danube. Mais déjà je ne l'aimais plus; il ne faisait que chanter et m'embrasser. Cela finit par m'ennuyer. C'était le temps où les Goutsoules se répandaient par bandes dans nos contrées, et il y avait des belles qui menaient grand train¹.

En voici par exemple une qui attend, attend son brave des Karpathes; elle pense qu'il est déjà en prison ou qu'il a été tué dans une bataille quelconque; subitement, c'est lui-même, seul, ou avec quelques camarades, qui tombe comme du ciel dans ses bras. Il apporte de riches cadeaux, qu'il n'a pas eu de peine à se procurer; il vante sa maîtresse à ses camarades, et on festoie chez elle. Toute belle aime cela. Je demandai donc à une amie dont l'amant était un Goutsoule de me le présenter... Comment l'appelait-on, cette amie? je l'ai oublié... je commence à oublier

¹ Goutsoules ou Guzzules : peuplade, de race moldave, habitant en Autriche, dans les Karpathes. Les paysans de cette peuplade se rendent en masse en Bessarabie pour chercher du travail. Autrefois, ils avaient la réputation de bandits.

tout maintenant. Il y a environ soixante-dix ans que cela s'est passé, et on oublie facilement.

Elle me présente donc son brave. C'était un bel homme. Il avait le teint coloré, des moustaches et des cheveux roux. Cela lui faisait une tête couleur de feu... il était si triste, si doux ! mais, parfois, il rugissait comme une bête fauve, et on en venait aux mains. Un jour, il me frappa au visage... et moi, comme une chatte, je me jetai sur sa poitrine et enfonçai mes dents dans sa joue. Depuis ce temps, il avait une cicatrice et me priait souvent de la baiser.

— Et le pêcheur, que devint-il ? demandai-je.

— Le pêcheur ? mais je l'avais planté là ! Il s'est joint aux Goutsoules. D'abord il m'a demandé de revenir à lui en me menaçant de me jeter à l'eau si je refusais puis il trouva une autre femme... Ils ont fini par être pendus tous deux — le pêcheur et mon Goutsoule. On appelait le Goutsoule « Klest », à cause de ses cheveux rouges. Je suis allé les voir pendre. C'était à Dobroutcha. Le pêcheur allait à la potence en pleurant ; il était tout pâle ; mais le Goutsoule fumait tranquillement sa pipe. Il marchait les mains dans ses poches et les moustaches retroussées. M'ayant aperçue, il ôta la pipe de sa bouche et cria : « Adieu !... »

Je le regrettai pendant toute une année. Eh ! eh !... ça se passait au moment où ils voulaient retourner chez eux, dans les Karpathes. Ils sont allés festoyer pour la dernière fois chez un Roumain, et c'est là qu'on les a attrapés, mais seulement deux ; quelques-uns ont été tués, les autres se sauvèrent... Quant au Roumain, il a chèrement payé cela. On a incendié sa ferme, son moulin et son blé. Il fut réduit à la mendicité.

— C'est toi qui t'en es chargée ? demandai-je à tout hasard.

— Les Goutsoules avaient beaucoup d'amis, je n'étais pas la seule. Ce sont ces amis qui les ont vengés... »

La chanson se taisait sur la plage, et le bruit des vagues soulignait maintenant les paroles de la vieille ; cette harmonie pensive et sauvage faisait un accompagnement magnifique au récit d'une vie aussi tourmentée. Des bouts de phrases et le rire des hommes nous arrivaient à peine. La nuit devenait toujours plus douce, et le rayonnement bleu de la lune était toujours plus intense, mais les sons indéfinissables qui trahissaient la présence de ces êtres invisibles se faisaient très doux, étouffés par le bruit grandissant des vagues... car le vent soufflait plus fort.

« J'ai aussi aimé un Turc. J'ai habité dans son harem, à Scutari, sur le Bosphore. J'y suis restée toute une semaine; on n'y était pas mal... mais c'était très ennuyeux... il n'y avait que des femmes... huit femmes!... Elles ne faisaient que manger et dormir du matin au soir et tenaient des conversations stupides... Ou bien elles s'insultaient et caquetaient comme des poules... Il n'était plus jeune, le Turc; il était gris, très grave, et riche. Il parlait comme un seigneur. Il avait des yeux noirs... Des yeux perçants. Ils lisaient dans l'âme. Il aimait beaucoup à faire des prières. Je le rencontrai à Bucharest. Sur la place où se tenait la foire; il se promenait, grave et digne comme un tsar. Je lui souris. Le même soir, on m'a enlevée et transportée chez lui. Il vendait des cyprès et des palmiers, et il était venu à Bucharest pour acheter quelque chose. — « Veux-tu venir chez moi? » me dit-il — « Oh! oui, certainement. » — « C'est bien. » Et c'est ainsi que je suis partie. Il était riche, ce Turc; et il avait un fils, un garçon de seize ans au corps souple, aux cheveux noirs!... C'est avec lui que je me suis sauvée de chez le Turc. Nous vîmes en Bulgarie, à Lom-Palanca... Là, une femme bulgare m'a donné un coup de couteau, à cause de son

fiancé ou de son mari, je ne me rappelle plus.

Je fus longtemps malade et restai dans un couvent de femmes. Une jeune fille, une Polonaise, m'a soignée, et je me rappelle que son frère, un moine aussi, venait souvent chez elle d'un autre couvent qui se trouvait dans la même contrée... C'était un drôle d'homme, ce Polonais, il rampait toujours devant moi comme un ver... Et, quand je fus guérie, je partis avec lui... pour sa Pologne.

— Attends un peu... Et le petit Turc?

— Le gamin? Il est mort, le pauvre enfant. Était-ce l'ennui de la maison ou l'amour?... mais il commençait à languir comme un jeune arbre ayant eu trop de soleil... et il dépérissait peu à peu... Je me rappelle qu'il était couché, le teint déjà tout transparent avec un reflet bleu comme un glaçon; mais l'amour n'avait pas cessé de le consumer. Toujours il me demandait de me pencher sur lui et de l'embrasser... Je l'aimais, et je me rappelle que je l'embrassais beaucoup... Il allait de plus en plus mal et, à la fin, il ne bougeait presque plus. Il restait étendu et, d'une voix pitoyable, comme un mendiant qui demande l'aumône, il me suppliait de ne jamais l'abandonner. J'y consentais volontiers, et j'étais toujours auprès de lui.

Une fois, en m'éveillant, je le trouvai tout froid... Il était mort. Je l'ai beaucoup pleuré. Qui peut dire au juste? Peut-être est-ce moi qui l'ai tué. J'étais alors deux fois plus âgée que lui. Et j'étais si grande, si forte... et lui? ce n'était qu'un enfant!... »

La vieille soupira et — c'était la première fois que je la voyais faire ce geste — elle se signa par trois fois, marmottant quelque chose entre ses lèvres sèches.

— Eh bien — lui soufflai-je, voyant qu'elle se taisait, — tu es donc partie pour la Pologne.

« Oui... avec le petit Polonais. Il était ridicule et vulgaire. Quand il avait besoin de moi, il me cajolait comme un chat avec des mots doux comme du miel chaud, qui coulaient de sa langue; mais, quand il était las de moi, ses paroles me frappaient comme un fouet. Une fois, nous nous sommes promenés sur la rive du fleuve, et il m'a dit un mot fier et blessant. Oh! comme je me suis fâchée! Je bouillonnais de rage. Je le saisis dans mes mains — il était très petit — je le soulevai comme un enfant et je lui serrai si fortement les côtes qu'il en perdit la respiration. Ensuite je pris mon élan et le jetai dans le fleuve. Il poussait des cris...

C'était comique. Je le regardais d'en haut, il se débattait, en bas, dans l'eau. Je suis partie. Et je ne l'ai jamais revu. Sur ce point, j'ai toujours eu de la chance : je n'ai jamais rencontré les hommes que j'avais aimés. Ce sont de mauvaises rencontres. Il semble qu'on revoie des morts. »

Le vieille se tut en soupirant. Je m'imaginai voir les gens qu'elle ressuscitait ainsi. Voici celui qui était rouge comme le feu, le Goutsoule moustachu, marchant au supplice en fumant tranquillement sa pipe, un gars énergique et robuste. Il devait avoir de ces yeux bleus et froids qui regardent tout en face et avec gravité. Voici, à côté de lui, le pêcheur du Prouth aux moustaches noires : il pleure, parce qu'il ne veut pas mourir, et, sur son visage, pâle de la tristesse qui précède la mort, les yeux pleins de gaieté deviennent ternes et les moustaches toutes mouillées de larmes pendent tristement au coin de la bouche crispée.

Voici le vieux Turc grave, fataliste et despote et, à côté de lui, son fils, fleur pâle et frêle de l'Orient, empoisonnée par les baisers. Voici le Polonais vaniteux, galant et cruel, beau parleur et affamé...

Et tous ils ne sont plus que des ombres fantas-

tiques et celle qui les a aimés est assise près de moi, vivante, mais desséchée par le temps, elle n'a plus de corps, plus de sang ; son cœur est sans désir, ses yeux sans flamme ; ce n'est plus qu'une ombre, elle aussi.

Iserguile continua :

« La vie en Pologne me devint insupportable. Là habitent des gens froids et menteurs. Je ne connaissais pas leur langue de serpent. Tous ils sifflent... Pourquoi sifflent-ils ? C'est Dieu qui leur a donné cette langue de serpent parce qu'ils sont menteurs. Je quittai le pays, marchant droit devant moi, ne sachant pas moi-même où j'allais ; j'ai vu comment ils se préparaient à la guerre contre vous autres Russes. Et enfin j'atteignis la ville de Bokni. Là, un Juif m'a achetée, non pour lui-même, mais pour me vendre aux autres. Je ne me suis pas révoltée. Pour pouvoir vivre, il faut savoir faire quelque chose. Je ne savais rien, et c'est pour cela que je payais de ma personne. Mais je résolus alors qu'aussitôt que j'aurais un peu d'argent je briserais mes chaînes, fussent-elles des mieux rivées, et que je retournerais chez moi, à Burlate. Et je vécus ainsi. De riches seigneurs venaient chez moi et festoyaient en ma compagnie. Ça leur a coûté beaucoup d'argent.

L'un d'eux chercha longtemps à m'avoir et voici ce qu'il fit une fois : Il vint accompagné de son domestique qui portait un sac pesant. Le seigneur prit le sac et le renversa sur ma tête. Des pièces d'or ruisselèrent sur moi, et cela me faisait plaisir d'écouter le bruit qu'elles faisaient en roulant sur le sol. Malgré tout, je mis le seigneur à la porte. Il avait un visage large et gras, et il me dégoûtait. Oui, je l'ai mis à la porte, bien qu'il m'eût juré qu'il avait vendu toutes ses terres et ses maisons et ses chevaux pour pouvoir me couvrir d'or. J'aimais alors un seigneur respectable dont le visage était tout balafré des coups reçus en guerroyant avec les Grecs contre les Turcs.

C'était un homme, celui-là. Que lui importaient les Grecs, puisqu'il était Polonais ? Mais il partait, il se battait à côté d'eux, contre leurs ennemis. On lui avait sabré la figure, il avait perdu un œil et deux doigts de la main gauche... Que lui importaient les Grecs, puisqu'il était Polonais, je te le demande encore ? Mais voici la raison : il aimait les hauts faits d'armes. Quand l'homme aime les prouesses, il trouvera toujours moyen de les accomplir, et il se présentera une occasion propice pour cela. Les gens qui ne la rencontrent pas sont tout

simplement des paresseux et des lâches, ou ne comprennent pas la vie, parce que, si les hommes la comprenaient, chacun d'eux voudrait y laisser une ombre après sa mort. Alors la vie ne dévorerait pas les gens sans en laisser même une trace... Oh! c'était un homme de cœur, ce balafre! Il était prêt à courir au bout du monde pour accomplir ce qu'on voudrait. Les vôtres, pendant la révolte, l'ont tué sans doute. Et pourquoi êtes-vous allés battre les Hongrois? Eh bien! eh bien! tais-toi!... »

Et, m'ordonnant de me taire, la vieille Iserguile cessa elle-même subitement de parler et devint pensive.

« J'ai connu aussi un Hongrois, — reprit-elle au bout d'un instant. Une fois, c'était en hiver, il m'avait abandonnée, et ce n'est qu'au printemps, quand la neige a fondu, qu'on l'a trouvé, la tête trouée de balles. C'est cela. L'amour, comme la peste, tue les hommes; peut-être davantage si l'on comptait bien. De quoi donc parlais-je? Ah! oui! de la Pologne... C'est là que j'ai joué mon dernier atout. J'avais rencontré un gentilhomme... Il était beau!... comme un diable!... Moi, j'étais vieille, déjà vieille. Avais-je quarante ans? Il me semble que oui... Lui, était encore fier et choyé des

femmes. Il m'a coûté cher, celui-ci... oui!... Il a voulu me prendre aussitôt qu'il m'eut vue. Mais je ne me suis pas donnée. Je n'ai jamais été l'esclave de personne. Je m'étais déjà débarrassée du Juif en lui donnant beaucoup d'argent... Et j'habitais alors Cracovie. J'avais à ce moment-là tout ce que je désirais : des chevaux, de l'or et des domestiques. Lui, le fier démon, il vient chez moi et veut que moi, la première, je me jette à ses pieds. Je me rappelle : nous nous querrellions sans cesse. Je devins laide, grâce à cela. Un temps assez long s'écoula ainsi. C'est moi qui finis par avoir le dessus : il m'a suppliée à genoux d'être sienne. Mais à peine m'avait-il possédée, qu'il m'abandonna. J'ai compris alors que j'étais devenue vieille. C'était bien dur, je t'assure. Je l'aimais, ce diable, et lui, chaque fois qu'il me rencontrait, il riait... c'était un homme vil. Et il se moquait de moi, quand il était avec d'autres femmes, je le savais bien. Je souffrais. Mais il était près de moi et je pouvais l'admirer à mon aise. Quand il partit pour se battre contre vous, Russes, un mal m'a prise; je fis des efforts pour me calmer, sans y réussir. Et j'ai résolu de le suivre. Il était près de Varsovie, dans la forêt.

Quand je suis arrivée, j'ai appris que les

vôtres avaient la victoire, qu'il avait été fait prisonnier et qu'il se trouvait dans un village voisin.

« Alors, pensai-je, je ne le reverrai plus » ! Et j'aurais tant voulu le retrouver. J'ai fait mon possible pour y arriver. Je me suis habillée en mendiante, j'ai feint de boiter, et je suis allée, le visage entouré de linge, dans le village où il se trouvait. Partout des cosaques et des soldats !... oh !... ce n'était pas gai !

J'appris où on les avait enfermés, les Polonais, et je vis combien il serait difficile de les atteindre. Il fallait y arriver, cependant. Je me suis traînée dans la nuit jusqu'à leur prison, me glissant entre les arbustes du jardin potager. Sur ma route se tenait la sentinelle. En même temps, j'entendais déjà les Polonais qui chantaient et parlaient à haute voix, entonnant une louange à la sainte Vierge... Et l'autre, mon Arcadek, il chantait aussi... Mon cœur se serra en pensant qu'autrefois on se traînait à mes pieds, et qu'en ce moment, au contraire, c'était moi qui rampais sur le sol, comme un serpent, devant cet homme, et que c'était la mort, peut-être, qui m'attendait. La sentinelle, distinguant un bruit, se penchait déjà en avant. Eh bien ! je me suis levée et j'ai marché droit à elle. Je

n'avais pas de couteau sur moi, je n'avais rien, excepté mes mains et ma langue. Je regrettais de n'avoir pas pris de couteau. Je chuchotai : « Attends... » Lui, le soldat, il m'avait déjà mis sa baïonnette sur la gorge. Je lui parlai à demi-voix : « Ne me tue pas, attends, écoute, si tu as une âme... » Il abaissa son fusil et me répondit aussi très bas : « Va-t'en, femme! va-t'en! que veux-tu? » Je lui dis que mon fils était enfermé là... « Comprends-tu, soldat, mon fils? Toi aussi, tu es le fils de quelqu'un, n'est-ce pas? Alors regarde-moi bien, j'ai un fils comme tu en es un toi-même, et il est ici! Laisse-moi le regarder, peut-être mourra-t-il bientôt... tu seras peut-être tué demain... ta mère te pleurera-t-elle? La mort te sera dure, parce que tu ne pourras pas voir ta mère avant de t'en aller! De même, la mort sera dure à mon fils. Aie donc pitié de toi, de lui et de moi — sa mère!... » Oh! bien longtemps, je lui parlai ainsi. La pluie tombait et nous transperçait. Le vent hurlait et mugissait et me poussait de côté et d'autre. J'étais debout, me courbant devant ce soldat au cœur de pierre... Lui, disait toujours « non! » Chaque fois que j'entendais ce mot glacial, le désir de voir Arcadek s'enflammait en moi encore plus violemment. Je parlais, et des yeux je mesurais

la taille du soldat ; il était petit, sec et toussait sans cesse. Je tombai à ses pieds, embrassant ses genoux, et, le suppliant toujours, je l'entraînai : il roula dans la boue ; alors, vite, je lui retournai la face contre terre en lui plongeant la tête dans une mare qui se trouvait là, afin qu'il ne pût pas crier. Il ne poussa pas un cri ; mais il se débattait, tâchant de me faire lâcher prise. Moi, de mes deux mains, je pressais sa tête toujours plus profondément dans la boue. Enfin, il étouffa. Alors je courus vers le magasin où les Polonais chantaient. — Arcadek, chuchotai-je par le trou du mur. Ils sont perspicaces, les Polonais, — et, en m'entendant, ils cessèrent de chanter. Voilà ses yeux vis-à-vis des miens. — Peux-tu sortir d'ici ! — Oui, par le plancher, me répondit-il. — Sors. Et quatre hommes l'un après l'autre sortirent du magasin : trois et mon Arcadek. — Où est la sentinelle ? me demanda Arcadek. — Elle est là ! ... Et, penchés vers le sol, ils s'en vont doucement, droit vers la place où était étendu le soldat. Quand ils passèrent près de lui, ils l'insultèrent et Arcadek, levant son fusil, lui planta sa baïonnette dans le dos. La pluie tombait plus fort et le vent hurlait avec rage. Nous sortîmes du village et nous marchâmes longtemps, sans parler, par la

forêt. Nous allions rapidement. Arcadek tenait ma main, et la sienne était chaude, elle tremblait. Oh! je me sentais si bien avec lui tant qu'il gardait le silence. Ce furent les derniers moments — les bons moments — de ma vie mouvementée. Bientôt, étant arrivés dans les prairies, nous nous arrê tâmes. Ils me remercièrent tous les quatre. Oh! ils me parlèrent longuement de leur gratitude, de leur dévouement! Moi, je les écoutais sans mot dire, et je regardais mon gentilhomme. Que ferait-il, lui? Voilà qu'il m'embrasse et me dit avec une grande dignité... Je ne me rappelle pas ce qu'il m'a dit; le sens était qu'il m'aimerait par reconnaissance de ce que j'avais fait pour lui... Il se mit à genoux devant moi en souriant et me dit : « Ma reine! » Quel chien menteur!... Je lui donnai un coup de pied et je l'aurais frappé au visage; mais il recula et bondit sur ses pieds. Il était devant moi, menaçant et pâle... Les autres se tenaient debout, sombres, tous les trois. Et tous se taisaient. Je les regardais... Et alors, je me souviens, une tristesse infinie m'envahit et une fatigue singulière s'empara de tout mon être... Une lassitude profonde. Je leur dis : « Allez-vous-en! » Eux, ils me demandèrent : — Tu retourneras dire aux Russes le chemin que nous avons

pris? » Quels hommes vils ! Enfin ils s'en allèrent. Je suis partie, moi aussi... Les jours suivants, les vôtres m'ont arrêtée ; mais ils m'ont relâchée bientôt. Je vis alors qu'il était temps de me créer un nid. J'étais lasse de vivre comme un coucou ! Je prenais de l'embonpoint, mes yeux s'affaiblissaient et les plumes devenaient ternes. Il était temps, grand temps. Je suis donc allée en Galicie et de là à Dobroutcha ; il y aura bientôt trente ans que je suis ici. J'avais pris un mari, un Moldave ; il est mort l'année passée. Et je vis comme ça. Je vis seule... Non pas seule, mais avec ces gens-ci. »

La vieille montra la mer de sa main. Je la regardais. Je me sentais triste près d'elle. Mais elle somnolait, balançant la tête, et doucement, très doucement, elle chuchotait quelque chose... peut-être priait-elle.

De la mer s'élevaient des nuées noires, lourdes, aux contours sombres, semblables à une chaîne de montagne. Elles se traînaient vers la steppe. Des fragments de nuages se détachèrent du sommet, volèrent en avant et submergèrent les étoiles l'une après l'autre. La mer bruissait. Tout près de nous, sous la verdure des vignes, on s'embrassait, on chuchotait, on soupirait. Un chien hurlait loin de nous, dans la profondeur de la

steppe... L'air devenait étouffant, et les nerfs s'irritaient d'une odeur singulière qui chatouillait les narines. Des vols d'ombres épaisses tombèrent des nuages sur la terre et s'y traînèrent, disparaissant pour reparaitre de nouveau... La lune s'éteignit, et, à sa place, on ne vit plus qu'une tache d'opale trouble, qui se couvrait parfois d'un lambeau de nuage bleu noir. Et, dans le lointain de la steppe, devenue ténébreuse et terrible et qui semblait dissimuler quelque mystère, s'allumèrent de petites flammes bleues. Elles brillaient, un instant, par-ci par-là, et s'évanouissaient ensuite comme si des hommes dispersés dans la steppe, bien loin les uns des autres, avaient, pour chercher quelque chose, mis le feu à des allumettes que le vent éteignait aussitôt. C'étaient d'étranges flammes bleues aux lueurs fantastiques.

— Vois-tu les étincelles? interrogea Iserguile.

— Les étincelles bleues là-bas? demandai-je en lui montrant la steppe.

— Oui, les bleues, ce sont elles... Donc elles volent, elles volent toujours. Mais je ne les vois plus. Je ne peux plus voir maintenant beaucoup de choses.

— D'où viennent-elles, ces petites flammes? dis-je à la vieille.

Autrefois, j'avais entendu raconter quelque chose sur l'origine de ces étincelles, mais je voulais savoir la pensée d'Iserguile sur ce sujet.

« Ces étincelles viennent du cœur enflammé de Danko. Il y avait une fois un cœur qui s'enflammait... Et c'est de lui que proviennent ces étincelles. Je te raconterai tout cela... C'est un vieux conte aussi... Tout est vieux, tout ! Tu vois combien il y a de choses dans les temps passés... Maintenant on ne trouve rien, ni actions, ni hommes, ni contes, pareils à ceux de jadis... Pourquoi ? dis-le-moi ! Tu en serais incapable... Que sais-tu ? Que savez-vous, vous, les jeunes ? Eh ! eh !... Regarde d'un œil vigilant les temps passés, c'est là que tu trouveras le mot de l'énigme, le sens de toute chose.

Mais vous ne voulez rien savoir du vieux temps, et c'est pourquoi vous ne comprenez pas la vie... Est-ce que je ne la comprends pas, moi, la vie ? Je la comprends, et je vois tout, bien que mes yeux soient faibles ! Je vois que les hommes ne vivent pas, qu'ils ne font que s'accommoder à l'existence et qu'ils y épuisent toute leur force. Et, quand ils se sont volés eux-mêmes, ayant dépensé inutilement leur temps, ils commencent à se plaindre de la destinée. Et la destinée n'a rien à faire ici. Chacun se fait

sa destinée ! Je vois bien des hommes maintenant ; mais je ne vois pas d'hommes forts ! Où sont-ils ?... Les hommes beaux deviennent de plus en plus rares... »

La vieille se demandait pourquoi les hommes forts et beaux sont devenus rares, et, tout en songeant, elle regardait la steppe noire comme si elle eût cherché une réponse.

J'attendais son récit et je me taisais, craignant de lui demander quelque chose qui la détournât du thème commencé. Je savais que, quand elle parlait sur la mer orageuse de ses souvenirs, elle devenait philosophe ; il arrivait souvent qu'une légende ou l'autre se perdît ainsi dans le labyrinthe de cette philosophie. C'était une philosophie libre et simple ; mais, quand la vieille Iserguile l'exposait, on aurait dit un peloton bizarre de fils polychromes que le temps avait astucieusement emmêlés.

III

Elle reprit :

« Au bon vieux temps, il y avait de par le monde, je ne sais où, des hommes. Je sais pour-

tant que de grandes forêts impénétrables entouraient de tous côtés les campements de cette tribu, et que du quatrième côté s'ouvrait la steppe. C'étaient des hommes gais, libres et forts et qui ne demandaient rien... des tziganes probablement. Une fois, des temps troublés survinrent pour eux ; d'autres peuplades arrivèrent, j'ignore comment, et chassèrent les premières jusque dans les profondeurs de la forêt. Là, régnaient les ténèbres et les marécages, parce que la forêt était si vieille que les branches épaisses s'entrelaçaient de sorte qu'on ne voyait pas le ciel au travers et que les rayons du soleil pouvaient à peine percer les ramures touffues et arriver jusqu'au marais. Mais, quand les rayons tombaient sur l'eau croupissante, une telle infection se répandait que les gens mouraient les uns après les autres. Les femmes et les enfants de la peuplade commencèrent à pleurer et devinrent tristes et pensifs.

Il fallait quitter cette forêt. Pour cela, deux chemins se présentaient : l'un en arrière, gardé par les ennemis forts et méchants ; l'autre en avant, tout recouvert d'arbres énormes s'entrelaçant solidement de leurs branches puissantes et plongeant profondément leurs racines noueuses dans la vase tenace du marais. Une

sorte de crépuscule régnait dans la forêt pendant la journée, et les arbres se dressaient immobiles et silencieux, comme des géants de pierre.

Mais, le soir, quand s'allumaient les brasiers, ils resserraient encore leur cercle compact. Jour et nuit, ces hommes voyaient autour d'eux l'anneau d'arbres formidables qui semblait se préparer à les écraser, eux, les êtres libres, habitués à l'immensité des steppes.

Mais c'était encore plus terrible quand la tempête secouait les cimes de ces colosses et que la forêt tout entière résonnait menaçante, comme la litanie funèbre de ceux qui s'y étaient réfugiés. C'étaient cependant des hommes forts qui auraient pu lutter jusqu'à la mort contre ceux qui les avaient vaincus; mais il leur était défendu de mourir dans les combats, parce qu'ils étaient les gardiens de certains préceptes sacrés et qu'en mourant ils les auraient emportés avec eux. C'est pourquoi ils restaient là, songeurs, pendant les longues nuits, dans le bruissement sourd de la forêt, dans la pestilence empoisonnée du marais. Ils demeuraient là, et les ombres des brasiers, en une danse silencieuse, sautillaient autour d'eux; il leur semblait parfois que ce n'étaient pas seulement des ombres,

mais bien les mauvais esprits de la forêt et du marais célébrant leur triomphe... Les hommes ne parlaient donc pas et restaient songeurs. Rien, ni le travail, ni les femmes, n'exténuaient autant le corps et l'âme que les pensées inquiètes suçant le cœur comme des serpents. Cette obsession continuelle les affaiblissait... La peur était née au milieu d'eux et enchaînait leurs mains fortes ; la terreur était répandue par les femmes, pleurant sur les cadavres des hommes morts d'infections et sur le sort des vivants asservis par la peur. Des paroles de crainte commencèrent à circuler dans la forêt, d'abord timides et faibles, puis de plus en plus fortes... Déjà les hommes voulaient aller à l'ennemi et lui porter en hommage le don d'eux-mêmes et de leur volonté ; ils ne redoutaient plus de devenir esclaves... Alors Danko parut et lui seul sauva toute la tribu. »

La vieille, évidemment, parlait souvent du cœur flamboyant de Danko ; ses phrases se suivaient, régulières comme des rubans longs et unis, se déroulant en une sorte de mélodie, et sa voix, criarde et sourde, me dessinait nettement le frémissement de cette forêt, au milieu de laquelle se mouraient, dans l'haleine empoisonnée du marais, les malheureux exilés...

« Danko — un de ces hommes — était jeune et beau. Les hommes beaux sont toujours courageux. Et, s'adressant à ses compagnons, il leur dit :

— On ne déplace pas une pierre de la route avec la pensée. A celui qui ne fait rien, il n'advient rien. Pourquoi épuisons-nous nos forces à penser et à nous lamenter? Levez-vous! allons droit dans la forêt, traversons-la! est-ce qu'elle n'a pas de limite? Tout dans ce monde a une limite! Partons! Eh bien! Holà!...

On le regarda, et l'on vit qu'il était le meilleur de tous, parce que, dans ses yeux, brillait beaucoup de force et une flamme vive.

— Conduis-nous, — dirent-ils.

Alors il les conduisit... »

La vieille se tut et regarda la steppe, où les ténèbres s'épaississaient. Les étincelles du cœur flamboyant de Danko s'allumaient quelque part au loin et semblaient d'aériennes fleurs bleues s'épanouissant l'espace d'une seconde.

« Danko se mit à leur tête. Tous ensemble le suivirent; on avait confiance en lui. C'était un chemin difficile! Sombre, le marais ouvrait sa gueule pourrie et avide, pour avaler les hommes; et les arbres leur barraient la route comme un mur puissant. Les branches s'en-

trelaçaient comme des serpents, les racines s'étendaient partout, et chaque pas coûtait bien des sueurs et du sang à ces hommes. Ils marchèrent longtemps... La forêt devenait toujours plus épaisse, tandis que les forces des hommes diminuaient graduellement! Ils commencèrent à murmurer contre Danko, disant qu'il était jeune, inexpérimenté et qu'il avait eu tort de les entraîner.

Lui, courageux et calme, marchait toujours devant eux.

Mais, une fois, l'orage éclata sur la forêt; un murmure sourd et terrible monta parmi les arbres. La forêt devint aussi sombre que si toutes les nuits du monde, depuis qu'il est monde, s'y fussent rassemblées. Les petits hommes marchaient parmi les grands arbres dans l'éclat horrible des éclairs, et, balancés par la tempête, les arbres hurlaient leur chanson méchante, et les éclairs, passant au-dessus de la forêt, l'illuminaient par instants d'un reflet bleu et froid qui disparaissait aussi promptement qu'il était apparu, effrayant et énervant l'âme des hommes. Les arbres, sous le feu glacé des éclairs, prenaient l'apparence de la vie; ils étendaient, vers ces hommes qui voulaient quitter l'esclavage des ténèbres, des mains

tordues et longues, s'enlaçant, comme pour les retenir, en un réseau serré. De la profondeur des branches il semblait que quelque chose regardait, quelque chose de terrible, de sombre et de froid. Le chemin était difficile, et les hommes, fatigués, perdaient courage. Mais ils avaient honte de s'avouer leur faiblesse. Or voici que, dans leur rage et leur colère, ils tombèrent sur Danko, celui qui marchait devant eux. Ils commencèrent à lui reprocher son incapacité!

Tous s'arrêtèrent, et, dans le tumulte triomphant de la forêt, au milieu des ténèbres vibrantes, fatigués et méchants, ils commencèrent à juger celui qui les conduisait.

— Toi, — disaient-ils, — tu n'es qu'un homme nul et nuisible! Tu nous a entraînés; nous sommes exténués; il faut que tu périsses!

Et les éclairs et le tonnerre confirmèrent leur arrêt.

— Vous aviez dit : « Conduis-nous », et je vous ai conduits! — cria Danko, en se plaçant fièrement en face d'eux. J'ai le courage de conduire, voilà pourquoi je me suis mis à votre tête! Et vous? Qu'avez-vous fait pour vous-mêmes? Rien que marcher! vous n'avez pas même su garder le courage nécessaire pour un

chemin plus long! Vous n'avez fait que marcher, comme un troupeau de moutons!

Ces mots les exaspérèrent encore plus :

— Tu mourras! tu mourras! rugissaient-ils.

Et la forêt résonnait toujours, scandant leurs cris, et les éclairs déchiraient les ténèbres en lambeaux. Danko regardait ceux pour qui il s'était dévoué et voyait qu'ils étaient semblables à des bêtes. Il y avait beaucoup d'hommes autour de lui, mais sans noblesse sur leurs figures, et il ne pouvait espérer qu'ils lui feraient grâce. L'indignation enflamma son cœur; toutefois, par pitié pour ses frères, elle s'éteignit. Il aimait ces hommes et pensait que, sans lui, ils périeraient peut-être. Son cœur s'alluma alors comme d'une flamme vive du désir de les sauver, de les conduire vers les chemins faciles; dans ses yeux brillèrent les rayons de cette flamme intense... Eux, à ce spectacle, crurent qu'il était devenu furieux. Ils se dressèrent comme des loups, pensant qu'il allait lutter contre eux, et l'entourèrent de toutes parts afin de pouvoir plus facilement s'emparer de lui et le tuer. Mais lui, il avait déjà compris leur âme; son cœur brûla encore plus fort, parce que leur soupçon fit naître en lui l'angoisse.

La forêt chantait toujours sa lugubre chanson,

le tonnerre grondait sans cesse, et la pluie ruisselait...

— Que ferai-je pour les hommes? — s'écria Danko d'une voix plus forte que le tonnerre.

Et, tout d'un coup, il se déchira la poitrine de ses mains, et il en arracha son cœur, qu'il éleva bien haut au-dessus de sa tête.

Et le cœur lumineux flamboyait, plus éclatant qu'un soleil. Alors la forêt tout entière se tut, illuminée par ce flambeau du grand amour pour les hommes. Devant cette aurore, les ténèbres s'envolèrent tremblantes, chassées bien loin dans la forêt, jusque vers la gueule infecte du marais. Les hommes, stupéfaits, semblaient changés en pierres.

— Allons! s'écria Danko, qui se jeta en avant, tenant haut son cœur flamboyant pour éclairer la route.

Ils s'élançèrent derrière lui, étonnés et ravis. Alors la forêt résonna de nouveau, secouant avec surprise les cimes des arbres; mais son bruissement était couvert par le trépignement des hommes en marche. Tous couraient pleins de courage, entraînés par le merveilleux spectacle du cœur flamboyant. Maintenant, on périssait aussi, mais on tombait sans cri ni plainte. Danko

était toujours en avant, et son cœur flambait toujours!...

Tout d'un coup, la forêt s'ouvrit devant lui, et resta en arrière, compacte et muette. Danko et ses compagnons se trouvèrent plongés dans une mer vaste de lumière et d'air pur, lavé par la pluie. L'orage était là, derrière eux, au-dessus de la forêt; mais, autour d'eux, luisait le soleil, soupirait la steppe, brillait l'herbe sous les diamants de la pluie et le fleuve scintillait comme de l'or... Le soir était venu, et, grâce aux rayons du soleil couchant, le fleuve coulait rouge, comme ce sang qui jaillissait en une onde chaude de la poitrine déchirée de Danko.

Mourant, le fier et téméraire Danko lança un joyeux regard devant lui, vers l'immensité de la steppe, vers la terre libre qui se déroulait de toutes parts; il eut un sourire d'orgueil, puis il tomba et rendit le dernier soupir.

Les arbres, étonnés, restés en arrière, chuchotaient doucement entre eux, et l'herbe, mouillée du sang de Danko, leur répondait.

Et le peuple, joyeux et plein d'espérance, ne remarqua même pas que celui qui le conduisait était mort; il ne vit pas qu'à côté du cadavre de Danko flamboyait encore son cœur audacieux. Seul, un homme prudent l'ayant aperçu,

et saisi de quelque crainte, mit le pied sur le cœur fier, qui s'éparpilla en étincelles, et s'éteignit!...

Voilà ce que c'est que les étincelles bleues de la steppe qui apparaissent avant l'orage! »

*
* *

Quand la vieille eut achevé son beau conte, un calme effrayant se répandit sur la steppe, comme si elle aussi restait frappée de l'aventure du téméraire Danko, qui laissa brûler son cœur pour l'amour des hommes, et mourut sans demander de récompense. Appuyée contre les corbeilles pleines de raisins, la vieille sommeillait, frissonnant par instants. Je la regardais, et je pensais à tous les contes à tous les souvenirs qui devaient remplir sa mémoire! Je songeais au grand cœur flamboyant de Danko, et à la fantaisie humaine qui a créé tant de belles et vigoureuses légendes; aux temps anciens des héros et des exploits, et à notre époque triste, pauvre en hommes forts et en grands événements, riche en méfiance froide, qui se moque

de tout; temps misérable où pullulent les hommes petits, aux cœurs mort-nés...

Le vent souffla et souleva les haillons flottant sur la poitrine desséchée de la vieille Iserguile, qui sommeillait toujours plus profondément.

Je recouvris son vieux corps et me couchai moi-même sur le sol auprès d'elle. La steppe était silencieuse et sombre. Au ciel il y avait des traînées lentes et tristes de nuages... La mer bruissait, sourde, plaintive. La vieille Iserguile dormait toujours profondément...

Peut-être que jamais plus elle ne s'éveillerait.



VERIFICAT
2007

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	1
Dans la steppe	3
Grand-père Arkhip et Lenka	33
Le chant du faucon	85
Yémélian Pilaïe	99
Le khan et son fils	127
Sasoubrina	143
Makar Tchoudra	161
Vingt-six et une	191
La vieille Iserguile	223
TABLE DES MATIÈRES	273
